



12799//

DG
COM

+1123041
C.







LÉON DE ROSNY

Taureaux

ET

Mantilles

SOUVENIRS D'UN VOYAGE

en Espagne et en Portugal

TOME PREMIER.



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 BIS, RUE RICHELIEU, 28 BIS

1889.

Tous droits réservés.



TAUREAUX

ET

MANTILLES

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

LE PAYS DES DIX-MILLE LACS Quelques jours
de voyage en Finlande. Paris, 1886 — Un vol.
in-12, orné de gravures sur bois intercalées
dans le texte..... 3 fr. 50

SOUS PRESSE :

VOYAGE EN ROUMANIE. — Un beau volume
orné de nombreuses gravures intercalées dans le
texte..... » »»



Imprimerie E. DANGU, à Saint-Valery-en-Caux.

Taureaux
ET
Mantilles

SOUVENIRS D'UN VOYAGE
en Espagne et en Portugal

PAR
LÉON DE ROSNY

—
TOME PREMIER.



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 BIS, RUE RICHELIEU, 28 BIS

1889.

Tous droits réservés.

PROLOGUE

DE LA GRANDE ÉDITION

Où l'on ne conforme à l'usage qui veut que, sous le nom de préface, on mette au commencement d'un livre une postface qui devrait se mettre à la fin.

L'europe tout entière, au siècle où nous vivons, parcourue en tous sens, n'a plus rien de nouveau qui puisse satisfaire le public habitué à lire chaque jour les récits émouvants des expéditions au-delà

des tropiques ou bien aux antipodes. En faisant ce récit, je suis loin de prétendre avoir fait un voyage en pays inconnu. Ce que j'ai vu, chacun avant moi l'avait vu, ou, dans maint bon écrit, il aurait pu l'apprendre. Je n'ai rien fait que suivre un sentier rebattu, dont on a tout décrit ce qui pouvait surprendre.

Enfermé bien souvent dans un étroit wagon, et ne sachant que faire, tantôt, sur mon carnet, pour

me désennuyer, j'inscrivais au hasard quelques impressions, ou bien quelques idées sur la recherche humaine qui, pendant le silence ou dans la causerie germaient dans mon esprit et le faisait songer.

Sur la route tantôt, aussi pour me distraire, je demandais parfois au nitrate d'argent sensible à la lumière, de garder la mémoire des images rapides qui passaient sous mes yeux. et lorsque le soleil, absent pour quelques heures, refusait son concours,

j'empruntais du crayon le modeste secours pour faire des croquis, fort imparfaits sans doute, mais suffisants pour moi, car je ne songeais point à les livrer un jour à la publicité.

Or ce sont ces images et ce sont ces croquis que mon compagnon crut pouvoir être agréables à des amis intimes désireux de connaître où nous avons été, les curiosités que nous avons vues et les péripéties de notre court

séjour au pays des mantilles et des toréadors.

Un album a besoin d'être encadré d'un texte ; ce texte où le trouver ? je n'avais que des notes rapidement écrites sur de légers feuillets, fort indignes à coup sûr de se montrer au jour. je n'aurais point osé les livrer au public ; mais ce livre n'est point écrit pour le public. offert à des amis, ils seront indulgents. je l'espère, du moins, ils me l'ont tous promis.

espérer davantage, serait grande folie. Mes idées ne sont point du goût de notre époque. Un pied dans le passé, un pied dans le futur, il ne m'en reste point pour le siècle présent. Je fais ce que je puis, et goûte le proverbe :

Fais tout ce que tu peux, adviene que pourra.



L'ESPAGNE DU NORD ET MADRID

Comme quoi les voyageurs qui n'ont pas de mantilles doivent prendre des précautions contre les taureaux.

Un voyage en Espagne est au moment du départ, une assez grosse affaire. C'est un voyage, en somme, aucuns disent pénible, d'autres disent périlleux. Nous avons donc demandé renseignements, conseils, de tous côtés. Espérons que nous ne serons pas pris au dépourvu.

Les hôtels, nous a-t-on assuré, sont à peu près sans exception affreusement sales et dégoûtants : impossible de se

coucher dans les draps malpropres qu'on vous donne. Ces draps hydrophobes continuent, sans voir l'eau, à servir à plusieurs générations de voyageurs. Il est de toute nécessité d'emporter avec soi des sacs de toile, sorte de fourreaux dans lesquels on a soin de s'enfoncer avant de s'étendre sur les lits. — Nous tenons le plus grand compte de la recommandation. Les sacs sont prêts et emballés.

Puis on est dévoré par tout un monde d'insectes, plus terribles les uns que les autres. L'ordre des suceurs y est représenté par les plus avides syphonaptères. Pour se délivrer des attaques de la « *Pulex irritans* », les habitants sont, à ce qu'il paraît, obligés d'entretenir, comme les Dalécarliens, des peaux de lièvres que ces affreux petits carnivores affectionnent tellement, qu'ils renoncent pour s'y retirer à leurs habitudes anthropophagiques. Besoin est

donc de se munir de peaux de lièvres. On nous engage à y joindre quelques flacons d'essence de térébentine, du sublimé corrosif et de la poudre Vicat, pour nous garantir d'un autre insecte plus plat mais non moins sanguinaire, qui fit son apparition pour la première fois en Europe, — les érudits disent en Angleterre, — l'an de grâce 1503, venant, croit-on, d'Amérique.

Passé encore pour ces petits insectes, habitués trop communs de nos lits d'hôtels parisiens. Mais, en Espagne, ils sont au nombre des moins terribles et des moins redoutés. La gent entière des moustiques et des maringouins s'y est donné rendez-vous : culex commun, culex annelé et culex chantant, c'est à qui vous poursuivra depuis la chute du jour jusqu'au lever du soleil. Les Andalouses au teint bruni, sont obligées, les beaux soirs d'automne, de se farder la

figure, tout comme les Lapons s'oignent la tête de graisse, pour atténuer les souffrances que leur cause ces innombrables petits diptères. Morale : des moustiquières et quelques pots de fard et de pommade à introduire dans nos malles.

Quant à l'araignée, horrible sœur de la tarentule de Sicile, venimeuse comme celle qui attenta aux jours du fameux maréchal de Saxe, un brave s'il en fut ; quant au scorpion, cet effroyable pulmonaire aux six yeux et aux huit spiracules, aux peignes à dix-huit dents et à la double langue, il faut en prendre son parti, affronter le danger, s'abandonner à sa bonne étoile. La science des Hippocrates modernes est impuissante à lutter contre ses attaques. Donc rien à ajouter pour eux dans nos déjà trop nombreuses valises.

Mais ce qui rendra nos bagages d'un poids à désespérer, ce sont les provisions

de bouche. La cuisine des Fondas est, nous affirme un quidam très au courant de la matière, infecte et dégoûtante de saleté. Si nous n'emportons pas d'abondantes rations de biscuit et de viandes sèches, nous risquons fort de mourir de faim sur la route. Emballerons-nous du riz et des conserves ? Pour ma part, il me semble curieux, du moment où l'on voyage, de se nourrir des mets locaux, fussent-ils plus repoussants que l'*assa fætida*, ce mets des anciens Dieux romains que les vieilles pharmacopées appellent *stercus diaboli*, et plus nauséabonds que les purées au *napi* ou poisson pourri des modernes Birmans. Bast ! pas de nourriture dans nos malles ! Si les aliments espagnols répugnent par trop à notre palais et à notre estomac, nous laverons l'un et l'autre avec du vin généreux d'Estramadoure et d'Andalousie.

Reste la question de santé. L'année

s'avance, et cependant la chaleur, on nous l'affirme, est encore suffocante en Espagne. Le séjour de Madrid est des plus pernicious : il y souffle un petit vent incapable d'éteindre une bougie, mais « assez fort pour éteindre un homme en un clin d'œil ». On éprouve en rentrant chez soi de légers frissons, la tête est un peu lourde, on se jette sur un fauteuil ou sur le lit, et quelques heures après on quitte la Castille pour accomplir le plus grand et le dernier des voyages. Le remède : on l'ignore. Eh bien ! nous achèterons un manteau, un large sombrero ; nous emporterons du laudanum, un flacon de noix vomique, des grains d'hellébore, des emplâtres de thapsia, et tout sera dit.

Tout, oui tout, car il est temps. Passeport en poche, gare d'Orléans ! Billets directs pour San-Sébastien !

II

*Comment on se comporte à la douane,
quand on a peur de la lumière.*

Nous quittons Paris, par le train-poste, à huit heures vingt minutes du soir. Il n'est pas encore temps de dormir et cependant nous n'avons qu'une pensée : celle d'être seuls dans notre compartiment, afin de nocturner le mieux possible. Chacun de nous, pour le bien commun, se dépouille de tout ce qu'il peut abandonner de vêtements. On se croirait dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits. Nos parapluies nous prê-

tent leur concours : transformés en mannequins, nous les affublons de paletots et de couvertures de voyage ; nous les coiffons de nos casquettes de nuit ; nous simulons tant bien que mal deux voyageurs en plus, que nous logeons dans les coins recherchés du wagon. De la sorte, nous sommes cinq, et toutes les bonnes places sont occupées, notre petit rideau de gaze bleue, développé autour de la lampe, plonge notre intérieur dans une demi-obscurité favorable à nos desseins. Quelques pourboires aidant, personne ne vient troubler notre tête-à-tête, et le sifflet strident de la locomotive nous donne l'espoir que la nuit pourra se passer tranquillement. Nous nous mettons alors en devoir de déshabiller nos mannequins et de reprendre ce que nous avons donné pour les vêtir, sauf à recommencer le même manège quelques minutes avant d'arriver à la première ville importante,

où une nouvelle invasion de voyageurs pourrait être à redouter.

La soirée est calme et magnifique. Avant de songer au sommeil, nous discuterons un peu sur notre itinéraire, nous ferons des projets, nous rêverons éveillés. Ensuite nous essaierons de rêver endormis. Nous le pourrons sans doute. Les arrêts sont peu nombreux. A l'exception d'Orléans, nous n'aurons de grandes stations qu'à une heure trop avancée pour qu'il y ait à craindre une forte affluence dans les gares. Ces grandes stations ont, en outre, l'avantage d'être toutes à peu près également distancées les unes des autres. De Paris à Orléans, 30 lieues ; d'Orléans à Tours, 28 lieues ; de Tours à Poitiers, 24 lieues ; de Poitiers à Angoulême, 28 lieues ; d'Angoulême à Bordeaux, 33 lieues ; en moyenne trente lieues. A Bordeaux, nous arriverons à sept heures du matin. Notre passion de

la solitude sera très probablement apaisée à cette heure-là.

Pour ma part, quand on cria Bordeaux-Saint-Jean ! contre mon ordinaire, je dormais tranquillement.

— Cinquante minutes d'arrêt ! me crie Victor, en m'éveillant.

— Où sommes-nous ?

— A Bordeaux !

— Déjà ! bravo ! allons déjeuner.

Le buffet de Bordeaux est assez médiocrement servi. Je n'aime pas, en France du moins, que la cuisine brille trop par la couleur cantonale. Peu importe. Nous avons faim. Qui sait si nous déjeunerons partout aussi bien.

A midi 22, nous passons à Bayonne que nous contemplons par la portière de nos voitures ; et, à deux heures, nous quittons Hendaye, la dernière ville de France, pour arriver cinq minutes après à la douane espagnole de Irun.

— Où sont vos caisses ? me dit le señor administrador ?

— Les voici.

Moment critique ! pénibles émotions ! Pendant qu'on apporte les bagages sur les tréteaux où l'on doit opérer la visite, nous entendons un bruit effroyables de verreries qui se brisent. C'est évidemment notre matériel photographique qui n'a pu résister aux manœuvres brutales des portefaix. Ma bonne étoile a voulu que nous en soyons quittes pour la peur ; les glaces brisées ne sont pas les nôtres. Fort bien ! mais comment les douaniers de la noble Castille se conduiront-ils avec notre attirail qui, semblable à l'obscurantisme, redoute la lumière ? Pluton, dieu des ténèbres, soyez avec nous ! — Je demande le señor administrador du la Aduana, auquel je présente une lettre d'un haut personnage qui le prie de respecter mes caisses photophobes.

— Montrez-moi celles dont le contenu redoute la lumière ?

— Ce sont celle-là.

— Les autres peuvent être ouvertes sans danger ?

— Assurément.

— Eh bien ! qu'on n'ouvre pas les premières, mais qu'on visite avec soin les secondes.

Aussitôt dit, aussitôt fait ; peut-être même un peu trop consciencieusement fait. Puisqu'on ne peut pas visiter toutes les caisses de ces voyageurs, au moins faut-il bien examiner celles que l'on peut ouvrir. En un instant, nos bagages sont déballés, retournés sens dessus dessous, bouleversés. C'est à ne plus s'y reconnaître. On dirait qu'un détachement de Prussiens a séjourné dans nos malles.

On n'y découvre rien qui soit sujet à une taxe.

— Vous paierez seulement, pour les caisses qu'on n'ouvre pas, le maximum de ce qu'elles peuvent contenir, et tout sera dit. Señores, passez au guichet !

Les droits acquittés, et avant de remonter en wagon, je me fais un devoir d'aller remercier le señor administrador de sa courtoisie et de la manière aimable avec laquelle il a répondu à la lettre de recommandation que je lui avais présentée.

— Je suis désolé, Monsieur, de ce qui vient d'arriver ; mais j'avais compris que vous désiriez qu'on visitât avec soin les colis qui ne renferment point de produits photographiques. Je vous en prie, tâchez de revenir bientôt à Irun : je serai très heureux de vous faire les honneurs de la Aduana.

— Très humble serviteur, señor administrador.

Et en wagon ! A trois heures de l'après-midi, nous arrivons à San-Sebastian,

un peu tard pour voir une course de taureaux, mais assez tôt pour nous rassasier de mantilles.

III.

Ce qui nous fait renoncer à la contemplation de la nature, pour aller nous mêler à la danse.

L'*Hôtel Ingles*, où nous sommes descendus, est situé sur la promenade dite « Paseo de la Concha ». Nos fenêtres ont vue sur la mer. La mer est belle partout, belle même dans ses fureurs. Je ne l'ai jamais trouvée plus ravissante ailleurs, si ce n'est en Provence, dans la petite baie de Bandol. Au pied de notre balcon, à deux pas du quai, la plage. Sur la plage, pas un seul de ces maudits

galets qui écorchent le pied du promeneur et le fond sans cesse trébucher : un sable blond pâle à reflets de diamant, fin comme le pollen des lys, doux au marcher comme le plus moëlleux tapis d'Orient. Sur ce sable, les élégantes maisonnettes des baigneurs, bariolées de bleu clair et de blanc. La baie, pendant toute la durée de notre séjour, n'a pas cessé un seul instant d'être calme et inondée d'une lumière plus pure et plus radieuse que celle de nos climats. La transparence des eaux était telle, que nous nous demandions si nos regards ne plongeaient pas jusqu'au fond de leur lit. A la marée montante, on eut dit que les vagues aux couleurs chatoyantes nous apportaient des monceaux de pierreries qui, avant de s'évanouir sur la plage, se transformaient en un long cordon d'écume, semblable à une riche passementerie d'argent. Puis, à l'horizon, entre deux collines diaprées

d'arbres verts de toutes les nuances, depuis le vert sombre et presque noir jusqu'au vert émeraude et au vert doré, la mer sans fin, la mer immense. Sur la mer, de temps à autre, quelques voiliers que l'éloignement fait croire immobiles, et qui disparaissent peu à peu au milieu d'une atmosphère vaporeuse, viennent seuls animer le tableau majestueux qui se déroule devant nous.

Le désir de voir et l'humeur inquiète l'emportèrent enfin. Nous voyageons pour faire des études de mœurs; aux poètes et aux artistes seuls sont réservées les jouissances contemplatives auxquelles il nous semble qu'un secret devoir nous impose de nous arracher. Ce ne sont point les phénomènes de la nature inorganique que nous cherchons à approfondir; ce que nous essayons de sonder, c'est le cœur humain dans les manifestations de la vie sociale. Nous avons un

plan en tête, des idées préconçues que nous voulons vérifier, des ignorances que nous avons l'ambition de voir s'amoin-drir et se dissiper. En voyage, notre laboratoire est dans les rues, sur la place publique, dans les lieux de réunion populaire, dans les tavernes bien ou mal fréquentées, dans l'intérieur des familles si des circonstances favorables nous permettent d'y pénétrer.

C'est aujourd'hui dimanche, jour de fêtes et de ris. La jeunesse basque se livre aux réjouissances. Aux *Portas coloradas*, on chante, on danse et l'on s'amuse. L'air est aux ballets et aux chansons.

Les rues sont encombrées de promeneurs endimanchés. Tandis que dans presque toute l'Europe le costume local a disparu au grand désespoir des voyageurs, au contraire dans les pays Basques il s'est conservé suffisamment pour donner à la population une physionomie

originale et pittoresque. Les hommes du peuple portent presque tous le *béret*, dont la couleur est le plus souvent d'un bleu foncé, bien qu'il y en ait de blancs et d'écarlates. Leur veste courte, ornée parfois de passementerie, est retenue au cou et aux poignets par d'élégantes agrafes ou par de gros boutons d'argent. La large ceinture appelée *zinta*, dont ils se ceignent les reins, est rouge ou violette, sauf en temps de deuil où sa couleur est noire. Des culottes courtes et à pont, en velours noir ou en drap, de grands bas de laine également noirs ou bruns, et une chaussure de cuir à boucles d'argent chez les plus riches, de simple corde chez les plus pauvres, complètent leur accoutrement national.

Les jeunes femmes, celles des classes moyennes surtout, ont conservé l'usage de la mantille qui leur sied à merveille ; les femmes âgées se coiffent avec un

mouchoir noué sur le derrière de la tête. La robe courte devient, à ce qu'il paraît, de plus en plus rare; on voit cependant encore, dans les rues de San-Sebastian, quelques-uns de ces petis jupons rouges, qui ont été conservés par les paysannes du Guipuzcoa. Un petit châle, rejeté avec coquetterie sur l'épaule, entre également dans la toilette habituelle des Basquaises.

Pendant que nous cheminons du côté des Portas Coloradas, nous apercevons un premier attroupement. Ce sont des Basques qui jouent à la « pelote », sorte de jeu de paume national. Un peu plus loin, nous arrivons à percer une foule compacte et nous nous trouvons en présence d'un bal organisé en plein vent. Sur un tréteau, trois musiciens s'efforcent de dominer le bruit par les accents un peu criards de leurs instruments à cordes. On nous dit que l'on danse le *Mutchiko*; les acteurs de ce ballet exécutent toutes

sortes de figures avec une gravité et un aplomb imperturbables. Ceux qui, pour l'instant, n'ont point de rôle dans la scène, se tiennent à l'entour des danseurs, pour les préserver de la foule assez disposée à leur disputer le terrain; d'autres sont attablés et boivent du *pittara*, sorte de cidre du pays.

Les danseurs sont répartis par groupe de deux personnes, qui n'ont point l'air de se préoccuper des autres groupes qui les environnent. Par moment, l'homme demeure immobile, et la femme tourne autour de lui en lui faisant quelques petites agaceries. Sur ces entrefaites, un vieux bonhomme pénètre au milieu d'eux et se livre à une sorte de pantomime qui vient les interrompre dans leurs élans passionnés. Cet intrus ne tarde cependant pas à se retirer, et le jeune couple peut de nouveau se livrer tranquillement à ses joyeux ébats. On m'a assuré que cette

danse, fort ancienne chez les Basques, simulait les révolutions des planètes. Le jeune homme y représente le Soleil, un instant caché par une éclipse de lune, à la suite de laquelle la Terre, figurée par la jeune fille, revoit avec plus de bonheur que jamais l'astre radieux, objet de sa recherche et de son amour. Puis la scène se transforme : les hommes s'amuseut entre eux, les femmes dansent seules. Y a-t-il brouille parmi les astres ? Personne n'a pu nous le dire. La seule chose certaine, c'est que les Basques sont grands amateurs de ballets, et je commence à croire que, dans ses *Amitiez, amours et amourettes*, Le Pays n'a pas menti quand il a dit qu'au pays Basque « un enfant y sçait danser àvant de sçavoir appeler son papa ny sa nourrice ».

Voici l'Angelus qui sonne, la nuit approche ; on chante encore. Nous n'avons plus d'oreilles. Il est temps de rentrer à

l'hôtel. Allons donc goûter à cette fameuse cuisine espagnole dont on nous a tant parlé. Nous ferons ensuite une petite promenade nocturne, et nous rentrerons nous fourrer dans les sacs dont nous nous sommes munis pour affronter le repos sur les lits des fondas espagnoles.

Le dîner qu'on nous sert est excellent, les vins généreux ; la table est d'une propreté irréprochable, le service ne laisse rien à désirer.

— Patience ! me dit mon compagnon, nous sommes à peine en Espagne. Saint-Sébastien, c'est encore la France. Vous verrez plus tard.

— Soit. Mais pour le moment, bien plutôt que de nous plaindre, chantons un peu ce court refrain que j'ai lu naguère dans je ne sais plus quelle anthologie :

La, la, la, la, la, la, leu !

Mementono bat egon gaiten.

— La, la, la, la, la, la, lu !

Oraino untsa guituçu.

La, la, la, la, la, la, la, leu !
Restons un moment dans ces lieux.
La, la, la, la, la, la, la, lu !
Jusqu'à présent nous nous y trouvons bien.

Il ne nous a manqué, en somme, qu'une bonne bouteille de Jurançon. Il paraît que ce scélérat d'Henri IV n'en a pas laissé.

IV.

Où l'on voit qu'en voulant faire de la trigonométrie anthropologique, on est réduit à chercher des informations chez une diseuse de bonne aventure.

Je suis parti, je dois l'avouer, avec cette notion un peu confuse dans mon esprit, que, chez les Basques, la formule qui sert de base à la détermination de l'angle alvéolo-condylien était représentée par $\theta - 2. 29$, $\alpha - 2. 47$, l'angle bi-orbitaire se trouvant de deux fois sa moitié ρ , soit 2ρ , résultante 44. 66 ; tandis que cette formule offrait les don-

nées θ , 7. 47 ; α , 13. 37 ; 2, ρ , 114, 30 chez les veaux de trois mois, et θ , 8. 22, α , 32. 33 et 2 ρ 151. 86. chez les petits lapins. Nous avons l'intention de nous assurer de l'exactitude de ces calculs, et de marquer, avec l'innocent crayon dermatographique, sur la face de tous les Basques et de toutes les Basquaises, qui voudraient bien nous le permettre, un trait horizontal au niveau de la partie moyenne d'un fil tendu sur la ligne sourcilière dont les extrémités vont passer, sur chaque côté du front, immédiatement au-dessus de l'apophyse orbitaire externe. Nous nous proposons enfin de faire toutes les expériences qu'on enseigne pour la caractérisation trigonométrico-céphalométrique des races humaines. Les sujets que nous avons rencontrés ne se sont pas prêtés de bonne grâce aux soixante-quatre mesures que nous avons l'intention d'opérer tout doucement sur

leur crâne ; de façon que nous n'avons pu éclaircir nos idées au sujet des mensurations anthropologiques appliquées aux habitants de la province de Guipuzcoa.

On aurait tort cependant de nous reprocher de n'avoir pas bien examiné les Basques et les Basquaises. Dès notre première promenade aux Portas coloradas, nous nous sommes mis en devoir d'ouvrir les yeux aussi grands que possible et de devisager honnêtement les passants. En fait de types, là comme ailleurs, nous en avons trouvé de toutes les sortes.

Les naturalistes prétendent que les croisements, dans la race Euskarienne, ont été relativement fort rares, et que cette race est une de celles qui se sont conservées le plus pur en Europe. Il n'en est pas moins vrai qu'il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de définir les particularités qui la caractérisent. Les descrip-

tions qu'on en a données sont aussi contradictoires que possible. M. Cenac-Moncaut dit que leur visage est rond. M. Garat dit qu'il est ovale. Nous en avons vu de ronds et puis d'autres d'ovales, des têtes globulaires en forme de pois et des têtes allongées avec un menton crochu, en forme de fève de marais. Suivant Broca, leur taille est petite et trapue; suivant le colonel Napier, elle est haute. Nous en avons rencontré de toutes les grandeurs. (Moyenne des hautes tailles : 1^m 76^c.). Leur nez, suivant ce dernier, est aquilin. M. Moreau de Jonnés le trouve effilé, et le baron de Belloguet décide qu'il est « assez fortement déprimé à la racine, se vousse immédiatement et se courbe ensuite, la pointe ordinairement dirigée en ligne verticale vers la bouche, quelquefois aussi se portant droit en avant ». Cette singulière description s'appliquait à merveille à un vieux matelot

Basque que nous rencontrons souvent près de notre hôtel, assis sur la margelle du quai et fumant sans discontinuer une grosse pipe de terre brune, dont le tuyau fort court, probablement brisé par accident, était tout à fait imperceptible. En dehors de ce brave homme, nous n'avons pas remarqué plus de nez crochus à Saint-Sébastien qu'à Florence ou à Dunkerque. La manie de décrire des types dans l'espèce humaine peut conduire assez loin ; et plus on veut se préoccuper des détails, plus on se livre à des observations scientifiques et minutieuses, plus on frise la fantaisie, pour ne pas dire autre chose. Tout ce qu'on peut rapporter c'est que, chez les Basques, on remarque assez fréquemment de beaux hommes à la taille haute, aux traits mâles, nerveux et fortement accentués, au nez saillant, parfois fin et délié, aux épaules larges et carrées, à la taille élancée, aux jambes remar-

quables par des mollets gracieusement contournés et par des pieds longs et bien cambrés. En fait de jolies femmes, il y en a pour le moins autant qu'en Andalousie. L'aspect des vieillards n'a rien de repoussant; celui des vieilles femmes ne déparerait pas la plus belle scène de lady Macbeth.

Juan Rugoni, notre maître d'hôtel, m'offre de me faire visiter un intérieur basque. Je me laisse conduire au travers de petites rues étroites et écartées des grandes voies de communication. Il s'arrête à une petite porte de maigre apparence, qu'un coup de marteau nous fait ouvrir, et nous montons au second étage. La première pièce dans laquelle nous entrons est une cuisine. On se croirait au village; car, dans les villages basques, la cuisine tient lieu de salon; c'est la plus belle pièce du logis. La cloison qui la sépare de la chambre où nous sommes

réunis n'a guère que trois pieds de haut, de sorte que la ménagère peut causer avec ses visiteurs tout en continuant à récurer ses casseroles. Deux jeunes femmes sont attablées devant un guéridon, au milieu duquel une petite lampe à huile brûle en fumant et en exhalant son parfum. Sur la table sont disposées symétriquement huit cartes à jouer, que la plus âgée transpose à plusieurs reprises en les examinant chaque fois avec une attention scrupuleuse. La maîtresse du logis n'a pas quitté son fourneau, et c'est à peine si elle a l'air de s'apercevoir de notre présence ; elle se met à laver sa vaisselle en poussant de petits grognements plaintifs qui finissent par m'impatienter quelque peu. La diseuse de bonne aventure, sans oser nous l'avouer, maudit certainement le trouble que nous sommes venus apporter dans ses opérations pythoniques. L'autre jeune femme, qui n'est

peut-être pas plus satisfaite de notre présence, se décide cependant à engager la conversation avec Rugoni. Elle me demande ensuite si les dames françaises ont foi dans les cartes. Sur ma réponse affirmative, elle devient plus expansive et se décide à nous raconter son histoire. Originnaire du Zumaya, elle ne compte que des Basques dans sa famille. Ses parents, n'ayant point de fortune, elle dut quitter fort jeune son pays natal, et vint à San-Sebastian chercher des pesetas au bout de son aiguille. Un jour qu'elle s'était attardée à la danse, un jeune et beau gars de Tolosa lui offrit son bras pour la reconduire chez elle; elle accepta, et, le lendemain matin, il lui promit de l'épouser. Par malheur advint l'insurrection de Don Carlos. Son promis fut enrôlé et disparut dans une bagarre. Depuis lors, nul n'a reçu de ses nouvelles. Elle est convaincue cependant qu'elle le re-

verra bientôt : les cartes lui annoncent sans cesse son prochain retour, et aucune fois elles n'ont menti. Lui ayant dit, par mégarde, qu'elle était Espagnole, sa physionomie se troubla ; avec l'accent du reproche, elle me répondit d'un ton hautain :

— Je croyais vous avoir appris que j'étais Basquaise : il n'y a pas d'Espagnols dans ma famille.

Un Espagnol, c'était pour elle un étranger ; les Castilles ne sont pas son pays : « *Azerri, otserri* », « pays étranger, pays de loups ! », comme dit le proverbe.

J'ai essayé les jours suivants de savoir dans quelle mesure les Basques avaient le sentiment de leur autonomie. Ce sentiment m'a paru faible ; néanmoins il existe. Il existe à l'état latent, je le veux bien, mais d'une façon qui laisse penser qu'il faudrait peu de choses pour lui donner vigueur et avenir. Verra-t-on jamais une

nationalité euskarienne se constituer sur les deux versants des Pyrénées? Je l'ignore. M'est avis cependant que si l'instruction était plus répandue dans le pays, il pourrait bien s'y manifester les symptômes précurseurs de la régénérescence des états et des peuples. Pourquoi les Vascons n'auraient-ils pas, un jour, comme les Araucaniens, leur Antoine-Orlie I^{er}.

V.

*Les zigzags qu'il nous faut faire pour
toucher au pays Basque par les deux
bouts.*

L'origine des Basques, leurs migrations, leur place dans la classification ethnographique des populations de l'Europe, ont donné naissance aux théories les plus diverses, aux systèmes les plus singuliers, parfois même les plus baroques. Sur un seul point, on s'est mis à peu près d'accord : on considère la race Euskarienne comme une de ces races primitives qui occupaient l'Europe aux époques préhis-

toriques. Les Aquitains, les Ibères et les Ligures de l'antiquité ne seraient que des rameaux de la famille Basque, anciennement répandue dans une grande partie de la France, de l'Espagne et de l'Italie, d'où elle aurait été chassée par l'élément Celte et Latin. Passe encore si l'on s'était arrêté là dans le champ des hypothèses. Frappés de la dissemblance profonde qui existe entre la langue Basque et les langues aryennes et sémitiques, les savants en ont conclu que le peuple qui parlait cet idiome bizarre et hétérogène devait être un peuple absolument étranger au reste du monde.

Mais d'où pouvait venir ce peuple énigmatique? Singulière question, singulière idée que de se demander toujours d'où provient un peuple quelconque. Voltaire a dit, si j'ai bonne mémoire, que Dieu, qui a créé des mouches partout, avait bien pu créer aussi des hommes partout.

Quoi qu'il en soit de cette plaisanterie, à laquelle il y aurait peut-être bien des choses à répondre, il est certain que la sagesse, la prudence, la vraie méthode scientifique s'opposent à tout ce dévergondage d'hypothèses dont on fait, à notre époque surtout, le plus déplorable abus. Tant que des faits certains, des données solidement établies ne viendront pas nous apporter un contingent d'informations qui nous manque, il faut considérer les Basques comme la population autochtone de la région qu'ils occupent aujourd'hui, et remettre à plus tard toute théorie sur leur berceau lointain et leurs migrations primitives. Quelques affinités linguistiques très insuffisantes ont suggéré l'idée qu'ils pourraient bien se rattacher à la famille des Berbères ou à celle des Finnois. Les philologues auront fort à faire, avant qu'une telle doctrine ne soit définitivement adoptée.

Même dans l'état actuel, les limites ethnographiques du pays Basque donnent lieu à d'assez importantes controverses. Berghaus étend le domaine euskarien au-delà de Pampelune à l'est, d'Estella et de Vitoria au sud. M. Vinson, au contraire, place ces villes en dehors des limites de la langue basque, et je crois qu'il a raison contre le célèbre ethnographe allemand. L'un et l'autre admettent pour frontière occidentale Bilbao et Portugaleta.

La nuit était déjà très avancée ; la population de San-Sebastian se livrait au repos ; sur le balcon de notre hôtel, on n'entendait plus d'autre bruit que celui de la vague venant échouer sur le sable. Tout en discutant le grand problème ethnique de la population Basque, la conversation s'engagea sur la suite à donner à notre itinéraire. Puisque nous voulons voir le pays Basque à ses deux

bouts, demain matin nous partirons pour Pampelune, et de là nous irons à Bilbao. Affaire convenue.

Le lendemain matin, en effet, nous quitions San-Sebastian, pour nous rendre à Alsasua, et ensuite à Pamplona.

Alsasua est un grand et beau village, situé à un kilomètre de la gare du chemin de fer. Les rues sont larges et fort irrégulièrement bâties, ce qui ne nuit en rien, tant s'en faut, à leur aspect pittoresque. C'est une singulière dépravation du goût qui nous fait croire aujourd'hui que les rues d'une ville ne sont belles qu'autant qu'elles sont droites, et entrecoupées les unes les autres à angle de quarante-cinq degrés. Cet amour de la géométrie retire toute poésie à nos cités modernes. La jeunesse parisienne a perdu le type si romanesque de l'étudiant d'autrefois, depuis qu'on a détruit le quartier Latin. Les grandes artères qu'on a multi-

pliées dans Paris, sous prétexte d'assainissement, avaient bien plutôt pour but d'ouvrir des routes stratégiques à l'effet de maintenir le peuple sous le joug du sabre. Il est évident que des rues bien entretenues sont plus saines que des rues mal propres. On n'ignore pas cependant, comme l'a très bien exposé le Dr Collin, dans son *Traité des fièvres intermittentes* (pag. 77 et suiv.), que les maladies miasmiques sont plus fréquentes et plus dangereuses dans les localités où les habitations ne sont pas contiguës, et que les quartiers les plus salubres sont situés au centre des villes où la population est le plus dense. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas la nécessité, si l'édilité exige des rues larges, qu'elles soient absolument tirées au cordeau, et que toutes les maisons se ressemblent. La rue de Rivoli, avec sa longue suite d'arcades, ne manque pas d'originalité grandiose ; elle me plaît sur-

tout lorsqu'il fait mauvais temps, parce qu'elle me dispense de tenir un parapluie à la main. Il a fallu cependant renoncer à achever la rue sur le même plan, et on a eu le talent de détruire ce qu'il y avait d'assez bien réussi dans sa régularité, sans lui donner en dédommagement quelque chose de varié, d'agréable et d'artistique. On a commencé par une voie royale, on a terminé par une pauvre contrefaçon des rues commerçantes de la Cité de Londres. Je préfère donc les rues informes et quelques peu boueuses d'Alsasua, à la splendeur bâtarde de la rue de Rivoli ; et comme, sur ce sujet, il s'agit de goût et de couleurs, je ne suis pas disposé à admettre la discussion.

D'ailleurs, Alsasua me semble un endroit fort gai, et je ne serais pas Français si je ne prisais la gaieté. A l'intersection des principales rues, on a improvisé de petites places, au milieu

desquelles se trouve une fontaine qui n'a d'autre prétention que de donner de l'eau claire aux habitants. Les muchachos, les muchachas, les poules, les chèvres et d'innombrables petits cochons, y prennent joyeusement leurs ébats.

La population paraît prospère et contente de son sort : nous n'y avons rencontré qu'un seul mendiant, et Alsasua est en Espagne ! Hommes et femmes se livrent avec activité aux travaux de la campagne. Des attelages de deux bœufs, traînant un chariot supporté par deux roues massives, construites d'une seule pièce de bois, parcourent lentement les avenues, sur le côté desquelles on aperçoit çà et là de vieux arbres au tronc énorme et à la base noueuse. Des montagnes, détachées de la chaîne des Pyrénées, forment l'encadrement de ce riant tableau.

Les femmes du village portent des

jupes courtes qui laissent voir leurs jambes et leurs pieds nus : la chaussure n'y apparaît qu'à l'état de rare exception. Comme leurs enfants, elles paraissent affectionner les tissus roses foncés ou rouge clair.

Sur quelques habitations de paysans et même au-dessus de simples granges, on remarque de vieilles armoiries sculptées dans la pierre noircie par le temps.

Nous avons rencontré à Alsasua plusieurs cafés et un magasin de « Nouveautés » de modeste apparence. Cela n'empêche pas les coquettes Alsasuennes de s'arrêter un long temps pour contempler, par les petits carreaux de la devanture, les récents arrivages et les toilettes confectionnées suivant la dernière mode. Ce qui paraît surtout leur causer une vive émotion, c'est une gigantesque crinoline venant de Paris, très-probablement par la petite vitesse.

Notre promenade terminée, nous retournons à la gare où nous déjeunons, sinon mieux, du moins plus facilement qu'à Alsasua.

Puis nous remontons en wagon, et nous voilà à Pampelune.

A la « Fonda de Europa », nous ne pouvons obtenir qu'une chambre pour trois, et quelle chambre, bon Dieu ! Il n'y a plus à dire : nous sommes tout à fait en Espagne.

Quand on est mal logé à l'hôtel, on ne reste pas longtemps au logis. En un clin d'œil, nous voilà dehors. Nos pas nous conduisent sur les remparts ; mais bientôt nous nous trouvons entourés d'une myriade de veaux, de bœufs et de taureaux. Impossible d'arriver à sortir de cette foule mugissante aux longues cornes ; de tous côtés le passage est barré, et nous n'avons pas encore eu l'occasion d'étudier la manière de faire des toréadorès.

Décidément on est pas toujours à son aise sur le plancher des vaches. Sur un signal du bouvier, un gros chien à la toilette fort négligée et à la mine peu rassurante court vers nous en aboyant. Par bonheur, ce n'est pas aux chrétiens qu'il en veut : le troupeau se resserre, et nous permet de nous esquiver. On n'a pas besoin de nous le dire deux fois.

Rentrés dans le cœur de la ville, nous parcourons des rues dont l'aspect est assez original. Les maisons ont une toiture avancée qui déborde de plusieurs pieds sur la voie publique ; la plupart des fenêtres donnent sur des balcons et sont garanties des rayons du soleil par de larges stores de toile blanche. Çà et là, on aperçoit des *miradorès*, sortes de cages vitrées qui ressemblent à de petites serres d'appartement. Comme à Alsasua, beaucoup d'habitations portent encore

sculptées dans la pierre, les insignes du seigneur qui les a fait construire, ou auquel elles ont appartenu. Quelques Christs ou des Madones, noircis et poudreux, reposent dans des niches de plâtre, devant lesquelles sont suspendues de petites lampes ou des chandelles, pour les illuminer les jours de fêtes.

Pampelune ne doit plus être considérée comme une ville basque, malgré son ancien nom de « Iruña ». On sent cependant que les Espagnols y sont des étrangers, presque des intrus. De tous côtés, on aperçoit les types vascons les plus aisément reconnaissables ; et, s'il est vrai que dans la société on parle castillan, il n'est pas moins certain que chez le petit peuple, dans les tavernes et les cabarets, par exemple, on entend gazouiller l'euskarien.

Autant les villageois d'Alsasua nous ont paru heureux et contents, autant les

villois de Pampelune nous ont semblé mornes et tristes. Partout, on ne voyait que des gens occupés à bailler. C'est une maladie contagieuse, comme l'on sait. Il me semble qu'aujourd'hui encore, je ne puis m'empêcher de bâiller en y songeant.

Décidés à ne pas demeurer longtemps dans cette résidence monotone, nous voulons profiter le mieux possible de nos instants. Guide du voyageur en main, nous allons visiter l'une après l'autre les principales curiosités de la ville : la « Casa Municipal » ou Hôtel de Ville, « *Nra Señora del Sagrario* », cathédrale de Pampelune, le cloître de cette même église, renommé par sa charmante architecture, enfin la « Salle précieuse ». Puis nous retournons à notre fonda, pour voir si le dîner sera tolérable.

Courage, les amis ! nous ne sommes probablement pas à bout de nos peines,

et il serait un peu trop tôt de faire déjà la petite bouche.

Pour arriver à digérer tant bien que mal notre modeste repas, nous nous décidons à faire une promenade nocturne dans la ville. Les rues sont obscures ; les boutiques, sauf quelques rares cabarets, sont fermées, et bientôt nous nous trouvons perdus du côté des remparts, au milieu d'une profonde obscurité. Après une heure de tours et de détours, nous finissons par regagner à tâtons notre chère fonda, où nous trouvons sur une table une énigme (*jeroglifico*) qui a vraiment l'air d'avoir été imaginée pour nous :

NADA

Aussi l'avons-nous de suite devinée :
« Rien n'est clair dans la nuit obscure. »
Nous ne nous déshabillerons pas : il

nous suffira de nous jeter un moment sur les lits de notre chambre commune. Le temps passera vite, car nous partons pour Bilbao, demain à quatre heures du matin.

VI

Comment nous terminons notre pègrina- tion sur le territoire Euskarien.

Pour gagner Bilbao, il faut revenir sur nos pas. C'est peu de notre goût. Mais qu'importe : nous sommes en chemin de fer, et comme nous avons passé la nuit blanche à Pampelune, pour peu que nous ayons la bonne chance de tomber dans un compartiment vide, nous ferons quelques heures d'excursion dans le pays des rêves. C'est un pays, en général, plus intéressant que ceux que traversent les vulgaires touristes. Pour ma part, la ré-

gion que j'ai parcourue en dormant était tellement curieuse, que je ne me suis pas aperçu d'un arrêt assez long de notre train à Alsasua.

La route que suivent les locomotives dans la direction de Bilbao, après avoir franchi la bifurcation de Miranda, est certainement une des plus pittoresques de l'Espagne. En escaladant les montagnes, sur la célèbre « Rampe de Orduña », on se trouve sans cesse en présence des panoramas les plus charmants et les plus variés. Cette rampe célèbre rappelle, à plus d'un égard, celle de Pistoia, qu'il faut gravir avant de gagner Florence.

A la nuit tombante, nous arrivons à la gare de Bilbao. Une foule de Basques, jeunes et vieux, se jettent à l'envi sur nos bagages, dont ils cherchent à s'emparer en faveur d'une Fonda quelconque pour laquelle ils sont commissionnés.

Nous demandons, d'après les conseils de notre Guide, à descendre à « l'Hôtel d'Angleterre ». Un de nos Basques se déclare agent de cet hôtel ; les autres, faisant chorus, l'accusent bruyamment d'imposture et le bousculent avec fureur.

Nous sortons difficilement de la bagarre, où pleuvent les coups de pied et les coups de poing. La police vient enfin à notre secours, en administrant de la trique, à droite et à gauche, aux commissionnaires trop zélés, et, non sans peine, nous dégage de leurs étreintes. Un agent nous indique enfin le véritable représentant de l'Hôtel d'Angleterre. Deux ou trois gamins, pour lui avoir donné un démenti, reçoivent à leur tour quelques coups de bâton et s'enfuient pour revenir un moment après.

Le représentant reconnu de l'hôtel que nous avons choisi nous déclare qu'il n'est pas possible d'avoir de voiture,

charge une partie de nos bagages sur son épaule, une autre partie sur le dos d'un confrère, et, nous laissant le reste en mains, nous prie de le suivre.

— L'hôtel d'Angleterre, nous dit-il, est seulement à *dos minutas*.

— Soit, pour deux minutes.

Nous le suivons donc. La police marche ensuite. Le cortège se termine par les Basques qui se sont rossés tout à l'heure et qui, se tenant à quatre pas en arrière, persistent, malgré la trique dont on ne leur fait pas grâce, à nous crier à tue-tête qu'on nous trompe, et que nous n'allons pas à l'hôtel d'Angleterre. Voyant la confiance que nous faisons mine d'accorder à notre agent, ils nous abandonnent peu à peu en traînards, et, à notre arrivée, leur foule a complètement disparu.

On nous installe dans des chambres propres et assez grandes. Après un repas médiocre, nous faisons une petite tournée

nocturne dans la ville. Puis, un peu fatigués de la journée et surtout de la veille, nous remettons au lendemain les affaires sérieuses.

La ville de Bilbao, située sur l'Ansa, à peu de distance de la mer, est la capitale de la seigneurie de Biscaye (Señorio de Viscaya), l'une des trois provinces qui constituent le pays Basque. Ces trois provinces, dit Antonio de Trueba, chroniqueur de cette seigneurie, « sont nom-
« mées sœurs par l'identité de leur race,
« de leur langue, de leur géographie, de
« leurs coutumes, de leurs libertés et de
« leur histoire ». La superficie de la Biscaye est d'environ soixante-dix lieues carrées.

On y compte, dit le même chroniqueur, cent vingt-cinq pueblou ou « républiques », comprenant vingt villes et une cité. La population d'environ 200,000 âmes, a pour langue dominante le Basque, « reste

précieux de l'antique idiome Ibérique ». A Orduña, mentionnée par M. Vinson et par la plupart des autres ethnographes comme une localité de langue basque, cette langue a été remplacée, dans ces derniers temps, par le castillan.

Le climat de la Biscaye est très sain. Les hivers y sont d'ordinaire fort doux, et il est bien rare qu'on y voie de la gelée. Les pluies y sont fréquentes et le ciel est presque toujours chargé de nuages. La culture des orangers et des citronniers, qui appartient généralement à des zones plus méridionales, y réussit d'une façon satisfaisante.

On croit que le nom de *Viscaya*, forme locale de celui de la Biscaye, appartient au vieil idiome euskarien ou basque, et signifie « la Région des Monts élevés ». Aucune dénomination, en tout cas, ne pourrait mieux convenir à ce pays, formé par de hautes montagnes et de profondes

vallées, au milieu desquelles s'étendent des plaines d'une étonnante fertilité. La population Basque, enfin, est essentiellement une population de montagnards, ce qui ne l'empêche pas de posséder en même temps de remarquables aptitudes pour la navigation maritime.

Faute de pouvoir nous livrer à des mensurations de crânes et d'ossements basques, nous avons pensé que le mieux à faire, pour des ethnographes, était de se mettre en rapport avec les habitants du pays, et de chercher à connaître leur sentiment sur eux-mêmes. D'heureuses circonstances ont favorisé nos desseins, et certaines idées que nous avons déjà pressenties à San-Sebastian, se sont, à Bilbao, définitivement formulées dans notre esprit.

Le Basque, en tant qu'individu, est plein d'énergie et de vigueur ; en tant que nation, il est faible et indolent. Faut-

il en conclure, avec Garat, que « les temps sont venus où les Basques doivent finir » ? Je ne le crois pas, et je suis convaincu qu'il existe encore, chez les Euskariens, quelques-unes de ces qualités essentielles qui suffisent pour sauver un peuple, ou du moins, pour lui rendre possible la renaissance. De ces qualités, la plus puissante, la plus protectrice contre la destruction, c'est le sentiment de la *nationalité*, c'est la communauté d'instincts, de goûts, d'idées, sans laquelle, faute de cohésion, les éléments ethniques se désagrègent et vont se fondre et s'anéantir dans des éléments ethniques étrangers.

La notion de la « nationalité » se substitue de jour en jour, chez les nations civilisées, comme une notion supérieure, à celle de « patrie ». La première est le résultat d'un travail intellectuel, toujours réfléchi, continu, progressif. La seconde

a été la résultante de l'instinct de conservation de la famille et du foyer. L'une est l'apanage des nations maîtresses de leurs actes; l'autre appartient aux peuples ou peuplades habitués à l'obéissance passive et à l'abnégation. Ces deux notions peuvent, à notre époque, être considérées comme caractéristiques du niveau intellectuel chez toutes les associations d'hommes qui sont sorties des langages de la barbarie. L'une et l'autre devront nécessairement disparaître un jour devant une conception plus haute, que le christianisme a formulé dans son langage métaphorique, mais que la civilisation moderne est encore impuissante à réaliser : « Vous n'avez qu'un père au Ciel, vous ne formerez qu'une seule famille sur la terre. » C'est d'ailleurs le but même que poursuit, dans la plus haute phase de ses études, la science de l'ethnographie, quand elle dit des hommes : « Cor-

pore diversi sed mentis lumine fratres. »

On ne saurait contester aux Basques un certain sentiment de la patrie ; mais ce sentiment est vague, et cela par une excellente raison, c'est qu'ils savent bien qu'ils ne sont ni Espagnols ni Français, et qu'on leur enseigne que leur patrie est, aux uns l'Espagne, et aux autres la France. La pensée religieuse, assez profondément enracinée dans leur cœur, fortifie ce qu'ils peuvent avoir de patriotisme ; ils doivent être fidèles à Dieu et au Roy : au dieu dont on leur enseigne l'existence dans les églises, au roy qui s'appelle Don Carlos pendant l'invasion du prétendant, ou bien Alphonse XII, aussitôt que le premier a quitté le pays et abandonné la place au second.

Quand au sentiment supérieur de la nationalité, c'est à peine si l'on peut en découvrir de faibles vestiges, même chez les Basques les plus instruits, les plus éclairés.

Quelques-uns d'entre eux se préoccupent bien de réunir les documents relatifs à l'histoire ancienne de leur pays ; mais le travail auquel ils se livrent n'a pour mobile qu'un intérêt de clocher, joint au besoin de faire acte d'homme de lettres. Il leur vient difficilement la pensée de chercher, dans les vieux papiers de leurs archives, des témoignages du génie de leur nation, des souvenirs de la valeur des hommes distingués qui ont vécu au temps de leurs pères, des titres enfin de nature à établir leurs droits à l'autonomie, si non à l'indépendance. Leur attitude insouciant sur tout ce qui pourrait préparer à leurs compatriotes une place libre au soleil de la civilisation, est le signal de l'acte d'abdication qu'ils se préparent à signer sans en avoir conscience.

La meilleure manière d'apprécier la période ethnique où se trouvent les Basques, me paraît être de comparer à leur état

intellectuel celui des autres peuples qui, en ce moment, se trouvent comme eux en face de la terrible question d'Hamlet, « être ou ne pas être » : les Magyars qui, après de longues années de lutte, font reconnaître leur autonomie par un des grands empires de l'Europe et viennent apporter un poids très lourd dans la balance de ses destinées ; les Finnois qui, soumis au plus puissant autocrate du monde, ont su obtenir une organisation politique à peu près indépendante, et qui travaillent lentement, mais non sans mérite, à prouver les affinités de leur race avec d'innombrables peuples ou peuplades vivant dans la barbarie, bien loin au-delà de leurs frontières ; les Grecs, qui savent merveilleusement profiter des circonstances pour étendre leur domaine partout où vivent des populations helléniques ; les Roumains, qui ont établi leur parenté avec les habitants de la Transylvanie et

de quelques notables portions de la Russie, de la Macédoine et de l'Épire ; les Polonais, qui promènent leurs revendications nationales par le monde et les rappellent par de violentes insurrections sporadiques ; les Arméniens, qui, fatigués d'un trop long asservissement, ne savent plus guère qu'aspirer à changer de maître, mais chez lesquels on voit cependant le désir de survivre au moins par les productions de leur littérature ; les Serbes, qui cherchent comment justifier leur existence politique indépendante ; les Bulgares, qui ne comprennent rien à leur avenir comme nation et ne savent pas distinguer, dans les luttes engagées pour eux, leurs alliés de leurs ennemis ; voilà autant de situations différentes sur lesquelles l'ethnographe est appelé à méditer.

En ce qui concerne les Basques, je serais assez porté à les placer, dans l'énumération que je viens de faire, entre les

Arméniens et les Bulgares. — Un homme seul, de leur nation, suffirait pour les sauver. Cet homme se rencontrera-t-il un jour? On ne peut guère l'espérer pour eux.

VII

Fabio nous donne la preuve que conseillers et conseillés sont parfois tous les deux les payeurs.

A huit heures quarante du matin, nous quittons Bilbao, notre dernière station au pays Basque, et nous revenons sur nos pas pour gagner la ligne ferrée qui conduit au cœur de l'Espagne. Autant le passage de la rampe d'Orduña nous avait paru riant et pittoresque, autant cette fois il nous a semblé monotone et fastidieux. Il y a des sites qu'il ne faut voir qu'un instant et une seule fois, si on ne veut perdre le charme de l'impression pre-

mière. Il faut dire que les longs et fréquents arrêts du train sont bien faits pour impatienter les voyageurs les moins pressés et les moins nerveux.

A Miranda, où nous prenons un assez médiocre déjeuner, il nous faut attendre plusieurs heures les wagons qui conduisent à Burgos !

A la station de Santa Olalla, nouvelle perte de temps.

Le train est arrêté déjà depuis près de deux heures, et personne ne semble en connaître le motif. Les récents accidents sur la ligne d'Alsasua, la rencontre de deux locomotives arrivée la veille, dont on énumère les détails avec animation sur le quai, donnent lieu à des hypothèses peu réjouissantes. Bon nombre de voyageurs castillans m'ont l'air de s'amuser à s'effrayer réciproquement sur les dangers que nous courons. Tant que nous sommes à terre, dans la gare, ces dangers me paraissent

un peu imaginaires. Mais qui sait ce qui peut se passer dans ce pays de surprises? Nous serons peut-être condamnés à nous endormir en plein vent, et qui pis est, à nous endormir sans souper ; car les seuls marchands que nous rencontrons ne vendent que des verres d'eau..... bien claire. C'est déjà quelque chose.

Enfin nous finissons par apprendre le motif de notre interminable arrêt. Le chef de gare avait jugé à propos de démonter, le matin, son appareil télégraphique, et oublié de rétablir la communication avec les fils ; de sorte qu'il s'évertuait, depuis plusieurs heures, à expédier des dépêches aux gares voisines, pour s'assurer si la voie était libre ; et, comme on ne lui envoyait pas de réponse, il se trouvait dans la plus grande perplexité. Fatigué de faire inutilement tourner sa manette, l'honnête fonctionnaire finit par se décider à expédier à pied un employé

à la station suivante, pour savoir à quoi s'en tenir. Au retour du brave homme, qui lui assura qu'il n'était arrivé aucune dépêche, il lui vint à l'idée de rattacher les fils de son appareil.

En quelques minutes, l'accident est réparé, les communications se trouvent rétablies, et on nous invite poliment à remonter dans nos voitures. Nous en avons été quittes pour deux heures et demie de retard.

A neuf heures du soir, nous arrivons enfin à Burgos. Ne sachant où descendre de préférence, nous prononçons à tout hasard le nom du premier hôtel venu. Un petit homme, mince et fluet, à l'œil vif et aux cheveux d'un noir d'ébène, revêtu d'un costume fantaisiste qui rappelle en même temps celui de Figaro et celui d'un torrèador, saisit notre parole au vent, s'empare adroitement d'un de nos colis, et, en nous invitant à le

suivre, nous conduit à un omnibus qui porte le nom de l'hôtel que nous avons désigné. C'est, d'ailleurs, le seul qui ait une voiture à la gare ; et, seulement en route, on nous apprend que cet omnibus fait aussi le service pour les autres fondas de la localité. Presque tous les voyageurs qui sont arrivés avec nous à Burgos montent, en effet, dans le même véhicule.

Chemin faisant, un Français, qui nous reconnaît pour des compatriotes, nous demande dans quel hôtel nous avons l'intention de descendre.

— Nous avons indiqué à tout hasard la *Fonda de la Rafaela*, lui répondis-je. Le hasard nous a-t-il bien servi ?

— Malheureusement non, Monsieur ; c'est un affreux bouge, où vous serez couché aussi salement que possible, et dans lequel on vous servira une nourriture détestable.

— Que faire maintenant que nous avons désigné « la Rafaëla » ?

— Cela est bien simple : appeler le cocher et lui dire que vous avez changé d'avis, et que vous voulez loger à l'*Hôtel del Norte*.

Fabio, — c'est ainsi que nous appelions le petit personnage qui nous avait entraînés dans l'omnibus, assis à côté du cocher, avait laissé pendre son corps en arrière, de façon à braquer son oreille sur le haut d'une des fenêtres de l'omnibus, d'où il pouvait suivre de point en point notre conversation. En un instant, avant que nous ayons eu le temps de lui faire connaître notre désir, il fait arrêter la voiture, et le cocher lui passe de grosses malles qu'il dépose sans bruit, dans la boue, au beau milieu de la rue. L'opération terminée, il se présente à la portière de l'omnibus, et s'adressant au Monsieur qui nous avait conseillé de descendre à l'*Hôtel del Norte* :

— Señor, veuillez prendre possession de vos bagages. Vous avez voulu détourner ces voyageurs de la Rafaëlla ; l'omnibus est à nous, il ne nous plaît pas de nous charger plus longtemps de vos colis. Les voici ; faites-les porter par qui vous voudrez à votre excellente *venta* !

Comment venir en aide à notre infortuné compatriote, fort perplexe, à cette heure avancée, de voir ses bagages abandonnés dans une rue sombre et détournée ? Le mieux sera, sans doute, de partager son sort. Qu'on descende également nos bagages ! Ensemble, nous chercherons comment nous y prendre pour nous tirer d'embarras.

— Pardonnez, señores, nous répond Fabio : vous avez dit que vous alliez à la Rafaëlla ; je ne puis vous rendre vos bagages dont je suis responsable, que lorsque nous y serons arrivés-

Notre compatriote avait dû quitter sa

place pour s'assurer du sort de ses caisses. Fabio, posté sur le marche-pied de la voiture, discute avec nous. Pendant que je cherche à lui faire entendre raison, le cocher donne un vigoureux coup de fouet à ses chevaux : en un clin d'œil, ils emportent l'omnibus au loin, laissant dans je ne sais quel état le malheureux Français qui avait voulu me donner des conseils. Que sera-t-il devenu ? nous n'avons jamais pu le savoir. Mais ce que nous avons fort bien su, c'est la nécessité où nous nous sommes trouvés de descendre à la Fonda de la Rafaëla ; de sorte que conseillers et conseillés ont été tous les deux les payeurs.

On verra comment.

Dans de telles conditions, nous n'avions guère qu'à accepter ce qu'on voudrait bien nous offrir. Pour infliger un démenti au partisan de l'hôtel « del Norte », on nous donne les meilleures chambres dont

on peut disposer. Ces chambres ne sont pas précisément malpropres, mais elles sont mal aérées, et leurs fenêtres ouvrent à peine sur une petite cour étroite d'où s'exhalent des senteurs nauséabondes. La table est moins satisfaisante. Il règne, dans la salle à manger, une odeur infecte. Je suis tenté, pour ma part, de croire que cette odeur vient des nappes et des serviettes, où des restes de repas anciens se sont incrustés de façon à former de hauts reliefs multicolores. Tous les mêts ont le même parfum que les nappes. Il n'y a pas jusqu'au vin *clarete* qui, malgré son joli couleur de groseille, ne se ressente de ce voisinage odoriférant.

La faim, la fatigue l'emportent sur nos répugnances. Mais comme il nous faut un sujet de causerie, et que nous sommes sous la première influence de notre assez peu désopilante aventure, après avoir discuté sur ce qu'avait bien pu devenir

notre infortuné compatriote, nous en arrivons à une classification des hôtels.

En Espagne, les hôtels sont de quatre classes : les *hôtels* proprement dits, les *Fondas*, les *Possadas* et les *Ventas*. Les premiers ne justifient pas toujours leur titre un peu prétentieux, mais, en général, ils sont moins mauvais, et surtout moins sales que les autres. Pour arriver à un classement scientifique, basé sur les faits et non sur les usurpations fréquentes de titres ou d'étiquettes, je soumetts à mon compagnon ces principes de répartition :

Première classe. Hôtels où tous les jours, dans les chambres, on change de serviette à toilette et, à table, de nappes, matin et soir, ainsi que de couverts à tous les plats.

Seconde classe. Hôtels où l'on change de linge une fois par semaine, et où l'on recouvre les taches de la nappe avec de petites serviettes plus ou moins adroitement supersposées.

Troisième classe. Hôtels où l'on se contente de repasser à nouveau le linge qui a servi à la toilette, sans pour ainsi dire jamais le laver à grande eau, et où on laisse à table les nappes se colorer chaque jour de nouvelles nuances, indéfiniment usque ad vitam æternam. De ce nombre sont beaucoup de Fondas espagnoles, presque toutes les possadas, et la plupart des hôtels secondaires de l'Italie. Il m'en souvient !

Nous avons besoin de grand air, pour digérer la *comida*. Nous allons prendre le café dans un petit estaminet à gauche de notre auberge. On y joue, non sans talent, du violon avec accompagnement de piano. De l'autre côté de notre porte cochère, on boit et l'on chante. Les garçons de « la Rafaëla » y sont attablés et se régalent de glaces qu'ils absorbent à l'aide de gaufres roulées en guise de tubes ou de cuillers.

Mon compagnon veut faire une plus longue promenade. Il va se perdre sur les remparts et est mis en joue par une sentinelle. Un officier intervient heureusement en sa faveur. Le voilà revenu sain et sauf à l'hôtel.

Il n'y a pas de clefs aux portes de nos chambres ; toutes, il est vrai, sont munies d'énormes verroux ; mais ces verroux sont sans gâches, de sorte que nous n'en pouvons faire usage. Qui sait si notre compatriote de « l'Hotel del Norte » est aussi bien abrité que nous pour passer la nuit. En voyage....., comme en voyage !

VIII.

*Comment on ouvre les yeux pour admirer
la neuvième merveille du monde.*

Il y a toutes sortes de manières de comprendre un voyage.

Quand il s'agit d'une région encore inexplorée, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de tâcher, sans préoccupation exclusive, de voir le plus possible, de recueillir bon nombre de renseignements curieux, et de rapporter avec soi une ample collection d'objets, de croquis et de peintures.

Au contraire, lorsqu'on visite des pays

bien connus, de deux choses l'une : ou l'on se rend dans un but de recherches tout à fait spéciales, et l'on peut ainsi faire une récolte de documents neufs et utiles, échappés à ses prédécesseurs ; ou l'on se promène en simple touriste, et alors la seule règle qu'on ait à suivre est de se donner peu d'ennui et beaucoup de satisfaction.

Seulement les touristes ne sont pas tous de la même fécule : les uns veulent pouvoir dire à leurs amis qu'ils ont de leurs yeux vu tout ce qu'on connaît de célèbre ou de réputé tel, tout ce que citent les *Guides* comme particulièrement remarquable dans une ville ; les autres ne sont point satisfaits de voir ce que chaque voyageur a vu, et recherchent, de préférence, les localités, les musées, les collections les moins fréquentés, afin d'être à même de faire, à l'occasion, le récit de choses dont on ne soit pas

depuis longtemps fatigué et rabattu.

Nous avons voyagé à deux de ces titres. Avant tout, nous cherchions en Espagne des monuments de l'histoire précolombienne de l'Amérique. Puis, lorsque nous ne rencontrions rien dans le cadre de nos études spéciales, ou bien nous faisons quelques observations ethnographiques, ou bien nous nous transformions en vulgaires touristes, pour ne pas quitter une ville, sans avoir, au moins quelques instants, contemplé ses édifices et ses principales curiosités.

Le touriste par excellence, — le touriste anglais, par exemple, — quand il arrive dans une localité, commence presque toujours par se rendre aux églises et aux musées. La visite des églises est souvent triste, monotone, fastidieuse, insipide ; la visite des musées, si l'on n'est pas absolument expert, fournit l'occasion d'admirer de confiance une foule

d'objets auxquels on n'entend rien ou peu s'en faut, mais qu'on reconnaît pour des objets d'un grand prix parce qu'ils vous sont présentés comme tels. Dans les galeries de tableaux, les touristes sont d'ordinaire les acteurs d'une comédie dont ils n'aperçoivent jamais le côté burlesque et ridicule. J'aurai l'occasion de revenir sur ce sujet.

A Burgos, on nous engage tout d'abord à visiter la cathédrale, que l'on y cite comme la neuvième merveille du monde. J'ai demandé, à ce propos, quelles étaient les huit précédentes merveilles. Nul n'a su me le dire, si ce n'est Camacho qui s'est évidemment amusé à nos dépens, quand il nous a donné l'énumération suivante : 1. Un médecin convaincu ; 2. Un faux savant repentant ; 3. Un historien véridique ; 4. Un philosophe qui se comprend lui-même ; 5. Un mauvais poète las d'écrire ; 6. Un collectionneur qui a

toute sa raison ; 7. Un soldat qui sait pourquoi il tue ; 8. Un candidat qui remplit ses promesses. Camacho ajoutait : « une femme... » (una mujer.....). Je l'ai arrêté à temps, lui faisant observer que la neuvième merveille, de l'avis de toute la ville, était la cathédrale de Burgos. Sans cela, je ne sais combien il nous en aurait encore cité, tant il paraissait bien disposé à satisfaire notre curiosité.

Ignorant si nous n'avons jamais vu et si nous verrons jamais les huit premières merveilles du monde, nous avons suivi la foule, pour aller contempler la neuvième. Il est bien certain que peu de monuments gothiques étalent aux regards, une pareille magnificence. Ni la métropolitaine de Strasbourg, avec ses trois assises gigantesques et ses flèches élancées qui atteignent une hauteur que l'Égypte a seule dépassée par ses pyramides ; ni la basilique de Milan, dont les

innombrables tours et tourelles, représentent une ville de guipure en pierre dessinée sur le velours bleu du ciel ; ni la cathédrale de Cologne, dont l'étonnante conception impose à l'esprit d'ineffables sentiments d'admiration mêlés d'un religieux respect ; aucune de ces puissantes créations artistiques du moyen âge ne saurait faire oublier la majestueuse splendeur de l'église de Burgos.

Mais, ce n'est pas encore la richesse de l'ornementation qui cause le plus profond étonnement ; c'est la possibilité qu'on ait pu construire, d'une façon solide et durable, sur une côte où soufflent sans cesse des vents impétueux, ces grêles clochetons découpés en spirale, dont les cônes finement taillés semblent se perdre dans l'espace. Une des tours, il est vrai, fut renversée par un violent ouragan et dut être reconstruite en 1567 ; celle qui la remplace, et qui est sans contredit une

des beautés de la cathédrale de Burgos, a résisté depuis lors à toutes les inclémences des éléments déchaînés. Cette tour forme, à l'intérieur, une voûte ornée des plus délicieuses sculptures.

On prétend que Charles-Quint, en la voyant, ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est un bijou qu'il faudrait enfermer dans un écrin ». Le roi Philippe II, à son tour, disait que « c'était plutôt l'œuvre des anges que celle des hommes »,

Le touriste qui visite le sanctuaire et les nombreuses chapelles de cet étonnant édifice, est ébloui par tant de richesses, qu'il lui est bien difficile de conserver le souvenir des splendeurs étalées sous ses yeux. Un pareil monument ne souffre point de description succincte. Chacune de ses parties mériterait toute une monographie. Incapables de l'entreprendre, faute de temps et de connaissances spéciales, nous contempons d'un œil trop souvent

hagard et indifférent ce qu'on nous montre. Puis nous suivons la foule,..... la foule qui demande à voir « le coffre du Cid », une méchante caisse vide à laquelle se rattache une légende douteuse.

La tradition populaire rapporte que ce coffre appartient jadis au fameux *seid* Rodrigo Diaz de Bivar, qui naquit, comme on sait, à Burgos, vers l'an 1030. Ce héros des drames de Diamante, de Guilhem de Castro et de Corneille, se serait fait remettre par des Juifs, contre le dépôt d'une boîte où il assurait avoir enfermé des pierreries et des objets d'or massif, mais qui était en réalité bourrée de cailloux entourés de tissus précieux, une somme considérable dont il avait besoin pour entreprendre le siège de Valence. Cette somme fut d'ailleurs rendue aux dépositaires du coffre, lorsque le Cid, vainqueur des Maures, retourna à Burgos, emportant avec lui un très riche butin.

Quand on s'est bien extasié devant cette caisse légendaire, on regarde rapidement, dans la salle du chapitre et dans les sacristies, les magnifiques toiles de Murillo, de Jordan, du Greco, et cette Madeleine à mi-corps, d'un auteur inconnu, que beaucoup d'experts placent au-dessus de la fameuse vierge de Raphaël du Musée de Madrid. Puis on a hâte de sortir pour aller à la *Casa consistoriale*, visiter le tombeau du Cid et de Chimène ; tant il est vrai que la masse préfère toujours, aux œuvres les plus splendides du génie de l'homme, ces exhibitions souvent naïves et enfantines d'objets qui nous rappellent les noms gravés dans notre esprit, alors que nous étions encore à l'école.

Le tombeau où Chimène et son glorieux époux reposent séparés par un compartiment doublé de zinc, n'a rien de remarquable, pas plus que les salles gothiques par lesquelles on y arrive. Mais

qu'importe ? Il est si intéressant de voir la case où sont déposées les cendres du campeador et celles de la noble fille du comte Lozano de Gormaz, dont on ne connaît plus d'autre histoire que celle qui germa dans le cerveau du père de la tragédie française !

La ville de Burgos, devenue simple chef-lieu d'intendance, a conservé quelque chose de sa grandeur passée ; on sent qu'on y habite une ville qui fut la capitale de la monarchie Castellane avant Tolède et Madrid. La forme irrégulière de ses places et la plupart de ses vieilles rues lui donnent un aspect des plus pittoresques. Presque toutes les anciennes maisons ont leur rez-de-chaussée bâti en contre-bas. Certains magasins ont l'air de véritables antres de troglodytes. Nous nous sommes amusés à y voir une réminiscence des âges où les hommes habitaient des cavernes souterraines.

L'après-midi, une berline de louage nous a conduits à la Chartreuse (*Cartuja de Miraflores*) située à une lieue en dehors de la ville. Un moine, vêtu de drap blanc, nous a fait, avec beaucoup d'amabilité, les honneurs du monastère, où n'habitent plus aujourd'hui que cinq religieux. J'aurais voulu visiter la bibliothèque ; mais notre hôte m'a dit qu'elle se trouvait dans un tel désordre, qu'il était impossible d'y introduire des étrangers. En revanche, le bon moine nous a fait admirer les tombes célèbres que renferme ce couvent, commencé sous le règne de Jean II, en 1454, pour y déposer les restes mortels des rois de Castille, et achevé sous le règne de sa fille, la fameuse Isabelle. La plupart de ces tombes sont d'une magnificence inouïe, et nulle part l'art du statuaire n'a développé plus de talent, de finesse et d'habileté.

On nous a fait remarquer également

le retable de l'autel, qui serait d'ailleurs sans intérêt si l'on ne racontait qu'il a été décoré avec le premier or rapporté d'Amérique. On devise, en effet, qu'en 1496, Christophe Colomb se rendit à Burgos, avec ses compagnons de voyage et quelques Indiens qu'il avait fait parer, pour la circonstance, de plumes de couleur, d'anneaux et de bijoux précieux. Il venait présenter au roi de Castille une foule d'objets en or massif, destinés à donner une idée des richesses minières de leur pays. La reine voulut offrir à Dieu ce premier tribut qui lui arrivait du Nouveau-Monde ; et, dans cette pensée, elle ordonna que les lingots apportés par le grand descubridor seraient remis à la Cartuja, pour recouvrir le retable de l'autel.

On nous a montré, à la fin, une belle statue de saint Bruno, en bois, dont l'expression est si naturelle qu'un courtisan

de Philippe IV dit un jour au roi, en l'admirant : « Il ne lui manque que la parole ».

— Tu te trompes, répartit le monarque ; s'il parlait ce ne serait pas un chartreux.

Le lendemain soir, nous quittons Burgos, à 5 heures 25 minutes, pour Valladolid, où nous arrivions à 9 heures et demie, juste à temps pour prendre un modeste repas et aller nous reposer,

IX.

Nous avons l'honneur de nous asseoir à la table de Don Quichotte de la Manche.

De grand matin, nous sommes réveillés par un affreux vacarme de chaudrons et de casseroles. Je me mets en tête que c'est de la sorte qu'à Valladolid on remplace les sonneries de cloches pour appeler les voyageurs à la prière et aux ablutions du matin.

Je me lève du lit en sursaut ; mais c'est à peine si je puis y voir dans ma petite chambre, où la lumière naissante du jour est tamisée par le double vitrage de la fenêtre et des miradores.

Mon compagnon s'est également levé et vient me demander si je connais le motif de ce tapage. Le mieux est de descendre dans la cour pour nous en informer. On nous apprend que c'est la manière de prévenir les voyageurs qui doivent partir à l'ajournée, que le déjeuner les attend. Il est bien de bonne heure pour nous mettre à table; mais puisque nous avons tant fait que de sortir du lit, nous nous joignons aux convives de l'hôtel. Ce sera, de la sorte, un peu de temps gagné; et nous n'en avons pas à perdre, puisque nous ne devons rester que deux ou trois jours à Valladolid, et encore profiter de notre passage dans cette ville pour faire une excursion à Simancas.

Après avoir déjeuné,..... hélas! nous quittons en hâte notre fonda, et nous allons courir les rues, visiter le petit Musée, la Bibliothèque, que sais-je, la Cathédrale. Ne voyant plus comment employer le reste

de la journée, nous montons dans une voiture de place, en disant au cocher de nous conduire où bon lui semblerait.

— Voulez-vous aller à la maison de Cervantès, nous demanda notre automédon?

— Soit, pour la maison de Cervantès, lui répondit mon compagnon. Et, à par main, nous voilà partis.

En quelques minutes, notre calèche nous amène à la « Calle del Rastro », où se trouve la maison qu'habita Cervantès, pendant qu'il faisait imprimer la première édition de son *Don Quichotte*. C'est une grande mesure d'assez pauvre apparence, à deux étages surmontés d'un comble, et couverte en tuiles brunes.

Les fenêtres du premier ont chacune un balcon. Cinq petites portes en volige donnent un débouché sur la rue : celle du milieu, par laquelle entrent les visiteurs, est munie d'un guichet vitré. Au-dessus de cette porte principale, et de

chaque côté de la fenêtre qui la surmonte, on a peint sur la muraille des scènes d'aventures du célèbre hidalgo. Un peu plus haut, on lit une inscription portant ces mots : *AQUI VIVIÓ CERVANTES* « Ici vécut Cervantès ». La municipalité de Valladolid s'occupe de faire dégager les abords de cette maison historique, et prépare une sorte de place, sur laquelle on a élevé à l'avance une statue au fameux romancier espagnol. La statue a dû être érigée récemment ; car, au moment de notre passage, les ouvriers travaillaient encore à la décoration de son piédestal.

On nous fait entrer : une vieille femme paraît établie là pour servir de gardienne. Dans la première pièce, au rez-de-chaussée, on a réuni tant bien que mal tout ce qu'on a pu se procurer de souvenirs relatifs au célèbre écrivain d'Alcala de Hénares, et une foule d'objets qui se rapportent autant à Cervantès qu'au

Grand Turc ou à Martin Luther. Voulant profiter de cette demeure pour lever un impôt sur les touristes, on a pensé qu'il fallait leur montrer beaucoup de choses, afin de fixer le droit d'entrée à plusieurs pesetas. On a donc fabriqué un musée qui remplit non-seulement les pièces du rez-de-chaussée, mais encore celles du bel étage. Ce musée y gagnerait certainement s'il était purgé de tout ce qu'on y a accumulé d'étranger à l'auteur du Don Quichotte et à ses écrits. Tel qu'il est, on le visite avec intérêt, puisqu'il rappelle l'histoire de la vie et des œuvres du plus vanté, du plus original des anciens auteurs Castellans.

Des portraits anciens et modernes de Cervantès, des médailles à son effigie, quelques rares reliques de ce grand homme, des exemplaires des principales éditions de son chef-d'œuvre, suffisent pour frapper l'imagination du voyageur et le faire rêver.

On nous invite à nous asseoir à table. La figure si caractéristique de Don Quichotte et celle de son écuyer Sancho Pança sont présentes devant nos yeux. Il me semble que le vaillant hidalgo nous adresse la parole :

— Quelle heureuse étoile, dit-il, m'a valu la faveur de recevoir de si nobles et de si savants personnages, à moi qui ne suis en somme qu'un esprit inculte, sec, maigre, fantasque, plein de pensers étranges. On a dit que je m'étais tellement desséché le cerveau, que j'en avais perdu la tête. Je n'en crois rien, par ma foi ; car peu de figures ont autant intéressé le monde que la mienne, et ceux qui rient à mes dépens ont peut-être quelque grosse paille dans l'œil qui les fait terriblement loucher. D'ailleurs j'estime avant tout la politesse, et le rire qui procède d'une cause légère n'est rien moins qu'une messéance. Le but principal

de ma vie a été de redresser des torts, en m'exposant sans cesse à de nouveaux dangers. Rien n'est plus méritoire ; que vous en semble ? J'aime à croire que vous, hommes de clergie, ne voyagez pas pour d'autre motif. C'est je crois, le but le plus louable de la science ; et, sans ce but, la science pourrait bien ne pas être grand'chose. Je n'ai pas toujours réussi, cela est vrai. Mais l'homme réussit - il donc si souvent, qu'il lui soit permis de jeter la pierre à qui trébuche pour un bon motif ? Illustres chevaliers errants de la science, je suis ici pour vous servir.

Mon compagnon, étourdi de tant de courtoisie, se trouvait passablement encombré ; et moi je cherchais en vain quel compliment je pourrais adresser à notre hôte, lorsqu'il me vint à l'idée que le mieux à faire, pour le mettre à son aise et le faire causer, était de lui dire qu'à plus d'un égard nous étions fort enclins à

recevoir ses enseignements, et point du tout à nous estriver avec lui.

— Je m'appelle *Nautus*, dis-je alors, mes ancêtres ayant pris nom de leur métier. Mon compagnon est *Suavis*. Comme l'a deviné Votre Seigneurie, nous voyageons pour redresser les erreurs humaines et justifier la cause rationnelle des choses. C'est folie, nous le savons. Mais cette folie a bien son charme : plus d'un peuple a honoré la folie, et quant à celle-ci, je gage que ce serait malséant de discorder à son égard. Cependant la science tend à nous démontrer aujourd'hui que le hasard est le souverain maître de la nature ; que la nature est inconsciente, et que nous la servons, esclaves absolus de ses lois, sans liberté, sans responsabilité, sans but, partant sans avenir. La raison de l'univers n'existerait de la sorte, que dans notre imagination.

DON QUICHOTTE : Là-dessus, j'aurais

j'aurais beaucoup à dire. Il ne faut pas trop examiner à fond si les choses qui sont dans notre imagination existent ou n'existent pas réellement. La Raison suprême de l'Univers, la Beauté sans tâche, le Bien absolu, je les vois et les contemple en mon for intérieur comme il convient que soit le principe suprême de l'Univers. Quand même les tâtonnements de la science feraient dire de l'homme que les seules lois fatales de la matière peuvent le faire mouvoir, qu'il sert sans savoir pourquoi, et sans qu'il y ait un pourquoi, la nature aussi esclave que lui-même ; je ne trouverai jamais que c'est une vaine préoccupation ou un temps mal usé que celui qu'on emploie à courir le monde, n'en recherchant point les douceurs, mais, au contraire, les amertumes au moyen desquelles les bons arrivent à gagner l'immortalité.

○ NAUTUS. Il est certain que la science

actuelle croit avoir fait de bien belles trouvailles en découvrant, dans ses laboratoires, que l'homme, un affreux singe médiocrement perfectionné après des milliers de siècles, n'est qu'une machine, se mouvant sans le vouloir, et travaillant sans salaire moral, pour n'aboutir à aucune fin. La science est fière de démontrer que la Liberté n'a jamais été qu'un mot dans le cerveau creux de nos pères ignorants, comme la Vertu dans celui de nos arrières grands-pères.

SUAVIS : Je n'ai jamais oublié une parole que j'ai entendu plusieurs fois répéter dans ma jeunesse, et qui s'est gravée profondément dans mon esprit : « tout égal zéro ».

NAUTUS : Dans ce cas-là, je soutiens moi que le monde est habité par deux espèces d'hommes : les *malins*, qui exploitent les autres et ne sont sots que lorsque leurs fourberies les font conduire

sous verroux ; et les *naïfs*, qui forment la substance exploitable, à l'aide de laquelle les premiers ont bien raison de se nourrir.

Quant à la science, qui professe de si belles doctrines, si le progrès consiste pour elle à remplacer les vieilles hypothèses par des hypothèses nouvelles, m'est avis que le mieux, pour les gens honnêtes, serait de répéter ce que dit Amadis de Gaule, dans le chapitre intitulé *Kohéleth* : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! » Et puis ensuite, de vivre en faisant le bien, d'après son gros bon sens, sans plus s'évertuer jamais à vouloir découvrir l'ordre éternel dans l'éternel désordre.

A ce moment, un petit homme au teint garance, à l'œil vif et à la mine enjouée, qui s'était posté à la droite du noble hidalgo, m'interrompit :

— Jusqu'à présent j'ai gardé, quoi qu'il m'en ait coûté, le plus discret silence ; mais j'ai tant à dire sur tout cela que

les mots dans ma bouche se disputent à qui voudrait sortir le premier. Il me semble donc qu'il est temps que je parle, d'abord pour régaler la mienne langue, ensuite pour vous assurer que, par ma foi, c'est ici que le plus spirituel dit des bêtises. Si, en vous entendant raisonner de la sorte, je ne perds pas l'esprit, il faut en vérité, que je n'aie rien à perdre. Vos savants, qui découvrent de si belles choses, je les tiens pour fous comme tous les fous réunis ; mais ce qui m'étonne le plus, ce n'est pas tant de les voir fous, que de me voir, moi, si sot, si bête, que je ne puisse leur démontrer que les théories qu'ils soutiennent, sont tout simplement des sottises. Ils affirment que nous sommes de pures machines : ces machines remuent cependant, et je n'ai jamais vu de machines remuer si rien ne les faisait mouvoir. Vous autres savants, vous avez beaucoup de savoir, beaucoup de puissance,

mais vous faites beaucoup de mal. Quand je vous vois divaguer sur notre origine et notre fin, je voudrais vous voir tous enfilés par les ouïes comme des sardines par une brochette de jonc.

DON QUICHOTTE : Tais-toi, ignorant ! Ane tu es, âne tu seras, et âne tu mourras, quand s'achèvera le cours de ta vie ; car elle atteindra son terme dernier, avant que tu ne sois persuadé que tu n'es qu'une bête. Et ce n'est pas au moment où les savants soutiennent que les hommes n'ont pas d'âme, qu'il convient aux bêtes de prétendre en avoir une. Je ne dis pas que tu n'as pas raison, au fond ; mais quand il s'agit de science, il ne suffit pas d'avoir du bon sens. Il faut être diplômé par une faculté quelconque ; et, dès lors, on peut débiter des balourdises à cœur joie, et réclamer l'admiration de la foule.

Mais vous, seigneur Nautus, vous appartenez cependant à la classe des savants

Comment se fait-il que vous ayez l'air de disputer sur les derniers résultats acquis par la méthode de l'observation et de l'éprouvement ?

NAUTUS : Votre grâce se méprend sur mon compte.

Je suis loin de dédaigner la méthode de l'observation et de l'expérience. Mais je crois que cette méthode est souvent insuffisante, et qu'il faut se rappeler que le meilleur instrument que nous ayons pour juger des choses, c'est notre conscience. Elle nous trompe moins souvent que nos yeux qui voient parfois de travers, et elle est moins fragile que les instruments qui se dérangent plus souvent qu'il ne conviendrait. J'admets comme vérité tout fait bien constaté ; mais si l'on tient à me nourrir d'hypothèses, j'aime mieux me nourrir de celles qui me satisfont que de celles qui me soulèvent le cœur. Il en résulte que je me refuse à nier une Raison

suprême de l'univers, parce que je ne puis comprendre quoi que ce soit dans l'univers sans cette Raison ; et si c'est une hypothèse d'affirmer qu'elle existe, c'est une tout aussi grosse hypothèse d'affirmer qu'elle n'existe pas.

Jusqu'à ce qu'on m'ait prouvé que le monde, sans destinée préconçue, marche au gré du hasard, je préfère admettre qu'il a une raison d'être, et que la logique est la loi de toutes ses évolutions.

De la sorte, je ne commence pas à fouler aux pieds la morale que respectaient nos pères, avant qu'on m'ait dit ce qu'on comptait mettre à la place, et je me borne à demander aux hommes de vivre en paix et de pratiquer les devoirs de la fraternité.

A ce sujet, je serais bien aise que Votre Grâce daignât me communiquer quelques-unes de ses idées sur la grande question sociale qui n'a cessé d'agiter les

hommes depuis qu'ils ont vécu réunis, c'est-à-dire à l'état de horde, de tribu, de peuple ou de nation, et me fit part de son sentiment sur la manière de gouverner les sociétés humaines.

DON QUICHOTTE : Depuis que le monde est monde, on a essayé bien des systèmes de gouvernement, et accompli, — on le dit du moins, — de bien grands progrès. Je ne suis cependant pas tout-à-fait convaincu que la condition des hommes d'aujourd'hui soit sensiblement meilleure que celle des hommes d'autrefois. Heureux âges, croyez-moi, et siècles heureux, ceux auxquels les Anciens ont donné le nom « d'âge d'Or » ! Non point qu'en ces temps fortunés l'or, si estimé dans notre âge de fer, s'obtint sans aucune fatigue ; mais parce que ceux qui vivaient alors ignoraient ces deux mots de *tien* et de *mien*. En ce saint âge, toutes choses étaient en commun. A personne il n'était indis-

pensable, pour se procurer le soutien ordinaire de son existence, d'accomplir d'autre travail que de lever la main, et de l'obtenir des chênes robustes qui libéralement conviaient les hommes à se nourrir de leur fruit doux et savoureux. Les claires fontaines et les rivières courantes leur offraient en merveilleuse abondance des eaux délicieuses et cristallines. Dans les fissures des rochers et dans le creux des arbres, les diligentes et ingénieuses abeilles formaient leur république, offrant à n'importe quelle main, sans aucun intérêt, la fertile récolte de leur si doux labeur. Les lièges vigoureux se dépouillaient d'eux-mêmes, sans autre artifice que celui de leur courtoisie, des larges et légères écorces avec lesquelles on commençait à couvrir les habitations construites sur de rustiques poteaux, pour rien autre que de se défendre contre les intempéries du ciel. Tout était paix alors, tout amitié,

tout concorde. Jusque-là le soc pesant de la courbe charrue ne s'était pas hasardé à ouvrir ni à affliger les pieuses entrailles de notre première mère qui, sans y être contrainte, offrait, sur toute l'étendue de son sein fertile et spacieux, ce qui pouvait rassasier, sustenter et réjouir les enfants qu'elle portait alors. C'était aussi le temps où s'en allaient les naïves jeunes filles, de vallée en vallée et de colline en colline, en tresses ou les cheveux flottants, sans autre vesture que celle qui était nécessaire pour couvrir honnêtement ce que l'honnêteté veut et a toujours voulu qui soit couvert. Et n'étaient point leurs atours de ceux dont on fait usage aujourd'hui, ces atours que la pourpre de Tyr et la soie tourmentée de tant de façons enchérissent, mais quelques feuilles de vertes bardanes et de lierre entrelacées, avec lesquelles elles allaient aussi parées et aussi bien ornées que vont aujourd'hui nos

dames de la Cour avec les rares et exotiques inventions que l'oisive curiosité leur a enseignées. Adonc se manifestaient leurs sentiments amoureux simplement, ingénûment, de la même façon et de la même manière qu'elles les éprouvaient, sans chercher un artificieux détour de mots pour les faire valoir. Ne s'étaient pas mêlées la fraude, la fourberie ni la malice à la vérité et à la franchise. La justice régnait dans ses propres limites, sans qu'osent la troubler ni l'offenser la faveur et l'intérêt qui à un si haut degré la ternissent aujourd'hui, la troublent et la persécutent. La loi de l'arbitraire n'avait pas encore pénétré dans l'esprit du juge, parce qu'alors il n'y avait personne à juger ni qui fût jugé. Les donzelles et l'honnêteté allaient, comme je l'ai dit, là où il leur plaisait, seules et isolées, sans doute que l'inconvenante désinvolture et les intentions lascives les méconnaissent,

et leur perdition ne provenait que de leur goût et de leur propre volonté.

Depuis ces temps heureux, l'homme a beaucoup progressé. Je l'admets, puisque les savants le disent; mais ce qu'ils ne nous disent pas aussi clairement, c'est si l'homme est devenu meilleur. Ce que je vois de plus sûr, c'est qu'aujourd'hui il doute de tout et croit tout.

Je voudrais, d'abord, qu'on s'occupât un peu moins de juger les autres, et je dirais volontiers à chacun : « Abaisse les yeux sur ce que tu es, afin de te connaître toi-même : c'est la plus difficile des connaissances qu'on puisse acquérir. L'homme est fils de ses œuvres, et les vertus corrigent le sang. Il est également fils de la femme qui le crée et que, par reconnaissance, il doit créer à son tour. Sans femme, il est comme l'arbre sans feuilles, l'édifice sans fondations, l'ombre sans le corps qui l'a produit. Mais la

femme a besoin d'être instruite, dressée, dégrossie. La justice doit être égale pour tous, et le juge doit découvrir la vérité entre les promesses et les présents du riche aussi bien qu'entre les sanglots et les importunités du pauvre.

Les sociétés modernes, à mon avis, sous prétexte qu'elles font de grandes choses pour les collectivités, oublient trop souvent de se préoccuper des individus. Il faudrait, dans ma pensée, que chaque citoyen d'une ville sentit qu'il est quelque chose, et je voudrais que l'état sache toujours exalter le mérite et la valeur de ceux qui ont quelques-unes des qualités de l'intelligence. Dans mon pays, dans le vôtre surtout, il semble que chacun conspire pour empêcher un homme de se faire jour dans la masse ; et, tant qu'il n'est pas parvenu, c'est à qui sera le plus jaloux de son talent et le plus zélé à le rendre stérile. Il ne faut jamais

craindre d'avoir trop de célébrités dans sa patrie. Quand on reconnaît publiquement les mérites, on en augmente la portée ; et les charges et fonctions élevées mettent ceux qui en sont investis à même de montrer tout ce qu'ils valent : elles ont pour effet de rectifier le jugement ou de l'engourdir.

A l'époque où la guerre consistait dans des quantités de duels qui permettaient à chacun de lui donner la preuve de sa bravoure, les qualités mâles du cœur pouvaient, là au moins sur les champs de bataille, s'exalter à la grande lumière. Bienheureux les siècles bénis qui ignoraient l'épouvantable furie de ces instruments infernaux de l'artillerie, dont je tiens l'inventeur damné aux enfers pour prix de sa diabolique invention, avec laquelle il advient qu'un bras infâme et lâche enlève la vie à un valeureux chevalier ; et que, sans savoir ni d'où, ni

comment, au milieu du courage et de l'énergie qui enflamment et animent de vaillantes poitrines, arrive une balle égarée, tirée peut-être par un soldat en fuite, terrifié du bruit qu'à fait le feu au sortir de sa maudite machine, qui tranche et anéantit en un instant les pensées et la vie d'un héros digne de la conserver pendant de longs siècles ! Aujourd'hui la gloire n'existe plus pour la profession militaire, qui est devenue un triste métier de mercenaires abrutis.

— Cela est bien vrai, interrompit le gros petit homme, et j'ai gravé ès ma cervelle que dans les combats, nous avons maintenant bien autrement besoin de nos pieds que de nos mains.

DON QUICHOTTE : Silence, ami ; quel plaisir as-tu donc à répéter sans cesse de quel pied tu boites ?

Longtemps j'ai condamné ceux qui soutenaient que les lettres l'emportent sur les

armes ; mais avec la manière moderne de faire la guerre, je suis bien obligé de modifier mon opinion. Cependant si les lettres continuent à affaiblir, chez l'homme, l'idéal qui est la plus belle de ses prérogatives ; si elles lui ôtent tout sentiment de sa noblesse et de sa dignité ; si elles lui font croire qu'il n'est autre chose qu'un rouage insignifiant d'une grande machine dérégulée, d'une machine, qui évidemment ne produit rien de bon, puisqu'elle anéantit sans cesse et pour toujours ce qu'elle a produit, faisant de la mort la vie, et de la vie la mort ; si elles arrachent de notre cœur toutes les espérances et toutes les consolations ; si elles nous ravissent jusqu'à la liberté, sans posséder le moindre atome de la certitude, je les juge aussi méprisables que les armes ; car celui qui anéantit la vie de l'âme, n'a rien à reprocher à celui qui détruit la vie du corps.

Le jour commençait à baisser, et nous ne voulions pas abuser plus longtemps de la courtoisie du célèbre hidalgo de la Manche. Après l'avoir chaleureusement remercié de son gracieux accueil, nous quittâmes la maison du grand romancier, ravis qu'une réunion de petites reliques ait eu le pouvoir de faire revivre à nos yeux un héros légendaire, et de regraver dans notre esprit quelques-unes des pensées de l'ingénieux Miguel Cervantes de Saavedra.

Pour avoir voulu découvrir de vieux monuments américains dans un vieux fort, nous avons failli nous noyer dans un océan de vieux papiers.

Il fallait évidemment que nous eussions en tête des idées qui ne sont pas celles de tous les touristes, pour retarder encore notre arrivée à Madrid, et nous décider à nous rendre, en dehors du parcours de la voie ferrée, au petit village de Simancas. Nous savions qu'il existait, dans ce village, un château où avaient été déposées les archives royales d'Espagne.

Ne se trouverait-il pas, par hasard, au milieu des vieux documents conservés dans ce château, quelque manuscrit oublié relatif à l'Amérique anté-colombienne, objet principal de nos recherches au delà des Pyrénées ? En tout cas, notre conscience d'archéologues sera plus tranquille, du moment où nous n'aurons rien négligé pour la réalisation de nos espérances.

Aucun service régulier de locomotion n'est établi entre Valladolid et Simancas. Pas d'autre moyen, pour nous y faire conduire, que de louer une méchante calèche découverte qu'on met à notre disposition, moyennant la somme de vingt-cinq pesetas.

Nous nous installons tant bien que mal dans notre modeste carosse, dont nous ne tardons pas à faire abaisser la capote, le temps ayant changé tout-à-coup pour tourner à la pluie.

Nous ne perdons d'ailleurs pas grand' chose à nous trouver à demi emprisonnés dans notre véhicule. La route est peu pittoresque et n'offre guère d'autre panorama que celui des plaines de la Beauce. Cette route, macadamisée et assez bien entretenue, est plantée de bouleaux.

Peu de temps après avoir quitté Valladolid, on admire un instant le joli cours d'eau de la *Pisuerga*, encadré par des frais bouquets d'arbres ; mais bientôt on n'aperçoit plus de chaque côté que de vastes terrains de culture qui, au moment de notre passage, venaient d'être labourés.

Un peu plus loin, on rencontre quelques champs de vignes, dont les pieds, abondamment pourvus de branches, ont été fortement « buttés » ; puis enfin une petite oasis de peupliers très élevés.

Simancas, situé à dix kilomètres de Valladolid, est un village bâti sur une

colline, auquel on arrive après avoir traversé deux ponts de pierre, dont l'un ne compte pas moins de dix-sept arches. On croit que la fondation de ce village date de l'époque romaine. Sous le nom de *Septimanca*, il est mentionné, comme station, dans l'itinéraire de Mérida (*Emerita*) à Saragosse (*Cæsaraugusta*). Les Arabes l'appelaient *Bureba*.

Les stations romaines (*mansiones*) étaient séparées les unes des autres par une distance de 30 à 40 kilomètres. Dans l'intervalle, se trouvaient des espèces de maisons de poste (*mutationes*). Il était d'usage d'établir les stations là où se trouvaient des bois sacrés ou des temples ; elles étaient environnées de tours d'où l'on donnait les signaux d'alarme, de lieux de refuge, de fontaines, etc. Malgré les recherches des archéologues, on n'est pas parvenu jusqu'à présent à retrouver des vestiges d'une voie romaine dans cette région.

On rattache le nom de « Septimanca » à une légende qu'on raconte dans le pays. Il y avait autrefois sept jeunes filles d'une rare beauté. Lors de l'invasion des Maures, elles résolurent d'un commun accord de se soustraire à leurs outrages ; et, dans ce but, elles se coupèrent chacune la main gauche et se barbouillèrent le visage de leur sang. Ainsi défigurées, elles parurent tellement affreuses aux yeux des vainqueurs qu'ils n'osèrent pas les approcher. La postérité célébra cette résolution héroïque et donna à la localité le nom de *Simancas* qui ne serait autre chose qu'une corruption des mots *Siete mancas* « les sept mains gauche ». Dans la même pensée, on choisit, pour les armoiries de la ville, une tour d'or sur un champ de gueule surmonté d'une étoile avec sept mains.

Le palais des Archives est un ancien château, flanqué de fossés, dans l'inté-

rieur duquel on pénètre par deux ponts de pierre. Ce château était une des plus importantes forteresses de la Castille. D'innombrables crimes y ont été commis : il a été le théâtre de ces drames sanglants qui ont si souvent souillé le règne de Felipe II. C'est là qu'eut lieu la mort occulte du disgracié Florès de Montmorency, gouverneur de Tournay en Flandre, et frère du non moins malheureux comte de Horn. En 1575, le duc de Maqueda y fut enseveli dans la prison, où périrent successivement une foule de victimes des caprices royaux.

On peut voir encore la *Cámara del Tormento*, horrible petite habitation enclavée à une assez grande hauteur dans la muraille de la forteresse, et de la toiture de laquelle pendent quelques anneaux de fer, témoins affreux des tourments qu'on faisait subir aux misérables victimes enfermées dans ce lieu d'épreuves et de persé-

cution. Cette étroite demeure était considérée comme l'endroit sûr de l'édifice; aussi l'a-t-on employée par la suite pour y conserver les titres les plus précieux des archives d'Espagne, tels que les testaments des rois, les capitulations, etc.

Don Francisco Romero de Castilla y Perosso, secrétaire de l'Archivo de Simancas, a réuni sur son histoire les renseignements les plus circonstanciés et les plus positifs. La première idée de faire servir le château pour y déposer les documents de l'État et de la Couronne royale, remonte d'après ce savant, au temps de Don Enrique IV. Cette idée, toutefois, ne fut définitivement adoptée que sur la demande du célèbre cardinal Fr. Francisco Jimenez de Cisneros, qui fit une proposition formelle à cet égard au roi Don Fernando-le-Catholique, par lettre en date du 12 avril 1516.

Un grand nombre de documents qu'on

y avait déposés furent égarés ou perdus pendant les guerres de « las Comunidades ». Dans l'espoir d'en retrouver quelques-uns, l'empereur D. Carlos V obtint du pape une bulle ordonnant à quiconque rencontrerait des papiers d'intérêt général de les remettre au gouvernement, sous peine d'excommunication pour ceux qui ne se conformeraient pas à cet ordre pontifical. Ce fut d'ailleurs D. Carlos V qui décida définitivement le dépôt des archives royales au château de Simancas. Plus tard, on eut l'idée de transporter l'*Archivo* à Tolède, puis ensuite à Madrid; et, pendant une longue période, un grand désordre régna dans les nombreux papiers qui le composaient.

L'invasion française en Espagne vint donner le dernier coup aux collections de Simancas. Napoléon I^{er} avait rêvé de réunir à Paris les archives de tous les pays conquis ou incorporés à un

titre quelconque à son empire. Ce plan gigantesque, qui devait avoir pour effet de centraliser, dans la capitale de l'empire français, tous les documents historiques, politiques ou administratifs de l'Europe, fut divulgué par un décret signé quelques jours avant la paix de Schœnbrunn, conclue le 10 octobre 1809 entre la France et l'Autriche, et ordonnant la prise de possession des archives de l'empire Germanique qui se trouvaient alors à Vienne. Une commission, présidée par le comte Daru, fut chargée de l'exécution de ce décret et mit la plus grande activité à s'acquitter de la tâche qui lui avait été confiée. Une quantité considérable de dossiers fut transportée à Paris dans 3139 caisses, moyennant une dépense de plus de 400,000 francs. D'après un état publié le 6 août 1814 par M. Daunou, archiviste-général, les papiers des archives de Vienne, amenés

à Paris, ne formaient pas moins de 39,795 liasses.

Même mesure avait été prise à l'égard de l'Italie. Par décret du 17 mai 1809, Napoléon, ayant incorporé les États-Pontificaux à l'empire français, nomma une commission chargée de s'emparer de tous les papiers du Vatican, soit un ensemble de 102,435 liasses. Du Piémont, on fit expédier à Paris 12,049 liasses.

Les archives royales de Simancas eurent le même sort, et un ordre formel de Napoléon prescrivit des mesures rigoureuses pour qu'aucune pièce ne fût soustraite à l'enlèvement. Un premier convoi de 60 charrettes fut expédié par les soins du général Kellermann, qui annonçait au ministre que si l'on ne se contentait pas de choisir les documents les plus importants, il faudrait plus de 12,000 voitures pour transporter le tout à Paris. On fit cependant encore plusieurs envois succes-

sifs : le second par 59, le troisième par 53, et le quatrième par 40 voitures.

Simancas rentra en possession d'une partie de ses archives en 1815. Le 25 février de cette même année, 146 caisses de papiers, du poids de 19,138 kilogrammes, quittèrent Paris pour être réintégrées dans le château des Archives royales d'Espagne, où elles arrivèrent le 27 juin suivant.

La collection paraît avoir été rétablie à peu près dans son état primitif, bien qu'on ait eu à regretter la perte de plusieurs dossiers importants. Le souvenir de la restitution a été consacré par une inscription placée dans la salle XI de l'édifice.

Elle est conçue en ces termes :

VETUSTISSIMI. CODICES. REGII. PATRONATUS.
 HIC. A. CAROLI. V. TEMPORIBUS. CUSTODITI.
 GALLORUM. IRRUPTIONE. LUTETIAM.
 DEPORTATI. FUERE. ANNO. MDCCCXI.
 FERDINANDUS. VII. PATERNA. SOLLICITUDINE.
 RESTITUIT. ANNO. MDCCCXVI.

Depuis cette époque, un grand travail de classement des archives royales d'Espagne a été accompli par le personnel de l'Archivo de Simancas ; les liasses ont été placées avec soin entre des ais et déposées sur des rayons établis dans les nombreuses salles de la forteresse. D'assez bons catalogues, quoique très incomplets, ont été entrepris, et une sorte de petit musée a été organisé pour l'exposition des pièces les plus intéressantes.

Parmi ces pièces, on remarque une magnifique lettre arabe écrite en caractères d'or par Muley Cidan au duc de Medina Sidonia, en 1614. Quant aux documents relatifs à l'Amérique, ils ont été à peu près tous extraits des archives de Simancas pour être déposés aux archives des Indes, actuellement conservées à Séville. Nous n'avons donc trouvé qu'un bien petit nombre de papiers de nature à répondre

à notre attente. Le malheur n'est pas grand : nous irons en Andalousie.

XI

Don Fisto soutient mordicus que, du moment où nous parlons philosophie, il a droit à une place dans notre compartiment.

Il est neuf heures vingt-cinq minutes du soir : nous avons pris, à la gare, nos billets pour Madrid ; et, moyennant deux réaux par personne, on nous a donné en plus des *billetes de anden*, à l'aide desquels on peut pénétrer jusque sur le quai et monter en wagon aussitôt l'arrivée du train. Les voyageurs qui n'ont pas acquitté ce petit impôt, subissent le dé-

sagrément de rester enfermés dans les salles d'attente jusqu'à ce que les autres aient choisi les meilleures places et s'y soient installés tout à leur aise.

Après deux heures de retard, — en Espagne, c'est un retard insignifiant et dont personne ne songe à se plaindre, — le sifflet de la locomotive se fait entendre. Nous découvrons un compartiment vide ; et, grâce au procédé dont j'ai parlé, et qui nous a déjà réussi plusieurs fois, nous parvenons à rester seuls jusqu'au moment du départ.

Il est encore bien bonne heure pour nous endormir. — A propos, si nous parlions un peu philosophie ? Ce ne serait peut-être pas un moyen fort sûr de nous égayer, mais cela nous fournirait, en tous cas, une manière de décapiter le temps. Al-lons ! vogue.... la philosophie !

Nous avions à peine pris cette résolution et pénétré à tâtons dans le Saint des

Saints, que nous sommes surpris par les plus incroyables événements.

Deux fusées!

Trois fusées!

La première est rouge, la seconde l'est aussi; la troisième est de toutes couleurs.

Clairons en tête, fifres sur le flanc droit, l'orchestre de Richard Wagner sur le flanc gauche, avance jusqu'au carreau de la fenêtre près de laquelle je suis assis, un essaim de gros pucerons noirs.

A la fenêtre en face, autre genre de mise en scène. Des animaux hideux, contrefaits, fantastiques, montés sur le marche-pied du compartiment, cherchent à grimper jusqu'au haut de la portière. L'un d'eux, une espèce de hibou à l'arrière-corps de chimpanzé, porte un bâton au bout duquel sont suspendus à des lacets de soie écru des cerveaux fraîchement retirés de leur cavité osseuse, et un écriteau avec cette légende: « Vivisection des hommes,

protosulfure d'hellébore ». Une chauve-souris gigantesque vient à tire-d'aile, traînant attachées à ses pattes deux longues lunettes et une trousse de scalpels, de bistouris et de tenailles incisives. Un orang-outan, chargé d'une hotte pleine de creusets, de ballons, de cornues et d'éprouvettes, semble lui disputer le passage. Des hannetons bourdonnent à ses côtés, et des crapauds coassent sur son épaule.

Un bruit de plus en plus strident ne tarde pas à couvrir celui de la locomotive. La lune est momentanément cachée. Tout au dehors est sombre. Impossible de distinguer ce qui se passe à quelque distance. L'inférieure mascarade s'est probablement cramponnée à la main courante de nos wagons, car elle ne cesse de nous poursuivre, malgré la marche rapide du convoi.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ?
Qu'en pensez-vous, mon cher Suavis ?

Enfin, la lune, mal voilée sous un léger nuage, laisse s'échapper une maigre lueur phosphorescente. Rapprochés de la fenêtre, nos regards plongent tant bien que mal dans l'espace. Aux animaux fantastiques qui poursuivent à notre voiture, succède une quantité d'autres animaux fantastiques qui, sans appui, sans soutien, suspendus sans doute dans l'air ambiant, forment au loin une double haie. Leurs yeux immobiles sont enflammés. On dirait une interminable avenue décorée de lampions, un soir d'orgie nationale.

Mais bientôt notre attention est détournée par le bruit des moucheron qui se massent, en quatre corps, sur le devant de notre fenêtre de droite. Nous nous rapprochons du *was-ist-das* : ils entonnent le *Tannhauser*, mélangé de symphonies chinoises, avec force accompagnement de gongs, de crécelles, de

mirlitons, de tambourins, de castagnettes et de pétards.

Tout-à-coup s'ouvre la portière de gauche, et un petit personnage tortu, bossu, prognathe, suranné, décharné, haut tout au plus de trois coudées, coiffé d'un sombrero orné de plumes vertes, la casaque rouge écarlate, le pantalon collant, une espadille au ceinturon, chaussé de bottes à la Montijo, nous demande s'il n'y a pas une place libre pour lui dans notre compartiment.

— On n'entre pas dans les voitures quand le train est en marche ; c'est contraire au règlement, lui répondis-je. Veuillez nous laisser tranquilles et aller où bon vous semblera.

— Pardonnez, señores ; ce que je vous demande comme une faveur, c'est tout simplement un droit. Je me nomme *Méphisto*, et me surnomme *Félès*. Du moment où l'on parle philosophie quelque

part, il est évident que l'on m'appelle. On m'appelle, et me voilà !

Vous disiez, ce me semble, au moment où je suis entré dans ce compartiment, une foule de choses qui me paraissent un peu contradictoires, et vous m'avez l'air d'être persuadés l'un et l'autre que vous procédez suivant les us et coutumes de la bonne science doctorale. Si vous voulez bien assentir à être courtois à mon égard, vous conviendrez bientôt que mon arrivée s'applique comme de cire à la situation, car il ne me faudra pas longtemps pour vous mettre d'accord ; et cela me sera d'autant plus facile qu'en somme, tous les deux, señores, vous avez raison. N'en soyez pas trop fiers pour cela, car il ne faut jamais oublier qu'ici-bas on ne voit jamais les choses que par le petit bout, et comme il n'y a pas de demi-vérités, quand on voit une partie d'une vérité, c'est absolument comme si l'on ne voyait

rien du tout. Cela est clair, limpide, sinon comme l'eau de roche, au moins comme l'encre avec laquelle vous éternisez tant de non sens, tant de truandies, de billevesées et d'outré-cuidances.

Or, vous disiez : vous, qu'il n'y a de vérités positives que les vérités démontrées par le raisonnement, comme le sont les vérités des mathématiques ; et vous, vous disiez que les vérités des mathématiques n'existent que dans l'imagination et, par conséquent, n'ont rien de réel. Il est certain que lorsqu'il y a un arbre, et puis encore un arbre, les arbres existent réellement, mais le nombre « deux » que vous leur assignez n'est qu'une abstraction, c'est-à-dire rien du tout ; car cette abstraction n'est pas même dans votre cerveau, où je défie le plus habile des vivisecteurs de me la montrer au bout de son scalpel. Et, comme il n'y a de vérités scientifiques que celles qu'on peut prouver

par l'expérience et l'observation, il en résulte que votre chiffre « deux », comme toutes vos formules mathématiques, ne sont rien de plus que des fantaisies. En présence de l'infini qui embrouille vos idées, vos affirmations les plus simples ne supportent pas un moment l'examen. Vous soutenez que le tout est plus grand que sa partie. Mais je vais vous démontrer le contraire, en bel et bon langage algébrique. Étant donné, par exemple, que le nombre infini des étoiles est représenté par x , les moitiés et les quarts d'étoiles, étant également infinis, seront de même représentés par x ; d'où vous aurez ces deux équations : $x = \frac{x}{2} = \frac{x}{4}$, c'est-à-dire l'entier égale la moitié, et la moitié égale le quart !

Croyez-moi, renoncez au vieux système démodé de la raison pure, et contentez-vous d'étudier les faits positifs qui tombent

sous vos sens ou se manifestent grâce à vos appareils d'expérimentation. La matière, vous ne pouvez en douter, existe, puisque vous la rencontrez à chaque pas, puisqu'elle crève vos yeux, puisque vous la saisissez des deux mains. Quant à l'esprit, vous ne l'avez jamais trouvé sur votre route, vous ne l'avez jamais vu, vous ne l'avez jamais touché du doigt.

La matière, qui a évidemment existé de toute éternité, s'est développée par ses propres lois. Le hasard seul a créé la variété qui règne dans la création. Des accidents ont produit les espèces comme les individus ; d'autres accidents détruisent ou détruiront les uns et les autres.

Je comprends bien qu'il vous déplaie, vous señor, de penser que, dans l'univers, rien n'est durable et rien n'aboutit à un but durable. Vous rêvez une Raison, en dehors de l'univers, qui en soit la règle

et le moteur, parce qu'il vous semble que, sans cette raison, vous êtes un peu moins que pas grand'chose. Il est regrettable, je l'avoue, que cette Raison n'existe pas ; mais le fait est malheureusement très-certain, et la science de l'expérience et de l'observation vous le démontre chaque jour d'une manière plus incontestable. Vous n'êtes qu'un grain de sable sur la terre ; et la terre, qui n'est elle-même qu'un grain de sable dans l'univers, doit comme vous périr et disparaître. Ne riez pas, señor Nautus ; mon argumentation algébrique de tout à l'heure vous fait penser, je le vois bien, que vous êtes nécessairement aussi grand que la terre ! c'est-à-dire grand comme un grain de sable. Si vous riez, je vais perdre le fil de mon lacet. Je disais donc que la terre, condamnée à devenir dans l'espace, comme l'est déjà la lune, une masse inerte et sans vie, ne saurait avoir d'autre destinée que

d'exister sans but, pour périr sans raison. L'homme serait bien ambitieux de prétendre à un sort meilleur ; et la science a grand mérite de reconnaître aujourd'hui qu'il n'est ici qu'un instrument inconscient de l'aveugle tohu-bohu, un instrument sans logique, sans liberté et sans avenir.

L'idée de liberté, sur laquelle vous étiez en train de deviser au moment de ma venue, n'est rien autre qu'une aberration de cerveaux malades. Vous dépendez sans cesse de tout ; et lors même qu'indifférents aux choses de ce monde, vous vous laissez aller au gré du vent, vous dépendez encore de la brise. Vos raisonnements eux-mêmes, vos raisonnements les plus abstraits, résultent de l'état dans lequel a été prédisposé votre esprit par ceux qui vous ont inculqué des idées, par ceux qui ont laissé dans votre encéphale la trace du fer rouge de leurs spéculations emprun-

tées. Vous croyez avoir des idées à vous, mais vos idées, vous les tenez d'autrui, des hommes que vous fréquentez, de ceux qui vous ont éduqué ; et ceux-là même les ont empruntées à leurs prédécesseurs, à leurs aïeux, que sais-je ?

— Ah ! pardonnez, M. Méphisto, lui dis-je alors un peu brusquement, ici je vous arrête. Si je tiens mes idées de quelqu'un, ce quelqu'un les tient d'un autre, et ainsi de suite. En prolongeant indéfiniment la série de ces emprunts, il me semble que je dois arriver bon gré mal gré à un prêteur ? Ce prêteur, comment l'appellez-vous, je vous prie ?

Je ne sais si cette parole offensa profondément notre intrus ; mais, sans que nous ne sachions par où ni comment, avant de m'avoir répondu, il avait quitté notre voiture, où sa place était devenue vide.

Nous regardons aussitôt à nos fe-

nêtres : pas le moindre avorton de mouche. Les nuages avaient disparu, la lune resplendissait argentine sur le velours bleu sombre du ciel de Castille, qu'émaillaient d'innombrables étoiles aux reflets de diamant ; l'air était calme et pur.

Un instant après, la voix sonore du conducteur nous annonçait que nous étions arrivés à la station de Médina del Campo. Nous descendons un instant, le buffet établi à cette gare nous permettant de nous remettre un peu des singulières émotions que nous avait causées la visite assurément fort inattendue du señor Don Méphistophélès.

XII

Comment, après avoir contemplé la Lune toute la nuit, on finit par se trouver au point du jour, à la Porte du Soleil.

De notre mieux approvendés pour passer doucement le reste de la nuit, nous rentrons dans notre compartiment, d'où nous ne sortirons plus de si que nous avenissions à la métropole des Espanois.

Nous faisons quelques préparatifs pour nous endormir, mais cela ne nous amonte à rien. La ressouvenance de ce qui nous est arrivé au sortir de Valladolid ne cesse

de nous troubler le cerveau. Le mieux, puisque la nuit est belle, c'est d'ouvrir notre fenêtre et de nous distraire en esgardant les endroits dans la voisineté de la longue voie de fer qui nous reste encore à parcourir. Nous verrons certainement assez mal ce qui se présentera sur notre route ; mais rien de tel que l'obscurité pour cuider qu'on voit des merveilles ; et, sans l'obscurité, sur tout ce parcours, nous n'aurions peut-être rien vu du tout.

Par le clair de lune, la réauté de Léon, la Vieille et la Nouvelle Castille nous paraissent des pays tout bleus. Medina del Campo, que nous croyons apercevoir, fut pendant longtemps une des cités les plus commerçantes de l'Europe, et l'un des principaux marchés de céréales. On prétend que c'est là que parurent les premières lettres de change. Nous aurions bien voulu distinguer la fameuse colonne

à laquelle on attachait, comme castolement, les marchands qui falissaient, à la fin de la foire, aux engagements qu'ils avaient contractés dans le commencement. Cette colonne se nommait *Banca rota* « banque en dérouté », et c'est de là, dit-on, qu'est venu directement le mot « banqueroute ».

De Gomez-Narro et d'Ataquinès, nous n'apercevons que les vastes plaines dénudées, et, dans le lointain, des hauteurs qui doivent être les sommets du Guadarama. En revanche, à la vue des petits mamelons qui dominant le village d'Ataquinès, il nous revient à la mémoire ce petit couplet que composa, dans ce village, peu d'années avant de dévier, l'infortuné poète andalous Don Rodrigo de Suterros :

Dos besos hay en mi vida
Que no se apartan de mi :
El ultimo de mi madre,
Y el primero que te di.

*Il y a, dans ma vie, deux baisers
Que je n'oublierai jamais :
Le dernier, celui de ma mère,
Le premier, que je l'ai donné.*

Arevalo, où nous passons ensuite, ville célèbre au XIV^e siècle, est située à environ une demie lieue de la gare. On nous arrête cinq minutes pour la contempler. Les habitants passent pour très malins et très économes. Comment en douter, quand on sait qu'ils ont établi leur cimetièrre au milieu des ruines d'une vaste cour batillée : « la vieille forteresse, ont-ils dit, est encore bonne pour garder les morts ; inutile de la démolir, nous aurons une nécropole à bon marché. »

La route s'élève de plus en plus : à Médina del Campo, nous étions à 700 mètres au moins au-dessus du niveau de la mer ; il nous faudra monter jusqu'à La Cañada, à une altitude de plus de 1560 mètres, c'est-à-dire au point le plus haut qu'ait

encore atteint une voie ferrée, pour franchir les hauteurs du Guadarrama. Pendant longtemps les trains s'arrêtaient à San Chidrian, la dernière station après Arévalo ; et là, on prenait une diligence qui, en quelques heures, faisait franchir la montagne et conduisait à Villalba, où l'on pouvait remonter en wagon pour aller ensuite directement jusqu'à Madrid.

Le sol devient de plus en plus aride, de plus en plus dénudé. C'est à peine si on aperçoit, de loin en loin, quelques chênes-verts, chétifs et rabougris. Cela n'empêche pas les villageois de Velayos d'être contents de leur sort :

Ces villageois sont gens heureux,

Car le pois chiche (*garbanzo*) se vend chez eux.

Il paraît, en effet, qu'à Velayos, où l'on compte moins de mille habitants, le commerce des pois chiches atteint parfois des proportions considérables.

Puis bientôt, un spectacle, fantastique au clair de lune, vient distraire le voyageur de la monotonie du parcours. D'immenses blocs de grès, détachés de la montagne, sont répandus çà et là dans la plaine qu'ils semblent peupler de personnages et d'animaux gigantesques. Ces énormes blocs erratiques revêtent, en effet, les formes les plus diverses et les plus singulières. L'un d'eux représente, dit-on, un célèbre toréador de Madrid plongeant son espada dans le corps de sa victime aux longues cornes ! Un autre rappelle un roi de Castille assis sur son lit de justice. Il en est beaucoup qui ont l'air d'énormes lions couchés, de tigres passant ou d'animaux antédiluviens. Enfin, autour de ces êtres de pierre, rôdent en foule de vrais loups vivants qui font toutes les nuits le service des nombreuses bergeries des environs.

Avila, la dernière station importante

où nous devons nous arrêter avant d'arriver à Madrid, est une vieille place forte, entourée de murailles, jadis flanquée de quatre-vingts tours, et dans laquelle on pénétrait par neuf portes. Ces murailles sont au nombre des plus appréciées de toutes celles que possédait l'Espagne au moyen âge. Construite par les architectes Casandro et Florian de Pituenga, elles furent achevées en l'an 1099. Les maisons, en granit presque noir, donnent aux rues un aspect lugubre. C'est sur le parvis d'une des églises d'Avila, l'église de San-Pedro, qu'eut lieu le premier auto-de-fe du tribunal de la sainte Inquisition. On raconte qu'en 1491, un juif de Quintanar proposa à quelques uns de ses coreligionnaires de se débarrasser du terrible tribunal, au moyen d'un sortilège consistant dans la composition d'un breuvage où entrerait une hostie consacrée et le cœur d'un jeune enfant. Nos bons juifs

s'emparèrent donc d'un petit être de quatre ans qu'ils mirent à mort et achetèrent une hostie à un sacristain de Zamora. Dénoncés à temps au tribunal de l'Inquisition, ils furent condamnés au bûcher. Quant à l'hostie, on la plaça sur un tabernacle où elle n'a pas cessé depuis lors d'être offerte à l'adoration publique.

Dans une autre église, celle de San-Juan, on montre au touriste une lettre autographe de sainte Thérèse, qui y reçut le sacrement du baptême. Dans un des couvents de la localité, on a conservé d'autres reliques de la célèbre ascète : un de ses doigts, ses sandales de corde fabriquée avec du chanvre ou du sparte, son rosaire et sa crosse d'abbesse.

Il nous faut bon gré mal gré renoncer à esgarder à la fenêtre, car nous traversons à chaque instant de nouveaux tunnels. Peu après avoir quitté Avila, celui que nous avons parcouru mesure plus de mille

mètres de longueur, et on n'en compte pas moins de seize entre cette ville et l'Escorial, sur une étendue d'environ soixantedix kilomètres. Entre deux d'entre eux se trouve Las Navas, où les paysans viennent nous offrir du lait de brebis.

Enfin nous apercevons le dôme de l'Escorial, ce singulier édifice qu'on peut aussi bien appeler temple, palais, monastère ou nécropole. On sait que Felipe II, lorsqu'il assiégeait Saint-Quentin, se croyant obligé de canonner l'église consacrée à saint Laurent, fit vœu d'édifier dans son pays une autre église plus belle en l'honneur de ce saint; et que, pour mieux rappeler l'exécution de sa promesse, il voulut que le temple qu'il fit bâtir eût la forme d'un gril renversé, en commémoration du supplice dont fut victime le trésorier du pape Sixte II.

Nous passons ensuite à Torrelodones, petite localité, où, avant l'ouverture de

la voie ferrée, on arrêtait poliment les diligences pour dévaliser les voyageurs. La réputation de cette petite localité a été transmise aux âges futurs, par ce dit-on populaire : « A Torrelodones, sur vingt habitants, on compte quarante voleurs ».

La plaine aride continue, continue toujours.

La locomotive a redoublé de vitesse. Le chauffeur veut-il rattraper le temps perdu et arriver un peu moins en retard, ou bien la compagnie du Nord a-t-elle l'amabilité de réduire ainsi pour les voyageurs la pénible impression que cause l'interminable désert que nous parcourons? Peu importe : nous approchons de la capitale la plus élevée de l'Europe (environ 600 mètres au-dessus du niveau de la mer); nous sommes à la gare de Madrid.

Nos nombreux colis remplissent tout entier un omnibus où nous avons peine à trouver une petite place pour nous-

mêmes. L'omnibus nous conduit par la Porte de San-Vicente à la porte du Soleil, où il n'y a pas de porte. Nous descendons à l'hôtel de la Paix qu'on nous a indiqué comme l'un des meilleurs de la résidence royale. Il est huit heures du matin : dans un instant nous ferons une rapide reconnaissance de la ville et nous nous rendrons au Musée Archéologique.

XIII

*Où et comment nous dressons notre tente
pour un séjour de plusieurs semaines.*

Il y a des villes où le mieux, pour le voyageur, est d'arriver à une heure avancée. L'aspect général de Londres, par exemple, quand on traverse pour la première fois la grande ville la nuit, a quelque chose d'immense qui fait rêver. Lorsque les ombres ont disparu, tout se métamorphose, s'amointrit. En effaçant la première impression, tout se dépoétise, tout devient mesquin comme le trafic qui règne en maître absolu sur les deux rives de la Tamise.

A Paris, l'étranger doit faire son entrée un peu plus tôt, entre le crépuscule et la mi-nuit, au moment où la population se presse sur le long parcours des boulevards illuminés par les innombrables becs de gaz de la voie publique et par le brillant éclairage des boutiques.

Tout au contraire, à Madrid, il faut mettre pied à terre au point du jour, surtout si transporté directement de la gare du Nord au centre de la capitale, on descend à la Porte du Soleil. La Porte du Soleil, — ou la Puerta del Sol, comme on dit encastillan, — n'a pas, que je sache, de rivale en Europe. Ce n'est pas une porte comme l'indique son nom ; c'est à peine une place, mais c'est l'endroit où bat le cœur de l'Espagne, c'est l'endroit où se trouve le véritable forum de Madrid. Le véritable forum d'une cité n'est pas toujours une place : c'est une rue, c'est un

boulevard, c'est une avenue, c'est un carrefour, c'est un jardin, c'est un endroit quelconque, pourvu que cet endroit soit le foyer de la ville, son centre d'activité, le rendez-vous spontané des citoyens dans les circonstances solennelles ou palpitantes de la vie publique. Les grandes métropoles ont parfois des foyers multiples ; mais il est bien rare qu'il ne s'en trouve pas un qui soit particulièrement affectionné de la population. A Paris, c'était jadis le Palais-Royal : aujourd'hui c'est le boulevard des Italiens ; à Londres, c'est le Trafalgar-Square ou le Regent-Circus ; à Bruxelles, le boulevard Anspach ; à Amsterdam, le Dam ; à Berlin, Sous les tilleuls ; à Vienne, le Graben ; à Petersbourg, la perspective Nevski ; à Bucarest, la Place du Théâtre ; à Rome, le Corso ; à Madrid, la Puerta del Sol.

Si j'étais l'architecte choisi pour tracer le plan d'un forum, je trouverais pro-

blement dans mes souvenirs de voyage bien des sujets d'études, bien des motifs de méditation. Et je jugerais d'autant plus utile d'étudier et de méditer le problème, qu'il me semble que la disposition d'un forum peut avoir l'influence la plus favorable ou la plus pernicieuse sur le développement moral et matériel des habitants d'une ville.

Rien de comparable, je le reconnais, à notre place de la Concorde et de l'Avenue des Champs-Élysées, qui en est le principal débouché. Mais les grandes dimensions de cette avenue, dimensions qui en font surtout la beauté, ne leur permettent guère de conserver, le soir, l'aspect animé qu'elles offrent pendant le jour. Les cafés chantants et leurs brillantes illuminations ne suffisent pas la nuit pour dissiper l'obscurité qui assombrit le tableau et le montre presque sans vie.

Il en est de même de Londres du Tra-

falgar-Square qui devient froid et insipide, dès que le jour a cessé. On n'a point cherché, comme sur la place de la Concorde, à tout tracer au cordeau, à tout soumettre aux règles d'une formule géométrique. Loin de là : le sol lui-même n'est pas de niveau sur toute son étendue et il faut gravir de nombreuses marches d'escalier pour passer d'un bout à l'autre. Les Anglais ont-ils vu là une question de pittoresque ? Je l'ignore. Toujours est-il que des escaliers sur un forum rendent la circulation difficile et fatigante pour les promeneurs. Le résultat, en somme, est assez peu satisfaisant.

Le boulevard Central de Bruxelles, qu'on a débaptisé pour l'appeler boulevard Anspach, est une large voie assez bien réussie, bien que celle semble avorter misérablement à une de ses extrémités où l'on serait tenté de dire qu'elle devient une impasse.

Le Dam, ou forum d'Amsterdam, avec

son tracé triangulaire et ses édifices de tous les styles, grec, ogival et renaissance, qui semblent hurler de désespoir de se rencontrer côte à côte, est loin d'être à mes yeux un modèle du genre.

L'Unter den Linden de Berlin est une charmante avenue d'arbres plantés entre deux larges rues qui conduisent de la place de l'Opéra et la Porte de Brandbourg. C'étaient là que les désœuvrés allaient, il y a peu d'années encore, passer la soirée en se donnant le plaisir solitaire d'engloutir les gâteaux et les bonbons que leur offraient à assez bon marché les établissements appelés *Delicatessenhandlungen* « marchands de délicatesses ».

Depuis quelque temps, on a établi, pour faire concurrence à ces dépôts de gourmandises, des cafés dans le genre de ceux de Paris. Ces cafés contribuent à donner à la grande artère une certaine animation ; mais la promenade qui en occupe

le milieu et qu'isolent deux allées pratiquées pour les cavaliers sur toute sa longueur, assombrit trop la voie pour qu'on puisse la comparer à nos boulevards.

Le Graben de Vienne n'est ni une place, ni un boulevard : c'est le tronçon d'une grande rue dont le principal mérite est d'être sans cesse encombré de promeneurs. Impossible de passer d'un côté à l'autre, sans risquer de se faire écraser par les voitures qui cherchent péniblement à se frayer un passage. C'est un travail de voierie qui n'a pas été achevé.

La Nevskago Prospect de St-Pétersbourg est une grande chaussée rectiligne, froide comme tout ce qui entoure le Palais d'Hiver et les bords de la Néva. Il faut qu'un étranger soit intrépide comme un membre du club Alpin, pour se décider à la parcourir dans toute son étendue. Il semble qu'à l'extrémité opposée au château du Tzar, il ne doit y avoir

rien autre chose que des steppes ou des solitudes sibériennes. En route pour l'autre bout, les Russes s'agenouillent un moment devant Notre-Dame de Kazan, et font une prière.

La Place du Théâtre, à Bucarest, est le centre d'activité de la cité; mais cette place ne répond plus à l'importance qu'à prise Bucarest, depuis que la Roumanie est devenue un royaume. Le patriotisme des Romains d'Orient leur fera certainement bientôt créer un forum plus en rapport avec la grandeur de leur destinée.

L'Italie ne manque pas de places remarquables à plus d'un égard. La plus originale est peut-être la Piazza della Signoria, de Florence, qu'on a comparée assez heureusement à un musée de sculptures en plein vent. La place de St-Pierre de Rome est une merveille d'architecture; mais ce n'est pas un forum; c'est la cour

d'honneur de la basilique pontificale et du Palais du Vatican. Les autres places de la ville éternelle, si nombreuses et si remarquables au point de vue de l'art, ne répondent pas davantage à l'idéal du forum des nations modernes; et c'est encore la voie étroite du Corso qui est, à Rome, le centre de la vie et de l'activité dans la vieille capitale de l'empire des Césars.

Laissant de côté les grandes places d'une foule d'autres villes, la Puerta del Sol de Madrid est, en définitive, celle qui me satisfait le plus. Grâce à sa forme irrégulière et allongée, à ses dimensions peu considérables, puisqu'elle ne mesure guère que 200 mètres de longueur, sur 50 mètres de largeur, aucun endroit n'est désert, aucun point ne cesse d'être fréquenté aussi bien le matin que le soir. La circulation y est toujours commode, agréable, dans tous les sens. Dès le point du jour elle est inondée

de lumière ; et lorsque la nuit arrive, l'électricité des farolas à trois branches s'associe au brillant luminaire des boutiques pour faire oublier l'astre radieux qui s'est un moment éclipsé.

Deux magnifiques bassins à gerbes d'eau continues donnent une agréable fraîcheur ; et, sans occuper un espace nécessaire à la circulation, ils fournissent sur leur pourtour un asile suffisant pour se garantir des tramways et des voitures qui débouchent de tous côtés sur cette artère principale de la grande cité castillane. D'autres petits refuges ont été établis çà et là pour rendre facile et sans danger la traversée de la voie dans les différentes directions.

Sur les larges trottoirs qui environnent la place de trois côtés, on a construit de petits kiosques lumineux pour la vente des journaux, des almanachs et des caricatures. A chaque pas, au milieu des innombrables groupes de flâneurs, cir-

culent les marchands d'allumettes de cire au fosforos, de cure-dents de bois, de jouets d'enfants ou de billets de la Loterie Nationale. On y rencontre d'ordinaire peu de femmes, et celles qu'on aperçoit de loin en loin appartiennent toutes aux classes inférieures de la société. Les grandes dames ne sortent guère qu'en voiture, dans lesquelles elles parcourent rapidement, vers la fin du jour, les vertes avenues du Prado.

Un seul édifice public, l'ancien hôtel des Postes ou Correos, aujourd'hui le Ministère de la Gobernacion, a été élevé à l'exposition du nord. C'est un grand bâtiment, construit partie en briques, partie en pierres de taille, et qui fait angle avec la rue de las Carretas. A cet angle s'élève un mât, en haut duquel flotte le pavillon à bandes horizontales rouges et jaunes. Le monument n'a qu'un étage au-dessus d'un entre-sol assez bas. La

porte d'entrée est établie sous un balcon d'honneur, que couronne un fronton triangulaire orné des armoiries royales d'Espagne, supportées par des trophées. Au-dessus, se trouve un petit belvédère à horloge, dont les trois cloches de différentes dimensions annoncent, en carillonnant, les heures, les demi-heures et les quarts-d'heure. Aux jours de fête, balcons et croisées sont tendus de draperies d'appni, les unes en velours cramoisi à crépines d'or, les autres en soie bigarrée aux couleurs espagnoles.

Partout ailleurs, sur la Puerta del Sol, ce sont de riches hôtels pour les voyageurs, ou de grandes et belles maisons d'au moins cinq étages, au rez-de-chaussée desquelles on a installé des magasins luxueux. Un vaste estaminet, le *Cafe Suizo*, s'étend sur toute la partie inférieure d'un bâtiment qui donne d'un côté sur la rue d'Alcala et de l'autre sur celle de San Geronimo.

Imperial

Par sa position à peu près centrale dans Madrid, la Puerta del Sol est, non seulement un lieu de rendez-vous pour toute la population oisive de la capitale, mais c'est encore l'endroit où les étrangers sont à peu près sûrs de se rencontrer. Il n'y avait pas deux heures que nous avons quitté la gare du chemin de fer, et déjà nous avons pu serrer la main à une douzaine d'amis ou de compatriotes qui venaient sur cette place comme attirés par un foyer magnétique.

Notre hôtel, la *Fonda de la Paz*, situé sur le côté sud de la Porte du Soleil est certainement aussi bien tenu et aussi convenable que n'importe quel autre grand hôtel de l'Europe. On nous a donné, au second étage, de jolies chambres meublées coquettement, avec fenêtres sur la place. Sans sortir de chez nous, nous pourrons étudier la vie madrilène dans

une foule de ses manifestations les plus intéressantes.

Le matin, on nous offre à choisir du thé, du café ou du chocolat. Le chocolat malgré son excellente qualité à Madrid, n'y est plus en honneur, comme il y a cent ans. Transporté du Nouveau-Monde en Espagne, dès le commencement du XVII^e siècle, il fut de suite très apprécié par les femmes d'abord, par les moines ensuite. Les belles castillanes le trouvaient tellement de leur goût, qu'elles en prenaient plusieurs fois par jour ; on dit même qu'elles s'en faisaient apporter jusqu'à l'église.

Nous déjeunons et dinons à la table d'hôte. La nourriture est excellente, mais elle n'a aucun caractère local, ce qui nous tourmente un peu : si elle en avait beaucoup, il est probable que cela nous tourmenterait davantage. A l'exception des *langostins*, sorte de grosses crevettes d'un

goût excellent et que nous regrettons de ne pas retrouver à Paris, d'un mélange de viandes fortement assaisonnées qu'on appelle *olla podrida* « pot pourri », et du pastèque à chair blanche ou rose, qui reparait invariablement à la fin de chaque repas, la cuisine qu'on nous fait ne diffère en rien de celle des bons restaurants français. Les vins, eux-mêmes, ne sont généralement pas ceux que nous devons nous attendre à boire au-delà des Pyrénées ; et le garçon nous offre imperturbablement une bouteille de vin de Bordeaux.

Contrairement à tous les usages du pays, un avis placardé dans la salle à manger, invite les convives « par égard pour les dames *étrangères* », à ne pas fumer la cigarette pendant le repas. Aussi ne rencontre-t-on presque jamais un véritable Espagnol à cette table d'hôte peu patriotique.

En somme, tout est bon, mais fort cher ;

et lorsqu'on reçoit sa première note calculée en réales, on subit une assez désagréable surprise dont on ne revient que lorsqu'on s'est aperçu qu'il ne s'agit pas de francs ou de *pesetas*, mais seulement d'une monnaie de compte dont chacune ne vaut, en définitive, que 34 *maravédis*, c'est-à-dire un peu plus de vingt centimes. Nous ne tardons pas à nous habituer à cette manière de compter, mais nous devenons moins aisément experts pour distinguer les pièces fausses qui circulent en quantité prodigieuse dans toute l'étendue des états de Leurs Majestés Catholiques. On ne reçoit pas la moindre pièce d'argent dans une boutique avant de l'avoir fait résonner plusieurs fois sur le comptoir ; et le marchand ambulant lui-même a bien soin de n'en accepter aucune avant de l'avoir fait rebondir sur l'asphalte ou sur le pavé.

Nous voilà donc très confortablement

établis à Madrid, et nous ne sommes pas
fâchés d'être tombés sur un bon hôtel,
car il est fort probable que notre séjour
dans cette ville se prolongera beaucoup
plus longtemps que partout ailleurs.

XIV.

*Comment les gens de clergie ont grand
mètier de cantonner dans les Musées
pour passer souëfment la vie.*

Nous sommes à Madrid bien plus pour travailler que pour nous divertir en honorables touristes. Nous verrons les rues, les monuments, les promenades, les curiosités de toutes sortes..., quand nous n'aurons rien de mieux à faire. Avant tout, il faut nous mettre à la recherche des documents relatifs à l'archéologie du Nouveau-Monde, pour lesquels nous avons escaladé les Pyrénées.

L'Amérique retrouvée (*de novo reperta*) par Christophe Colomb, pour me servir de l'expression même de cet illustre navigateur, présente antérieurement au XVI^e siècle, trois centres de civilisation intéressants à connaître : le Mexique, la région Isthmique et le Pérou. Cela ne veut pas dire que, dans une antiquité plus ou moins reculée, il n'y avait pas ailleurs, de l'autre côté de l'Atlantique, des nations assez avancées pour mériter la sollicitude du monde savant. Bien loin de là. Dans la zone occupée de nos jours par les États-Unis, florissait jadis le peuple encore énigmatique des *Mound-Builders* « constructeurs de tertres », qui pourrait bien avoir joué un rôle considérable dans les vieilles annales de la civilisation indienne. Seulement l'histoire de ce peuple n'existe guère jusqu'à présent qu'à l'état d'hypothèse, et les principales investigations de la science se tournent naturellement du

côté où les matériaux d'étude sont plus sûrs, plus nombreux et, en apparence au moins, plus importants.

Jusque dans ces derniers temps, on avait cru que le Nouveau-Monde, avant l'arrivée des Européens, n'avait pas connu cet art merveilleux de l'*écriture*, sans la possession duquel il n'y a point, pour les peuples, de progrès durable et continu. Alexandre de Humboldt, un des plus éminents américanistes de notre siècle, professait lui-même cette doctrine. On admettait assez généralement que les populations indiennes de l'Amérique n'étaient jamais sorties de la barbarie, et que leur rôle était, à peu de chose près, insignifiant dans l'histoire : une moitié du monde aurait ainsi vécu des milliers de siècles dans un état voisin de la sauvagerie, tandis que presque partout, dans l'autre moitié, on aurait su lire et écrire depuis des temps extrêmement reculés.

On considérait, en outre, l'écriture comme ayant été inventée dans un seul foyer, d'où elle aurait ensuite rayonné sur toutes les contrées de notre hémisphère. Comme conséquence forcée, on trouvait là un nouvel argument pour soutenir la supériorité *originale* de certaines races, et l'infériorité *permanente* de certaines autres.

Les travaux récents de l'américanisme ont démontré l'inexactitude de cette théorie et prouvé que non-seulement l'écriture existait au Nouveau-Monde avant le siècle mémorable de Ferdinand et d'Isabelle, mais que certaines populations transatlantiques, celles du Yucatan, par exemple, avaient sculpté sur la pierre et sur le bois des textes écrits, et même possédé de véritables livres de bibliothèque. Malheureusement les anciens missionnaires espagnols, poussés par le fanatisme religieux, ont anéanti presque tous ces livres. Diego de Landa, second évêque de Mérida, au

Yucatan, raconte, en effet, que les Indiens possédaient un grand nombre de manuscrits ; « mais comme il n'y en avait aucun qui ne fût imbu des superstitions et des faussetés du diable », il les fit tous brûler, ce qui leur causa une affliction qu'ils ressentirent profondément.

Ces actes de foi criminelle (*auto de fe*), qui faisaient voler aux Indiens d'innombrables documents précieux pour les entasser en monceaux sur la place publique, où des mains ignorantes venaient les anéantir par le feu, eurent pour résultat de faire disparaître, à peu près tout entière, une littérature qui devait être considérable, si l'on en croit les données des vieux auteurs Espagnols, et qui représentait, en tout cas, le travail intellectuel de la moitié de notre globe, pendant de longues successions de siècles. On chercherait vainement, dans l'histoire, un pareil acte de vandalisme, consommé avec

un si déplorable succès. La destruction des anciens livres chinois, au III^e siècle avant notre ère, sous le règne du terrible despote Tsin-chi Hoang-ti, fut loin d'entraîner de pareils désastres.

La perte de la Bibliothèque d'Alexandrie, dont une légende douteuse attribue la destruction, en 641, à un ordre du second khalife Omar I^{er}, ne saurait elle-même être comparée aux hautes œuvres exécutées par les apôtres du Saint-Évangile dans le Nouveau-Monde.

On se décide difficilement à croire que, malgré le zèle stupide de Diégo de Landa et de ses complices, les Indiens ne soient pas parvenu à soustraire quelques-uns de ces manuscrits pour lesquels ils professaient un religieux respect ; et, depuis bien des années, les savants s'efforcent de découvrir la trace de ceux qui auraient pu échapper à l'incendie. Lors de l'expédition française au Mexi-

que, en 1864, Napoléon III ordonna que des recherches minutieuses fussent entreprises, à l'effet d'obtenir *à n'importe quel prix* ce qu'on pourrait trouver de monuments originaux de la littérature yucatèque. Les ordres formels de l'empereur, aussi bien que les recherches des savants, n'aboutirent à aucun résultat; et les gouvernements du Mexique et des États-Unis eux-mêmes, malgré les puissants moyens dont ils disposent, ne parvinrent pas à obtenir, pour leurs grands dépôts publics, le moindre spécimen de cette littérature antique de leur patrie.

L'Europe seule a l'honneur de posséder quelques-uns de ces manuscrits, dont la rareté l'emporte sur tout ce que les grandes bibliothèques des deux mondes peuvent avoir de plus précieux et de plus extraordinaire.

Jusqu'à présent, on ne connaissait que trois documents originaux de ce genre,

les uns et les autres écrits sur un tissu recouvert des deux côtés d'une légère couche de chaux à l'effet de permettre le tracé des caractères, et disposés en forme de paravent.

Le plus beau et le plus étendu appartient à la Bibliothèque Royale de Dresde : on y trouve, outre le texte, de nombreuses figures dessinées et peintes avec grand soin. Reproduit, en 1843, par la lithographie, dans les *Antiquities of Mexico* de Lord Kingsborough, il a été tout récemment l'objet d'un admirable fac-similé héliographique publié par les soins de l'éminent Dr Fœrstemann.

Le second est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, où l'on ignore pendant longtemps sa valeur et sa provenance. Désigné sous le nom de *Codex Mexicanus* n° 2, et plus tard sous celui de *Codex Peresianus*, il a été photographié à quelques exemplaires et publié de

la sorte par ordre de M. Victor Duruy, alors ministre de l'Instruction publique.

Le troisième fait partie de la collection particulière de M. Tro y Ortolano, à Madrid ; il a été reproduit en fac-similé chromolithographique à l'Imprimerie Nationale de Paris sous le titre de *Codex Troano*, par les soins de M. Léonce Angrand, ancien consul de France au Pérou.

Là se bornait, jusqu'à présent, toute la bibliographie Yucatèque. Un passage écrit par l'abbé Brasseur de Bourbourg, dans l'étude qu'il joignit à l'édition du manuscrit de M. de Tro, éveilla mon attention. Ce passage est ainsi conçu : « L'exposition de quelques unes des épreuves du *Manuscrit Troano*, au Champ-de-Mars, en 1867, a ouvert les yeux aux Espagnols sur la valeur des trésors oubliés, depuis la conquête, dans la poussière de leurs bibliothèques : un quatrième document

de ce genre s'est produit et des photographies (deux pages) ont été envoyées à Paris. Depuis lors, j'ai appris que, sur la nouvelle de la reproduction du premier, plusieurs autres (?) venaient d'apparaître à la lumière : il y a donc lieu d'espérer que la publication de ce monument antique de l'épigraphie américaine contribuera à tirer de l'obscurité la plupart de ceux qui gisent encore enfouis dans les cabinets privés ou publics d'Espagne. »

Il n'en fallait pas davantage pour nous décider à entreprendre un voyage au-delà des Pyrénées. D'après mes renseignements, le quatrième manuscrit, auquel faisait allusion l'abbé Brasseur, proposé successivement à plusieurs bibliothèques publiques de l'Europe, entre autres à la Bibliothèque Nationale de Paris, avait fini par être vendu au gouvernement espagnol et déposé au Musée Archéologique de Madrid. Ce fut donc par la visite de ce

musée que commencèrent nos investigations dans la noble capitale de la Vieille-Castille.

Le *Museo Arqueológico* a été créé par un décret de la reine Doña Isabel II, qui décidait en même temps la formation de musées d'antiquités provinciales dans chaque capitale de province ou pueblo de quelque importance. Il occupe plusieurs bâtiments d'un étage situés au milieu de vastes jardins; son entrée donne dans la *calle de Embajadores*. Dans un de ces bâtiments, on a réuni un petit ensemble de monuments de l'antiquité, égyptiens, phéniciens, grecs, romains, et une suite assez importante de productions du moyen-âge, ainsi que de belles séries de médailles.

Dans un vaste hangar séparé du reste du Musée, on a établi une Collection Ethnographique peu considérable, il est vrai, mais assez importante par la

valeur d'un certain nombre d'objets qui en font partie. C'est là qu'est conservé le fameux manuscrit maya, appelé *Codex Cortesianus*, parce qu'on suppose qu'il a appartenu jadis à Fernand Cortez. Ce manuscrit, composé de quarante-deux feuillets, a été encadré dans un châssis, entre deux glaces, de façon qu'on puisse l'examiner au recto et au verso. D'autres antiquités américaines ont été également déposées dans cette section, notamment des *katouns* ou pierres hiéroglyphiques yucatèques, des sculptures indiennes, des outils d'obsidienne, etc.

En l'absence du directeur nominal du Musée Archéologique, le poète dramatique Don Antonio Garcia Gutierrez, le conservateur effectif Don Juan de Dios de la Rada y Delgado, après nous avoir fait visiter en détail toutes les salles, voulut bien mettre à notre disposition, de la façon la plus gracieuse, le fameux *Co-*

dex Cortesianus et les autres objets yucatéques confiés à ses soins.

M. le professeur de la Rada est un des archéologues les plus actifs et les plus distingués de l'Espagne. Il a rapporté de ses voyages une foule de curiosités qui ont enrichi surtout la section orientale du Musée Archéologique. On lui doit, en outre, d'importantes publications rédigées avec le plus grand soin et ornées de belles figures.

Le soir même de notre arrivée à Madrid, l'*Academia Real de la Historia*, dont j'ai l'honneur de faire partie, tenait sa séance hebdomadaire. M. de la Rada m'invite à y assister, ainsi que M. Oppert qui revenait de Lisbonne. Bien qu'un peu fatigué, je me décide à m'y rendre. Sur l'invitation du président, M. Oppert fait une communication sur l'ambre chez les Anciens, et moi je traite pendant trois quarts d'heure de l'inter-

prétation de l'ancienne écriture hiéroglyphique de l'Amérique Centrale.

Dès le lendemain, nous entreprenions au « Museo Arqueológico » la reproduction photographique du fameux *Codex Cortesianus*, et des autres antiquités mayas sur lesquelles M. de la Rada avait eu l'amabilité d'appeler notre attention. L'accomplissement de ce travail nous obligea à nous rendre à peu près tous les jours au Musée pendant plus de deux semaines. De temps à autre, notre travail était interrompu par l'arrivée de savants espagnols ou étrangers qui venaient s'entretenir avec nous du sujet spécial de nos études. C'est ainsi que nous avons eu un jour la surprise de nous rencontrer avec notre ami, M. Henry Schliemann, au moment où nous nous disposions à photographier quelques sculptures yucatèques. L'infatigable explorateur des ruines de Troie a bien voulu poser, avec M. de la

Rada, à côté des monuments dont nous tenions à conserver le souvenir.

Quant à nos soirées, elles étaient employées le plus souvent à faire des visites aux principaux savants de Madrid. La première, nous la devions au vénérable doyen de l'érudition castillane, à Don Vicente Vasquez Queipo, délégué général de l'Institution Ethnographique pour l'Espagne.

L'Institution Ethnographique, fondée en 1877, est une association internationale des hommes de science (sciences, littérature et beaux-arts), dont le but est de faciliter les relations des savants disséminés sur toutes les contrées du globe ; de leur assurer, dans leurs voyages, aide et protection pour la poursuite de leurs recherches et de leurs études ; de leur fournir le moyen, aussitôt leur arrivée dans une ville, d'entrer en relation immédiate avec les savants qui y résident,

et de leur procurer les renseignements qui peuvent leur être utiles pour l'accès des bibliothèques et des musées publics ou particuliers ; de provoquer ou d'encourager la fondation de sociétés destinées à entreprendre des investigations nouvelles ; de provoquer ou de faciliter la création de bibliothèques et de musées spéciaux, principalement dans les localités éloignées des grands centres scientifiques ; de provoquer ou d'organiser des cours et conférences pour l'enseignement des branches d'étude non encore représentées dans l'enseignement public ; de faciliter les échanges internationaux de livres et d'objets d'étude, et de faire des distributions gratuites de ces objets ; d'aider les savants de sa publicité ; d'encourager enfin, par tous les moyens en son pouvoir, les entreprises les plus utiles au progrès de la science et de la civilisation scientifique.

A cet effet, l'Institution Ethnogra-

phique établit, dans les différents pays, des *Délégués*, sortes de consuls scientifiques, chargés de coopérer à l'œuvre confraternelle qu'elle se propose d'accomplir.

Un homme d'étude entreprend un voyage en vue de poursuivre ses recherches dans des bibliothèques et des musées étrangers, et de communiquer ses idées, ses projets, aux savants qui s'adonnent au même ordre d'investigations. Il arrive dans une des villes où il s'est proposé de s'arrêter, descend au premier hôtel venu, et, lorsque la nuit arrive, se rend à un café pour se distraire de son isolement. Avant son départ, il s'est procuré quelques noms de personnes distinguées de la localité et se préoccupe du moyen de découvrir leur domicile. Le maître d'hôtel n'a jamais entendu parler de la plupart d'entre eux, et c'est à grand'peine si le lendemain, il

obtient de vagues renseignements en entrant dans la boutique d'un libraire. M. X... a quitté la ville depuis bien des années ; quant à M. Y..., il habite, croit-on, une villa aux environs, mais on ne sait pas bien où est cette villa. Notre voyageur se rend alors au Musée, à la Bibliothèque ; mais pour entrer au Musée, il faut obtenir une carte, et la Bibliothèque est fermée pour un mois. Huit jours se passent en courses inutiles, en temps perdu au café. Le visiteur a obtenu une carte d'entrée au Musée, mais ce qui l'intéresse n'est pas exposé dans des vitrines, et d'ailleurs il ne sait pas au juste ce que la collection locale renferme d'objets de nature à l'intéresser. L'employé du Musée, qu'il ne connaît pas, lui donne les plus vagues indications ; le conservateur seul pourrait lui en dire davantage, mais ne sachant comment se faire présenter au conserva-

teur, il renonce à ses projets, d'autant plus que le temps fixé pour son séjour dans la ville en question est écoulé et qu'il a hâte d'arriver dans une autre ville où les circonstances seront peut-être moins contraaires à ses espérances.

A sa seconde étape, mêmes retards, même perte de temps, même insuccès. Notre voyageur continue sa tournée, et revient chez lui sans avoir eu, le plus souvent, d'autre résultat que de s'être promené dans beaucoup de rues, et d'avoir visité, moyennant finances, les monuments qui sont offerts journellement à la curiosité des plus vulgaires touristes.

L'homme d'étude en question fait-il, au contraire, partie de la grande association internationale de l'Institution Ethnographique : avant son départ, il s'est muni d'une lettre de recommandation, appelée *Diplôme circulaire*, qu'à son arrivée à chacune de ses stations il va tout d'a-

bord présenter au *Délégué* de la localité. Celui-ci aura été averti par l'agent de l'Institution de l'arrivée du voyageur et du but de son voyage. Aussitôt, le *Délégué* l'accueillera comme un ami, lui fournira tous les renseignements qu'il pourra désirer sur la localité, lui désignera les savants qui s'y occupent du sujet même de ses recherches, lui remettra pour eux des lettres d'introduction, et lui facilitera l'accès des Musées et des Bibliothèques, parfois même lors que ces établissements seront momentanément fermés au public. Si l'importance des travaux du voyageur le rend désirable, le *Délégué* réunira chez lui les principaux érudits du pays et les lui présentera. Tous ses instants seront utilement employés : il ne quittera la ville qu'après avoir atteint et souvent dépassé le but de ses espérances. Partout où il ira, le même accueil lui sera assuré, et le *Délégué* de sa première station lui

rendra ses prochaines visites encore plus fructueuses, par de nouvelles recommandations à ses collègues des localités voisines.

Dans de précédents voyages, à Saint-Pétersbourg, à Helsingfors, à Luxembourg, à Florence, à Stockholm, nous avons eu, mon compagnon ou moi, l'occasion de reconnaître par nous-mêmes l'utilité de l'Institution Ethnographique. A Madrid, l'accueil effectueux de l'éminent représentant de cette association internationale, Don Vicente Vasquez Queipo, nous a prouvé une fois de plus qu'elle répondait à un besoin réel des travailleurs qui voyagent pour élargir et féconder le champ de leurs investigations scientifiques.

Est justifié le proverbe suivant lequel il vaut mieux passer son temps à adama-gier que de le passer à ne rien faire du tout.

Que faire de notre premier dimanche ? Le Musée est fermé, et nous n'avons pas eu le temps de nous informer s'il y avait à Madrid quelque chose d'intéressant à visiter un jour de fête. De grandes affiches annoncent la vingt-et-unième *corrida*, à la *plaza de Toros*, et depuis le lever du soleil, on n'entend parler de toutes parts que de la brillante représen-

tation qui doit avoir lieu cette après-midi. Les billets d'entrée font prime ; on se les arrache dans notre hôtel. Tant mieux : nous trouverons peut-être là un argument pour ne pas nous laisser entraîner à suivre le torrent, et nous irons nous reposer et rêver du côté du pont de Tolède.

L'Esprit malin, se jouant de mes répugnances, partagées d'ailleurs par mon acoïnte, vint mettre entre ses mains deux billets payés fort cher pour des places à l'ombre, à la *sombra*, c'est-à-dire pour les places les plus recherchées, les Espagnols goûtant peu, en pareille occasion, l'avantage d'avoir le soleil de leur côté. Les billets une fois pris, nous nous disons qu'il est peut-être singulier de parcourir l'Espagne, sans savoir autrement que par ouï-dire ce que c'est qu'une course de taureaux ; et, nous laissant aller à je ne sais quel ramollissement du

cerveau, nous nous décidons à nous rendre à l'arène.

Je n'ai point le goût de raconter ici les péripéties d'un spectacle si souvent décrit jusque dans ses moindres détails. Il me tarde, au contraire, d'en finir avec un chapitre que ma plume semble se refuser à écrire.

Les courses de taureaux, ces ignobles et honteuses exhibitions de la noble nation espagnole, ne peuvent avoir qu'une influence détestable sur le caractère d'un peuple. La religion chrétienne a bien raison de rendre moralement responsable des accidents qui peuvent se produire ceux qui, par le fait de leur présence, encouragent les acrobates à se livrer aux exercices les plus périlleux. Quiconque provoque ou facilite l'accomplissement d'un acte que la conscience réproouve, est complice de cet acte. C'est une mauvaise raison de dire qu'il faut bien que sal-

timbanques et toréadorès vivent de leur métier. Si leur métier est mauvais, coupable, dégradant, qu'ils en choisissent un autre. A-t-on donc trop de bras pour l'agriculture, cette source intarissable de la richesse des nations, et la terre est-elle trop impuissante, trop ingrate, pour ne pas accorder un salaire à qui travaille à la féconder? L'Espagne ferait bien mieux de défricher ses steppes, d'ouvrir des routes, de reboiser le versant de ses montagnes, que de se livrer périodiquement à la joie sauvage et démoralisatrice de voir éventrer des roncins et martyriser des taureaux.

L'Espagnol n'est pas tellement privé du sens moral qu'il ne sente combien ces jeux dégoûtants le ravalent et le dégradent, en l'abaissant au niveau des Malays, qui ne comptent en ce monde que lorsqu'ils font batailler des coqs. Il comprend certainement tout le côté hideux

de ces grossiers plaisirs, et il éprouve le besoin de se donner le change à lui-même. Il cultive, sans doute, la doctrine qu'il est avec le Ciel des accommodements, et il sait comment on peut arriver à se tromper, dans son for intérieur, sur le crime de lèse-idéal. L'homme a trouvé plus d'un moyen d'échapper au remords. De même que jadis, en certains pays, les criminels, s'ils étaient nobles, avaient le privilège d'avoir la tête tranchée, tandis qu'un autre supplice, celui de la potence, était réservé aux vilains; de même, le remords est réservé aux âmes sensibles, dont le cœur palpite sous l'impression de la conscience et de la pensée. Les défec-tuosités du langage fournissent à l'homme le moyen de se tromper lui-même. Tel serait honteux de mentir, s'il ne pouvait qualifier ses mensonges de finesse d'esprit; tel autre ne se serait jamais décidé à voler son prochain, s'il n'avait pu se

mettre en tête qu'il lui avait fait adroitement un escamotage ; tel autre, enfin, n'a osé commettre un assassinat que parce qu'on dit que le meurtre du prochain couvre de gloire sur les champs de bataille.

Ne voit-on pas les Sociétés protectrices des animaux encourager l'hippophagie, sous prétexte que livrer le cheval au boucher, c'est lui éviter des souffrances, alors que, vieilli au dur et pénible service de son maître, le travail de l'animal docile et fidèle ne peut plus rapporter autant que le débit de sa viande, de sa peau et de ses os ? J'ai toujours trouvé ce raisonnement détestable ; et je crois que la répugnance de l'être sensible à voir augmenter le nombre des espèces sacrifiées à l'appétit du seul biman carnivore, honore plutôt qu'elle n'abaisse l'être penseur et conscient.

Les Espagnols, pour se faire pardonner

les courses de taureaux, sentent bien qu'il ne leur suffit pas de dire, comme ils le font pour n'avoir pas à s'expliquer sur certaines singularités de leurs manières de vivre : « cosas de España » (*affaires de l'Espagne*), c'est-à-dire affaires qui ne regardent que l'Espagne, qui ne regardent pas les étrangers. Ils éprouvent le besoin de donner des raisons : les chevaux sacrifiés dans les cirques sont des bêtes usées, réformées, glandées, morveuses, rogneuses, farcineuses, déjà numérotées pour être dépouillées, cisailées, tenaillées, épaultrées, exenterées, découpées, débezillées, dehinguandées par l'équarisseur. S'il n'y avait pas de corridas, le mieux à faire serait de les employer à quelque usage du genre de la pêche aux annélides suceurs. Introduit dans l'étang, le roncin y demeure jusqu'à ce que son corps soit entièrement lardé de sangsues ; on le fait sortir de l'eau

pour détacher la récolte suspendue à ses chairs sanguinolentes, et on l'y fait retourner pour remplir le même office, jusqu'à ce qu'enfin, complètement épuisé et mourant, on le fasse sortir de la mare une dernière fois pour l'abattre, le dépecer et employer ses reliefs en guise d'engrais.

C'est donc par bon cœur que l'Espagnol conduit ses vieux chevaux à la *plaza de Toros*, pour les faire éventrer. Le cheval destiné à la boucherie, est tué en un instant par le toucheur expérimenté, si tant est que celui-ci n'ait pas à refaire sa cigarette pendant le cours de l'opération. Le cheval désentraillé dans les arènes castillanes et qui obéit au picador et galope sur son ordre, lors même que ses intestins à moitié sortis de son corps jonchent déjà le sable, meurt lentement, les yeux bandés, sentant seulement les souffrances qu'une foule enivrée de car-

nage se fait un plaisir immonde de lui voir endurer. Si, privé de ses entrailles et abandonné par son sang qui s'échappe de toutes parts, le malheureux animal tombe sans plus pouvoir se relever, le bâton du *chulo* lui défend de mourir trop vite pour la satisfaction de la noble assistance. Quand il ne donne plus signe de vie apparente seulement, des valets d'écurie viennent lui administrer le coup de grâce, à moins que, trop préoccupés du spectacle dont ils sont les infimes acteurs, ils ne songent à s'acquitter de ce devoir que lorsque l'attention ne sera plus fixée sur les glorieuses escapades du bandereiro ou de l'espada.

En dépit de tous les raisonnements, le sentiment moral s'accorde assez peu avec la doctrine suivant laquelle on doit faire un mal que la conscience réproouve, alors que le motif est d'éviter l'accomplissement d'un plus grand mal encore. La

Jeune fille chaste n'accepte pas même de son ravisseur un baiser sur le front, eût-elle l'espoir que cette complaisance lui gagnera le temps nécessaire à l'arrivée du secours et retardera le moment où celui-ci voudra déposer le baiser sur ses lèvres.

A l'honneur de la Madrilène à la noire mantille, je dois dire qu'à la seule course où nous avons assisté, les femmes se trouvaient en très infime minorité. Et parmi celles qui encourageaient par leur présence cette débauche du sentiment, je n'en ai vu que de vieilles et de laides. L'une d'elles, qui habitait dans notre Fonda, racontait le soir, à la table d'hôte, les scènes palpitantes qui l'avaient émerveillée dans la journée. Avec un singulier talent de mimique, elle prenait plaisir à imiter les mouvements du taureau. Infortuné Shakespeare, si tu l'avais vue, combien eussent été plus effrayantes en-

core les sorcières de ta Lady Macbeth!

Les dames de la haute société espagnole, avec lesquelles j'ai eu occasion de causer de courses de taureaux, m'ont toutes manifesté, pour ces sanglantes exhibitions, un dégoût dont je ne me crois pas le droit de soupçonner la sincérité.

XVI

*Où l'on voit des savants qui dorment et
des aveugles qui disputent des couleurs.*

Notre séjour à Madrid sera beaucoup plus long que nous l'avions prévu. De tous côtés nous trouvons d'intéressants sujets d'études, et les savants de la noble ville sont certainement les hommes les plus aimables du monde. Nous nous sommes tellement habitués à vivre dans leur milieu, que nous ne nous croyons plus en voyage. Notre installation est d'ailleurs aussi complète que possible ; c'est à peine si nous songeons que nous

habitons à l'hôtel. Quand, au retour de nos promenades, nous retrouverons la *Puerta del Sol*, nous ne manquons pas de dire : « nous voilà chez nous ! »

Il est bien certain qu'à Paris on se fait une assez faible idée des ressources scientifiques de l'Espagne. A peine y connaît-on, en fait de littérature ancienne, une douzaine de bons auteurs après Cervantès, Calderon et Lope de la Vega ; en fait de littérature moderne, autre chose que des traductions de romans français. On sait vaguement qu'il existe à Madrid plusieurs grandes académies. mais leur publications ne se rencontrent nulle part. Dans le domaine de l'érudition, c'est tout au plus si l'on parvient à citer quelques noms, et les branches spéciales de la recherche contemporaine y paraissent à peine représentées par des hommes d'une valeur incontestable.

Ces hommes, il n'est cependant pas

difficile de les découvrir, lorsqu'on réside quelque temps dans le pays ; mais ils sont inconnus au dehors, parce que la plupart passent leur vie à préparer des travaux de bénédictins qu'ils ne publient jamais, et que lorsque, par exception, ils font paraître un ouvrage, quelques rares exemplaires seulement sont lancés au hasard par-dessus les Pyrénées.

Mon compagnon, grand amateur de beaux et bons livres est sans cesse à la piste de tout ce qui paraît d'intéressant dans les diverses branches des connaissances humaines. Moi-même, je suis un peu au courant des travaux de l'érudition étrangère. Eh bien ! nous avons eu, chaque jour à Madrid, la surprise de voir à l'étalage des libraires, des volumes dont nous ignorions même le titre, de nous trouver mis en rapport avec des hommes profondément instruits dont nous n'avions

jamais entendu mentionner le nom à Paris.

Les savants espagnols, je le crains bien, sont un peu cause du peu d'écho qu'ont leurs études dans le reste du monde. Ils négligent trop peut-être leurs relations avec l'étranger, et s'endorment peut-être aussi trop complaisamment à l'ombre des lauriers dont leur conscience les a déclarés dignes. L'émulation leur fait défaut, et leurs œuvres, comme les poésies des antiques sibylles, sont sans cesse abandonnées au gré de la brise.

Il serait cependant injuste de reprocher à tous les érudits de l'Espagne, ce manque d'activité qui est si contraire à la réputation scientifique de la vieille population castillane. J'ai rarement vu savant plus curieux, plus instruit, plus laborieux, plus dévoué à la poursuite de ses idées, que le jeune conservateur du Musée Archéologique. Les monuments dont il a su

enrichir la précieuse collection confiée à ses soins, forment un ensemble aussi considérable que digne d'intérêt. Ses publications déjà nombreuses révèlent un archéologue distingué, un artiste expert, un écrivain judicieux et infatigable. M. de la Rada est-il un exemple de la nouvelle génération scientifique dans son pays ? Qu'il soit permis de l'espérer.

Il peut se faire que la situation de la science et de la littérature en Espagne, provienne de l'insuffisance de son enseignement supérieur. Comment se peut-il, par exemple, que dans un royaume en relation avec les peuples les plus éloignés des deux hémisphères, on n'y enseigne pas publiquement les langues asiatiques et américaines ? Comment se peut-il qu'il n'y ait point une chaire où l'on expose l'idiome des îles Philippines ? Comment n'a-t-on pas eu l'idée, dans une contrée qui la première a connu l'Amé-

rique, de créer un cours d'histoire et d'archéologie américaines ? On ne s'explique ces incroyables oublis que par les fréquentes révolutions politiques qui, dans un siècle, ont bouleversé plusieurs fois l'ordre social et déplacé périodiquement le courant des idées.

Ce n'est pas que les établissements d'instruction publique, les Sociétés savantes et les Musées, manquent à Madrid. L'enseignement secondaire notamment y est donné par d'excellents maîtres ; mais l'enseignement primaire n'a pas été perfectionné comme dans la plupart des autres pays de l'Europe, et l'enseignement supérieur a besoin d'être complètement réorganisé.

Les sociétés savantes subissent les conséquences de l'insuffisance du haut enseignement ; le personnel autorisé n'y est pas assez nombreux, les différentes branches de la science n'y sont pas

représentées comme elles pourraient l'être.

Quant aux musées, ceux de peinture surtout, comptent parmi les plus riches du monde entier. Seulement, il ne suffit pas d'étaler aux regards les chefs-d'œuvre de l'art de toutes les écoles : il faut encore fournir les moyens de comprendre et d'apprécier les productions du génie artistique. Plus je visite de musées de peintures, — où je l'avoue, j'étudie peut-être trop les visiteurs et pas assez les tableaux, — plus j'arrive à cette conclusion que le résultat le plus clair qu'obtient le public, c'est de s'habituer à apprécier la peinture, comme les aveugles à juger des couleurs. La masse, qui a cependant droit à l'instruction, n'apprend rien ou presque rien, surtout en fait d'art, dans les plus excellentes galeries. Les voyageurs eux-mêmes, qui devraient être mieux préparés pour bien voir, comprennent générale-

ment fort peu et ne sentent pas davantage. Ils connaissent une vingtaine de noms d'artistes anciens : leurs productions seules les intéressent, et ils les admirent de confiance. La première question pour eux, est de savoir s'il y a des « Raphaël ». Quand on leur en a montré quelques-uns, ils consentent alors à se préoccuper des Rembrandt, des Van Dyck, des Rubens et des Murillo. Ils ne s'arrêtent un instant devant un chef-d'œuvre anonyme qu'autant qu'un guide consciencieux et un peu entêté insiste pour les contraindre à le regarder. La peinture moderne, avec ses couleurs fraîches et brillantes, seule leur donne presque toujours une véritable satisfaction ; mais là encore, ils sont guindés par la crainte de passer pour de médiocres connaisseurs qui admirent les productions modernes et vulgaires, et qui ne savent pas trouver belles les créations célèbres du génie des autres siècles.

Au fond, je ne trouve qu'un tort à ces visiteurs inexpérimentés : c'est de ne pas avouer franchement ce qu'ils pensent et les impressions qu'ils éprouvent. Des autres torts, j'en accuse l'imperfection flagrante de l'enseignement public. Nos instituteurs ont trop souvent le défaut, capital suivant moi, de vouloir inculquer des idées toutes faites et en quelque sorte stéréotypées dans l'esprit de leurs élèves. Combien de jeunes gens diplômés par plusieurs facultés n'ont pas la moindre conscience du talent de Raphaël ou du génie d'Homère? Il est convenu que les productions de l'un et de l'autre, chacune en son genre, sont des productions sublimes. Cela suffit. Si on demandait à ces admirateurs de convention, ce qu'ils trouvent de si merveilleux dans *l'Iliade* ou sur les fresques du Vatican, à quelle désagréable surprise ne seraient-ils pas exposés? L'interrogateur leur paraîtrait

certainement fort indiscret, et au fond serait un être impoli; car il est toujours malséant de mettre son prochain dans l'embarras.

Il en est un peu de la peinture comme de la musique : on admire sans se rendre compte pourquoi on admire. C'est, dit-on, affaire de goût et de sentiment. La réponse me semble insuffisante. Le proverbe suivant lequel, « on ne dispute pas des goûts et des couleurs », signifie, qu'il n'y a pas de règles pour le goût, et qu'en conséquence, ce que l'un trouve beau, l'autre le trouvera laid, sans qu'il y ait moyen d'établir lequel des deux a raison et lequel a tort. Ce proverbe, je le juge insolent et tribouleur; celui qui admire quelque chose sans savoir pourquoi, est comme quelqu'un qui parle sans savoir ce qu'il dit. Avec celui-là évidemment on ne discute pas, parce que la discussion exige au moins deux personnes

qui réfléchissent et raisonnent, et non point, face à face, un penseur et une brute.

S'il n'y a point de règle pour le beau, c'est qu'il n'y a pas de beau; et s'il n'y a pas de beau, il n'y a pas davantage de bien, pas davantage de vrai. Cette théorie saugrenue d'une pauvre école ne peut être professée logiquement que par des gens qui consentent à ne rien soutenir du tout; et alors, si ces gens ne soutiennent rien, ils ont tort de parler, et chaque fois qu'ils parlent, ils perdent, comme dit le peuple dans son gros bon sens, une belle occasion de se taire.

La question du bonhomme Pourquoi, en fait de matière musicale, est délicate, embarrassante..... J'ai cependant des idées très arrêtées à ce sujet, mais il me plairait peu de les énoncer dans un endroit où je ne puis leur donner le développement qu'elles comportent. Et d'au-

tant plus que ces idées feraient disparaître les accords de la musique sous les hurlements des mélomanes. Je crois à une musique de l'avenir, mais à une musique qui ne ressemble pas plus à celle de la cour de Munich que la science du grand Albert à la chimie des temps modernes. D'ailleurs, je m'occupe en ce moment des musées de peintures et non point de concerts d'orphéonistes.

En fait de peinture, l'appréciation d'une œuvre repose sur des considérations multiples, qui ne sont pas, à beaucoup près autant qu'on le dit souvent, des considérations de caprice ou de sentiment. Plusieurs d'entre elles, je me risquerais presque à dire *toutes*, — ont, au contraire, la précision de principes mathématiques. Il faut d'abord que l'esquisse soit bien conçue, et pour qu'elle soit bien conçue, il faut que toutes les exigences de la perspective aient été res-

pectées. Or, l'art de la perspective a des lois rigoureuses qui n'ont rien à voir avec la fantaisie. Comme corollaire de la perspective, il faut que l'artiste ait tenu exactement compte de la théorie des ombres; et là encore il s'agit d'une théorie précise comme des préceptes de géométrie. Il faut enfin qu'il ait fait une heureuse application de la gamme des couleurs. C'est évidemment ici qu'on est tenté de croire à la suprématie, du caprice ou du sentiment. La raison, abandonnée à elle seule, eut suffi jadis pour contester cette suprématie : les progrès des sciences viennent démontrer aujourd'hui par des faits ce qui avait été tout d'abord affirmé par de pures concepts de la pensée, à savoir que les rapports et les combinaisons des couleurs sont réglés par des lois formelles et positives. Ces lois, les artistes supérieurs des temps passés les ont ignorées complètement, mais leur génie les a

pressenties. De même que les grands poètes, en faisant mouvoir les plus vigoureux rouages de leur âme, arrivent parfois à formuler des idées puissantes dont ils n'ont que vaguement conscience et dont les siècles futurs pénétreront seuls la profondeur et la portée ; de même les grands artistes trouvent dans les replis les plus intimes de leur cœur l'expression d'un idéal qui peut demeurer indescriptible et indéfinissable pendant bien des âges successifs. De nos jours, les artistes savent que la science est arrivée à donner une formule précise aux principes que leurs prédécesseurs n'entrevoyaient que dans le clair-obscur de leur sentimentalité, et ces formules commencent à les préoccuper. Une réaction dans les arts se produira nécessairement par ce fait, et cette réaction sera peut-être le signal d'une période passagère de décadence. Mais cette période sera l'avant-

garde d'une ère nouvelle de renaissance, le trait-d'union entre le passé inconscient et l'avenir réfléchi. N'est-ce pas Balcon qui a dit que l'homme ignorant croyait en Dieu, qu'avec un peu de savoir il n'y croyait plus, et qu'il lui fallait ensuite une somme considérable de science pour être conduit à y croire de nouveau ? Je serais tenté d'en dire autant de l'art. L'artiste ignorant possède dans les zones incultes de son imagination naïve un certain idéal du beau. Cet idéal, avec un peu de science, s'altère, se trouble, s'affaiblit ; avec beaucoup de science, il ressuscitera dans toute l'amplitude de ses plus sublimes manifestations.

Il suffirait, au besoin, pour se convaincre de la justesse de cette pensée, de réfléchir à la situation présente de la peinture en face de cet art prodigieux qu'on appelle la photographie.

LA PHOTOGRAPHIE : L'art que vous pratiquez, vous autres peintres, vous fait assurément grand honneur, car vous savez souvent triompher d'une façon heureuse de mille et mille difficultés. Mais, en somme, malgré votre savante théorie de la perspective et des ombres, aux exigences de laquelle vous vous voyez sans cesse obligés de vous soustraire, vous ne parvenez jamais à tenir compte de toutes les conditions de rapport des objets que vous essayez de représenter. J'arrive, au contraire, à rendre les images dans leur vérité la plus incontestable, la plus absolue. « Mes tableaux, comme l'a dit un poète japonais, sont des tableaux du créateur, dont le pinceau est la lumière ».

L'ARTISTE DU PASSÉ : Je reconnais, en effet, que vous, photographie, vous produisez des tableaux d'une exactitude parfaite, avec une précision de détail que la main d'un artiste ne saurait jamais

égalier. Mais vos portraits sont sans vie, sans expression, sans couleur. Ils ne vaudront jamais l'œuvre d'un peintre habile et expérimenté. Je vous plains de tout mon cœur; car, soyez-en sûr, vous ne vous élèverez jamais au-dessus du niveau d'un métier mécanique et industriel.

LA PHOTOGRAPHIE : Mercis et grès, votre compassion vient d'un bon naturel; mais quittez ce souci. Je suis encore bien jeune, et immense est la carrière qui se déroule devant moi. Vous dites que mes portraits sont sans vie, sans expression; mais depuis que je produis instantanément des épreuves, je saisis la nature sur le fait, et vous n'avez aucun moyen de l'exprimer avec une égale somme de vérité. Les couleurs que vous cherchez en tâtonnant sur le tohu-bohu de votre palette, je ne les produis pas encore d'une façon satisfaisante et durable; mais il n'y a plus à douter qu'un

jour je les produirai avec une justesse aussi parfaite pour l'œil nu que pour le microscope. Vos œuvres ne peuvent être appréciées qu'à distance, en se faisant illusion à soi-même ; les miennes peuvent être examinées de près jusque dans les détails moléculaires des infiniment petits. Déjà je reproduis les aspects des corps célestes, le sillon rapide de la foudre, les battements successifs du vol de l'oiseau ; mes impressions, grossies à l'infini, révèlent des particularités inconnues du monde invisible et insaisissable. Qui oserait dire où s'arrêtera la portée de ma puissance ? Qui oserait affirmer que les images superposées sur les objets ne pourront pas être séparées un jour, comme on peut détacher, en les humectant, les feuilles de papier qu'on a appliquées les unes sur les autres pour former un épais carton ? Qui peut limiter enfin le nombre des corps susceptibles de rece-

voir l'empreinte de la lumière, et de la rendre comme la rend aujourd'hui la plaque nitratée d'argent ? La peinture du portrait de l'assassin surprise sur la rétine de l'œil de sa victime sera-t-elle toujours qualifiée d'œuvre imaginaire et romanesque ? Laissez-moi rêver aux services que je rendrai peut-être à l'homme, et n'opposez pas un vain scepticisme à leur immensité.

L'ARTISTE DE L'AVENIR : Quant à moi, je ne doute point de la portée infinie de votre puissance et de vos manifestations. Puisque vous pouvez déjà reproduire les figures des astres lointains, nul ne peut dire que vous n'arriverez pas même à nous donner la peinture des événements du temps passé ! Quelque rapide que soit la marche des molécules lumineuses qui emportent avec elles les images dans l'espace infini, cette marche est loin d'être instantanée ; et celles qui, par exemple,

se sont imprégnées du tableau de la bataille d'Austerlitz seront encore bien des siècles, avant d'avoir traversé les vastitudes du firmament et atteint aux étoiles lointaines de l'empyrée. Si vous parvenez à les saisir au passage, ou à les dégager des corps sur lesquels elles se sont déposées, rien n'empêche que vous ne nous découvriez un jour le tableau d'après nature du passage de Napoléon sur le pont d'Arcole, celui du séjour de Moïse sur le mont Sinaï ! Si l'on avait parlé à nos pères d'il y a quelque mille ans des merveilles de la science et de l'industrie modernes, on ne leur aurait peut-être pas raconté quelque chose de plus incroyable et de plus extraordinaire.

Avec les étonnants progrès de l'humanité militante, les conditions de toutes choses se modifient et se transforment. De plus en plus maître des éléments dont il a été si longtemps l'esclave,

l'homme voit enfin poindre l'âge radieux où il n'aura plus d'autre labeur que de développer en lui les incomparables puissances de sa pensée. La tourmente qui agite notre époque est le présage du règne prochain de l'Idée, comme les bouleversements de l'atmosphère en feu sont les pronostics de l'apparition d'un beau jour. Le réalisme est le dernier effort du passé défaillant qui se meurt. L'homme est appelé à des destinées plus haute ; la puissance de son génie lui permettra de s'élever au-dessus des horizons étroits de la nature qui l'entoure.

L'artiste de l'avenir ne sera pas un faible instrument de copie servile et d'imitation, souvent inférieur à ses machines ; sa vue profonde franchira le domaine de la pâle réalité pour atteindre aux horizons les plus lointains. Qui peut dire s'il n'est pas réservé à l'ange

déchu qui se souvient des cieus, de ravir
au ciel, sa première patrie, le secret de
la création ?

XVII.

*Où l'on voit comment on se repose à partir
du vingt et unième jour.*

Depuis bientôt trois semaines, nos journées et une partie de nos nuits ont été absorbées par le travail que nous nous sommes imposé. Ce travail est enfin terminé ; mais, sur l'itinéraire que nous avons tracé, il reste plusieurs villes assez éloignées où nous espérons découvrir de nouveaux documents intéressants pour l'américanisme. Nous ne pouvons donc plus tarder à partir, et il nous faudra renoncer à regret au plaisir que nous aurions eu d'étudier,

dans ses replis les plus intimes, les mystères de la vie madrilène. Une étude de ce genre n'est possible qu'à condition de s'établir pour longtemps dans une ville et d'y disposer de tous ses instants. Nous poursuivons d'autres idées, et la sagesse des nations dit qu'on ne doit jamais poursuivre deux ruminants à la fois. Cependant nous nous proposons de rester encore ici une huitaine de jours, pour qu'il ne soit pas dit que nous avons quitté la capitale des Espagnes, sans y avoir vu autre chose que le musée d'antiquités, les bibliothèques, les académies et les savants. Nous avons bien fait de ne pas hâter notre départ, nous aurons eu l'avantage de nous être trouvés à Madrid un jour de fête nationale.

En effet, le 22 octobre, dès le matin, tous les édifices publics et un grand nombre de maisons particulières sont paroisés aux couleurs espagnoles. Des

troupes viennent s'établir sur la *Puerta del Sol*, où elles forment une double haie. Bientôt une longue suite de voitures de gala, précédées et suivies de détachements de cavalerie en costume de cérémonie, vient défiler devant nos fenêtres. C'est la reine d'Espagne qui se rend à Notre-Dame d'Atocha, à l'extrémité du Prado, pour offrir, à l'occasion de ses relevailles, des actions de grâces à Dieu. Quelques heures plus tard, le même spectacle se renouvelle sous nos fenêtres. Nous avons braqué à tout hasard sur la place notre appareil photographique. Au moment du passage de LL. MM. Catholiques, je me décide, malgré la marche rapide du cortège, à tenter une épreuve instantanée. La Reine tient en main le royal enfant; le Roi est assis à ses côtés, faisant face à la nourrice qui a pris place sur la banquette de devant.

Le soir, la foule des promeneurs en-

combre les rues centrales de la ville décorées de lampions et de lanternes de toutes les couleurs. La *Puerta del Sol* est éclairée *a giorno*. Au ministère de la Gobernacion, l'illumination est des plus brillantes. Au-dessus du portique principal, on a représenté en feux de gaz les armes d'Espagne entre deux fleurs de lys, et au-dessus la légende : VIVA ALFONSO XII.

Une de nos après-midi est employée à visiter le Musée d'Artillerie qu'on a établi dans un bâtiment en construction. Il faut dire, à ce sujet, que de tous côtés on ne voit que des édifices commencés et qu'on semble peu disposé à terminer.

La collection de drapeaux historiques du Musée d'Artillerie rappelle celle que nous possédons aux Invalides. Le hasard nous a fait rencontrer, dans une des salles, un ancien manuscrit mexicain exposé entre deux verres; c'est un document où

sont représentées quelques figures avec une inscription en espagnol ; il est assez curieux en raison de sa provenance, mais en somme d'un intérêt secondaire pour l'américanisme.

De là, nous avons été visiter les *Cavalleritas Reales*. Ces écuries royales jouissent d'une grande réputation, mais on n'y voit pas grand'chose de bien extraordinaire. Dans la sellerie, où sont réunies toutes les livrées des laquais de la Cour, on appelle l'attention des visiteurs sur quelques harnais richement ornementés, et sur les chaises à porteur de Philippe V, de Charles III et de Ferdinand VII. On nous montre ensuite les voitures de « demi-gala », et on nous fait entendre que celles de « grand gala » ne peuvent être vues que par une faveur spéciale. Cela signifie qu'il faut se montrer généreux au moment de donner le premier pourboire. Nous avons répondu par un

sourire significatif; et dès lors, comme sous la baguette d'une fée, toutes les portes se sont ouvertes sur nos pas.

Dans le grand hangar où sont remises les voitures « historiques », et celles dont on se sert les jours de cérémonies exceptionnelles, on remarque une voiture en chêne, couverte de riches sculptures, à laquelle le guide accorde 470 ans d'antiquité; le carrosse où monte le roi le jour de l'ouverture des Cortès, celui de Don Carlos IV, et un autre qui fut donné à ce prince par Napoléon; l'équipage de Charles III, orné de nacre de perle avec des peintures représentant Apollon et Amphitrite; celui de Ferdinand VII, construit pour le jour de son mariage; la voiture de Marie-Louise, femme de Carlos IV; celle du duc de Montpensier, toute entière de palissandre; et enfin des produits français de la maison Binder, dont on s'ap-

plique à nous faire admirer les rares mérites.

Nous avons hâte d'en finir : cette visite ne tarde pas à devenir fastidieuse. Un coche, un peu plus modeste que ceux que nous venons de contempler, nous conduit, pour terminer notre journée, au palais du marquis de Salamanca, à quatre ou cinq kilomètres en dehors de Madrid.

C'est une charmante résidence, dont la décoration générale et les richesses de tous genres qui y sont accumulées, rappellent la ravissante villa Demidoff, aux environs de Florence. On y rencontre une énorme quantité de peintures à l'huile parmi lesquelles on découvre de loin en loin quelques tableaux de maîtres et, à chaque pas, des hauts faits de badigeonneurs. Notre guide tient à appeler tout particulièrement notre attention sur une toile où l'on voit un petit bonhomme qui regarde une lune d'une grandeur étran-

gement démesurée planant au-dessus de sa tête, et de beaux portraits de porcs-épics.

Quelques sculptures de valeur ornent les appartements, entre autres « le Mars et Vénus » de Canova.

Dans la salle des festins, le groupe en pied de Joseph se refusant à une conversation intime avec madame Putiphar, fait face à une autre statue, également en marbre blanc, qui représente Adam et Ève.

On a exposé, dans une pièce plus loin, deux berceaux garnis de soie rose et blanche, dans lesquels on a élevé la reine Doña Isabel II, un cercueil en or, ou plutôt en sculptures de bois doré garni de velours rouge, ayant servi de corbeille de noces; un riche fauteuil pour peser les visiteurs; de jolies chambres à coucher avec des *retretes* établis dans des placards; une vitrine d'oiseaux em-

paillés simulant un combat entre les Carlistes et les Libéraux, avec cette inscription :

YSABEL 2^a PATRIA LIBERTAD

de grandes et magnifiques tables en mosaïque et en marqueterie ; des porcelaines et des faïences de tous les temps et de tous les pays ; etc.

De vastes jardins, ornés d'une foule de bustes en marbre blanc, ayant, sans en excepter un seul, le nez cassé, environnent cette délicieuse résidence que la plupart des touristes ont certainement tort de ne pas aller visiter.

A notre retour, nous passons sur le pont de Tolède que Victor Hugo a poétisé, mais qui serait sans cela un des ponts les plus prosaïques du monde entier. Le maigre paysage qui l'encadre n'offre guère aux yeux du promeneur que d'innombrables morceaux de linge ou de

guenilles que font sécher au vent d'épais bataillons de blanchisseuses.

Comment passerons-nous la soirée? On nous engage à aller au *Teatro de Variedades*, berceau de l'opéra comique espagnol, voir jouer une petite comédie. Nous prenons deux *butacas*, fauteuils d'orchestre, pour la première « fonction ». Dans une même soirée, ces petits théâtres jouent plusieurs pièces (*funcion*), à la suite de chacune desquelles il faut se retirer, sauf à rentrer pour la suivante en s'étant muni d'un nouveau billet. La comédie à laquelle nous assistons est fort bien rendue; nous aurions été charmés d'en connaître le dénouement; mais elle est en deux actes et le second acte sera joué seulement demain soir. Tant pis pour nous! *Cosas de España*.

Madrid pullule, comme Paris, de théâtres de toutes sortes. Mais ce n'est pas le *Teatro Real* ou grand opéra qui

répond, en ce moment, à notre état d'esprit. Nous voudrions voir un estaminet musical, un lieu de rendez-vous nocturne de la population madrilène. Non sans peine, nous parvenons à découvrir le petit café *Imparcial*, où l'on chante des airs nationaux, entremêlés de danses andalouses et bohémiennes. Dans un local d'assez maigre apparence, des individus appartenant aux basses classes de la société, mais en général bien vêtus et d'une tenue des plus décentes, viennent assister pendant quelques heures aux exhibitions théâtrales qu'on leur a préparées, pendant qu'ils consomment des mazagrans, du chocolat, de la bière ou de simples verres d'eau sucrée. Une petite scène a été établie sur une estrade de planches dans le fond de la salle; l'estrade est ornée de trois glaces, de deux potiches et de deux guitares. Quatre sièges sont préparés pour les artistes de la soirée. Sur les murailles

on aperçoit de grandes affiches qui annoncent encore une *corrida* de taureaux. Le service des tables est fait par des garçons qui ont le grand tort, suivant nous, de ressembler à s'y méprendre à des garçons d'estaminets parisiens.

À neuf heures, deux hommes, une jeune femme et une fillette prennent place sur l'estrade. Les deux hommes sont Andalous ; les deux femmes sont Gitanas. Après une chansonnette chantée d'un ton nasillard par le plus petit de nos deux Andaloux, la femme bohémienne, vêtue d'une robe de cotonnade rose claire, d'un jupon rouge écarlate et d'une pañoleta de laine bleue, nous donne le spectacle d'une danse de caractère, avec force contorsions, claquements de doigts, et appels de pied ; les deux hommes, pour lui servir d'accompagnement, frappent en cadence le plancher de leur canne, et la petite fille jette d'instant en instant des

cris aigus pour l'encourager. Puis le grand Andalous exécute, à son tour, non sans une certaine grâce, les pas d'une danse de sa province, avec vociférations et battements de mains. La petite fille, enfin, vient nous montrer son savoir, et la séance est momentanément interrompue pour permettre aux quatre artistes de se désaltérer à la table des spectateurs qui veulent bien les inviter à trinquer avec eux. Un quart d'heure après, la même représentation recommence. Nous en avons vu suffisamment.

Le théâtre espagnol a été le premier théâtre du monde à la grande époque littéraire que les Espagnols appellent leur « siècle d'or », c'est-à-dire entre les années 1530 et 1590. Cette période, au début de laquelle on rencontre Garcilaso de la Vega, Boscan et Hurtado de Mendoza, arrive à son apogée avec Cervantes et Lope de Vega, et se termine brillam-

ment par les écrits de Solis et les admirables productions dramatiques de Calderon. Puis, tout d'un coup, l'art dramatique abandonne le sol de l'Espagne, où, malgré quelques remarquables efforts tentés dans ces derniers temps, il ne paraît guère songer au retour.

Comment expliquer cette décadence, pour ne pas dire davantage? Quelques auteurs ont voulu l'attribuer à l'Inquisition. On a répondu avec justesse que le théâtre espagnol était né à l'époque même où l'Inquisition s'établit en Espagne, c'est-à-dire vers la fin du XV^e siècle; et que c'était pendant que cette fatale institution avait eu le plus de puissance, que la comédie avait été florissante dans la Vieille-Castille. Lope et son disciple bien-aimé Montalban, appartenaient au personnel de l'Inquisition, et Calderon, Tirso, Moreto, Solis étaient prêtres. M. Damas-Hinard, le savant traducteur

de Calderon, croit que la cause particulière du déclin de l'art dramatique en Espagne est d'abord le bigotisme aveugle du roi Charles, ensuite et surtout, l'avènement du petit-fils de Louis XIV au trône d'Espagne. Avec ce prince, les idées et les mœurs françaises firent irruption dans la péninsule, où, jusqu'alors, l'influence étrangère ne s'était, en quelque sorte, jamais fait sentir : « Comme il n'y avait plus de Pyrénées, il n'y eut plus de comédie espagnole ».

Pour que l'art se manifeste avec toute sa puissance dans un pays, — on l'admet du moins assez communément, — il faut que ce pays soit profondément pénétré de foi religieuse et de patriotisme. La foi religieuse et le patriotisme donnent naissance à certaines grandes passions ; il n'y a pas d'art, là où il n'y a pas de grandes passions. Les peintres les plus célèbres de l'École Italienne rêvaient au paradis

et aux anges, en mélangeant les couleurs sur leur palette ; il y en avait même qui n'auraient point osé peindre le portrait de la Vierge autrement qu'agenouillés devant leur chevalet. Les idées de gloire nationale et d'intolérance dogmatique étaient à la mode sous le règne du Roi Soleil, et jamais la France n'a produit, en un seul âge, pareille pléiade de poètes, d'écrivains et d'artistes éminents dans tous les genres. Durant son *siècle d'or*, l'Espagne plus croyante que les croyants Maures qu'elle avait chassés de son territoire, fière de promener son drapeau triomphant sur une hémisphère dont la découverte était le plus colossal événement des temps modernes, l'Espagne ne respirait que sentiments chevaleresques, ne caressait que son patriotique orgueil. De toutes parts, à Madrid, à Valence, à Séville, à Barcelone, le génie national se traduisait par des chefs-d'œuvre

dans la poésie, dans la musique et dans la peinture. Je ne suis cependant pas bien convaincu de la justesse de ce raisonnement.

A priori, il me semble singulier qu'il faille attribuer à l'obscurantisme religieux le développement de l'art chez un peuple quelconque. Il y a des peuples qui professent des religions fausses, où tout est erreur, mensonge et fourberie. Y a-t-il donc dans l'erreur, le mensonge et la fourberie tant de germes féconds, que l'art, cette sublime manifestation de l'intelligence humaine, doivent nécessairement y construire son berceau ? Et la pensée, à laquelle tous les peuples ont donné des ailes, ne peut-elle donc accomplir ses évolutions que courbée sous le poids de la plus lourde des chaînes, l'ignorance ? J'en douterais à coup sûr, si je ne l'entendais affirmer par les esprits les plus respectables du monde.

A posteriori, je juge les arguments qu'on fait valoir pour expliquer la production des grands siècles littéraires et artistiques comme peu convaincants, parce qu'ils sont tant soit peu inexacts. Y avait-il donc une si grande somme de foi dans l'esprit d'Eschyle, du Dante, de Shakespeare et de Gœthe? Lucrèce, qui ne croyait à rien, est-il vraiment un plus mauvais poète que le cardinal de Polignac qui devait croire à tout? Le patriotisme si ardent de nos pères de 89 a-t-il produit une foule d'écrivains et d'artistes éminents, et les innombrables triomphes de Napoléon I^{er} ont-ils donc empêché le mauvais goût de régner en France aussi despotiquement que le héros du 18 brumaire dans son empire? En parcourant l'histoire, nous trouvons autant de périodes de liberté que de périodes de servitude, autant d'époques de foi que d'époques de scepticisme, durant les-

quelles l'art est impuissant à se manifester. Il en résulte que ni la liberté, ni la servitude, — ni la foi, ni le scepticisme ne suffisent pour permettre à l'homme de recueillir, dans les replis de son intelligence, le feu sacré qui illumine un âge des plus sublimes beautés. Ce qu'il faut au grand art, c'est le culte de l'idéal. Sans idéal, point d'art. Si l'on s'attachait à étudier de près quel était le courant des idées, dans les siècles où la littérature a été la plus florissante, — et cette étude mériterait d'être entreprise avec le soin qu'elle exige, — je suis convaincu qu'on y reconnaîtrait toujours les premiers symptômes d'un idéal nouveau, d'une conviction nouvelle dans les destinées infinies du vrai, du beau, du bien absolu. Les idées relatives et restrictives, le positivisme issu de doctrines sceptiques et décourageantes, ne peuvent rien créer de supérieur au niveau terre à terre

qu'ils n'osent franchir. Il n'est point d'œuvres immortelles sans confiance en l'immortalité.

XVIII

Dans quelles circonstances singulières il m'a été donné d'aller à Tolède avec mon compagnon Suavis.

Les premières lueurs du jour n'éclaireront pas avant une heure la voûte cérulée du ciel. Je saute du lit et m'habille en hâte, car nous devons partir sans délai pour une courte excursion à Toloste. Comme nous y passerons seulement une journée, inutile de charger nos malles de vestures : ce que nous portons sur nous, un flacon d'aigue, des tortels, et quelques autres victuailles dans nos sacs, suffiront pleinement pour nos besoins,

puisque nous serons de retour à vêpres. Bien qu'il soit grand matin, à la seule pensée de visiter aujourd'hui une cité dont on a tant dit de merveilles, je me sens tout resbaudi.

En peu de minutes, l'omnibus de l'hôtel nous conduit à la gare, où le hasard nous fait rencontrer de vieilles connaissances basques de San-Sebastian, Ildefonso Échézarréta le marin, Luisa Élisaldé et sa petite sœur. Tant mieux : nous leur feront bonne chère et nous monterons avec eux dans un compartiment de troisième classe. De la sorte, au lieu de nous endormir en route, nous pourrons bavarder tout à notre aise, et ainsi *pasar el rato*, comme on dit gentiment en Espagne.

Le train se met en marche. En esle pas, comme pour nous souhaiter la bienvenue, l'Aube riante et gracieuse s'avance d'un pas rapide. Les fleurettes des champs

se relèvent et se redressent sur leur tige ; le cristal liquide des ruisseaux, murmurant au travers des blancs et gris cailloux, court offrir son tribut aux rivières qui l'attendent. La terre joyeuse, le ciel clair, l'air limpide, la lumière sereine, tout donne des signes manifestes que le jour qui foule déjà du pied la robe de l'Aurore, sera un jour pur et radieux.

Bientôt nous franchissons plusieurs petites vallées arbrueses qui se dessinent en contreval de chaque côté de la voie de fer ; nous traversons ensuite le Manzanarès aux eaux couleur d'opale, et nous arrivons tout à coup à une plaine aride et désolée. Il n'y a plus rien à regarder par les fenêtres. Luisa Élisaldé ! racontez-nous donc une jolie histoire de votre pays :

Il en était une fois, sur le versant nord de la montagne d'Aitzgorry, de l'autre côté de la Navarre et à peu de distance

de l'ermitage de San-Adrian, un vieux château environné de huit ceintures de murailles crénelées et de trois cordons de fossés, dont la profondeur était telle que lorsqu'on y jetait une pierre, il fallait attendre plus d'un quart d'heure avant qu'on l'entendit résonner sur les rochers qui en garnissaient le lit. Dans cet antique castel, habitait un noble seigneur appelé Crête-Noire qui avait renoncé à fréquenter le monde, désolé que le ciel n'eût jamais consenti, malgré ses ferventes prières, à lui accorder un enfant. La châtelaine, de son côté, avait fait de nombreux pèlerinages et répandu de larges aumônes, dans l'espoir d'obtenir un héritier. L'un et l'autre étaient déjà parvenus à un âge avancé, lorsqu'un jour, après une matinée où l'on avait éprouvé une chaleur suffocante inconnue à pareille altitude, survint un orage, accompagné de coups de vent d'une violence telle qu'on

entendait de toutes parts les rochers brisés tomber avec fracas dans les gorges de la montagne et rouler jusque dans les vallées voisines. A la chute de la nuit, la fureur des éléments se montra plus terrible encore ; puis on crut un instant le calme rétabli dans la nature ; mais bientôt une brillante traînée lumineuse, suivie d'une épouvantable décharge de tonnerre, vint ébranler la grande tourelle du château et renverser le clocheton surmonté d'une croix d'argent. C'était dans cette tourelle que se trouvaient les appartements de la chatelaine.

Crête-Noire qui, pendant ce temps, n'avait cessé de parcourir son domaine dans toutes les directions, pour prévenir autant qu'il était en lui les causes de désastres, voyant l'incendie s'allumer dans la tourelle, courut s'assurer s'il n'était pas arrivé quelque autre malheur de ce côté. Mais la tempête avait démoli l'escalier

tournant qui conduisait aux appartements, de sorte qu'il lui fallut attendre qu'on eût apporté des échelles pour escalader les décombres. Quand il eût pénétré dans la chambre de la châtelaine, il la trouva étendue sans mouvement sur son lit. En écoutant de près, il reconnut, par les battements du cœur, que la mort n'était cependant pas venu la frapper.

Après de vains efforts pour la réveiller, Crête-Noire, entouré de ses plus fidèles serviteurs, résolut de passer la nuit à ses côtés, dans l'impossibilité où l'on était, à cette heure avancée, d'aller quérir un médecin à la ville la plus voisine.

Au point du jour, la châtelaine se réveilla et dit à son Seigneur qu'elle ignorait ce qui était arrivé, si ce n'est qu'elle avait vu en rêve un vieillard aux cheveux d'azur et à la barbe écarlate qui lui avait annoncé qu'elle donnerait bientôt le jour à une fille ; que cette fille aurait sur les

épaules une longue chevelure d'or, et sur le cou un léger duvet d'argent. Le vieillard avait ajouté que cette jeune fille périrait si, avant l'âge de dix-huit années, elle pouvait, seulement un instant, apercevoir son image dans l'iris des yeux d'un jeune homme.

Crête-Noire ne prêta d'abord que peu d'attention au récit de ce rêve; mais bientôt il n'eut plus d'autre pensée, car il lui naquit une fille en tout point semblable à celle que le vieillard avait annoncée.

Se souvenant alors des avertissements donnés à la châtelaine, et sans tenir compte, pour plus de sûreté, de l'âge de ses gens, il intima l'ordre à tous les serviteurs mâles de quitter incontinent le château, plaça à l'entrée des trois ponts-levis un poste de femmes armées de pied en cap, et annonça à son de trompe dans les pays avoisinants qu'il ferait sans pitié

mettre à mort les hommes jeunes qui pourraient être aperçus à une lieue à la ronde, aux alentours de son manoir.

Ces précautions étaient sans doute excellentes ; mais Crête-Noire eût été plus sage encore si, avant de chasser ses serviteurs, il ne s'était laissé aller au plaisir de se vanter de la merveilleuse beauté de son nouveau-né.

Il n'en fallut pas davantage pour que les fils des seigneurs du pays Basque et de la Navarre éprouvassent bientôt l'ardent désir de voir l'incomparable enfant aux cheveux d'or et aux épaules couvertes d'un duvet d'argent.

Avant qu'aucun d'eux ne se risquât à s'aventurer aux environs du château, il s'écoula d'assez longs temps ; mais le récit de mon histoire marche plus vite que le temps, et déjà Fleur-de-Beauté approche de sa dix-huitième année.

Or la princesse n'avait jamais quitté

l'intérieur du manoir. Pour adoucir sa captivité et chasser loin d'elle la tentation de franchir ses huit murailles et ses trois fossés, son père avait improvisé, dans la gorge de la montagne, un jardin délicieux où il avait réuni tout ce que l'art pouvait imaginer pour rendre un pareil séjour agréable.

Au milieu d'une pelouse toujours verte, émaillée de pâquerettes blanches lisérées de rose, de campanules lilacées et d'escholtzias aux fleurs d'or, un petit ruisseau courait en serpentant sur un lit d'onyx laiteux, de calcédoines et de grenats. Ce petit ruisseau, qui prenait sa source aux hautes régions du versant nord, pénétrait dans le jardin par les légères fissures d'un rocher de cristal, sur lequel venaient se refléter les nuances infinies de l'arc-en-ciel et des nuages. Puis c'étaient des allées de sable doux au marcher comme les plus épais tapis

d'Orient; des plates-bandes où se succédaient sans cesse de fraîches guirlandes de plantes en pleine floraison; des treillages rustiques artistement façonnés, sur lesquels s'entrelaçaient la vigne aux fruits colorés d'ambre et de pourpre, le lierre odorant du Caucase, la glycine aux grappes d'améthyste, le jasmin au parfum délirant; puis des massifs d'arbustes rares et exotiques, au pied desquels rampait la pervenche azurée et la fragile verveine; enfin d'épais bosquets où le promeneur fatigué trouvait, sous l'ombrage, un instant de repos, pendant les chaleurs accablantes du jour.

Très probablement la princesse, enfermée dans cet éden ravissant, où l'Aurore ne se levait jamais sans lui apporter un nouveau sujet de plaisir et de distraction, eût laissé venir doucement à elle son dix-huitième printemps sans songer à la liberté, si, par imprudence, son père

n'avait fait peupler les paisibles taillis de son jardin de toutes sortes d'oiseaux rians et chanteurs.

C'était sur le midi, un de ces beaux jours de février où le soleil répand parfois dans l'atmosphère une chaleur exceptionnelle. La nature, surprise par les caresses inattendues d'une brise ardente, s'éveille tout à coup. L'air est pénétré d'une senteur étrange. La sève, trop longtemps emprisonnée dans les tissus secrets des plantes, fait de vigoureux efforts pour s'échapper ; et déjà sa puissance se traduit sur les arbres par de frais bourgeons. Le papillon diapré vient butiner les fleurs précoces et leur ravir le doux pollen dont il se rassasie. Les oiseaux voltigent sur les branches qui promettent de se couvrir bientôt de feuilles, et célèbrent par leurs refrains passionnés l'heure de leurs premiers travaux.

Fatiguée par une promenade plus lon-

gue que de coutume, la princesse captive était venue se reposer sous l'ombrage d'un cèdre toujours vert. En entendant les oiseaux saluer son arrivée par leurs chants mélodieux, des pensées inconnues se répandirent dans son âme ; elle se laissa aller à un rêve, et dès lors ce rêve n'abandonna plus la jeune fille. En un instant, ses traits, sa contenance, sa gaieté folâtre, tout changea. Son beau front se couvrit de sueurs brûlantes ; ses yeux, tour à tour éteints et enflammés, se couronnèrent d'une auréole bleuâtre. Sur sa poitrine, des mouvements fébriles et saccadés semblaient correspondre à la rougeur vermeille et à la pâleur livide qui, sur son visage, se succédaient à de rapides intervalles. Elle s'asseyait sur le gazon, se levait, et s'asseyait de nouveau. Un moment, elle s'étendit sur un lit de mousse, au milieu des violettes et du serpolet : mais elle ne put y trou-

ver le repos, et courut follement se cacher dans les allées les plus retirées du bois. Puis elle s'en retourna du côté du château. Son père, effrayé à sa vue, lui demanda ce qui lui était arrivé, si elle se trouvait malade. Les yeux hagards, elle ne lui donna d'autre réponse que quelques sons inarticulés, entrecoupés par des rires et par des pleurs; puis elle voulut s'enfuir.

Les convenances exigent que, dans l'état où se trouve la jeune fille, nous ne la poursuivions pas davantage d'une indiscrete curiosité. Quittons-la donc un instant, et descendons dans la plaine où la réputation de sa beauté n'a point cessé d'enflammer l'âme des plus riches seigneurs du pays de Guipuzcoa.

XIX

Comment nous avons failli ne pas connaître le dénoûment de l'histoire de notre Basquaise.

— Je ne puis terminer mon histoire, nous dit alors Luisa Élizaldé ; car je crois que nous sommes arrivés à Tolède.

— Nous n'y sommes pas encore, interrompit un voyageur qui enveloppé dans sa longue capa noire et coiffé d'un large sombrero, n'avait pas desserré les dents depuis notre départ de Madrid. C'est seulement ici l'embranchement de Cas-tillejo, où vous devez changer de train.

En hâte, nous quittons notre compartiment, et nous nous installons tant bien que mal dans une autre voiture.

— Maintenant, Luisa Élizaldé, reprenez votre récit. Vous aurez sans doute le temps de l'achever, avant que nous ayons atteint le terme de notre voyage.

Le bruit que Fleur-de-Beauté était retenue captive dans l'enceinte du château de Crête-Noire s'était depuis longtemps répandu fort au-delà du pays Basque et de la Navarre. Aussi, dans leurs conversations, les jeunes gens ne parlaient-ils plus que de leur ardent désir d'aller contempler la merveilleuse princesse et de l'arracher à sa solitude. La plupart d'entre eux se flattaient de pénétrer dans le manoir, en dépit des dangers que présentait une tentative aussi audacieuse ; mais, en somme, aucun ne se décidait à affronter les périls d'une si téméraire aventure. De sorte que les mois et

les années s'écoulaient sans que personne n'osât braver les ordres impitoyables du vieux châtelain.

Mais que nous importent les mois et les années, puisque le récit de mon histoire marche plus vite que le temps, et que bientôt Fleur-de-Beauté atteindra l'heure solennelle de son existence.

Or, quelques mois avant l'époque où nous avons laissé l'unique héritière du châtelain en proie à ces agitations secrètes qui font de la tendre enfant une jeune femme, il y avait, aux environs de San-Estevan, le fils d'un riche marchand de Bilbao qui habitait pendant l'été avec sa mère et ses sœurs dans un magnifique domaine du pays. Sa fortune était tellement considérable qu'on avait fini par l'accueillir dans la société des nobles. En sa présence, on le nommait Don Pedro; mais quand il n'était pas là, on

ne l'appelait jamais que « le petit hidalgo de gouttière » (*el hidalgo de goutería*), épithète donnée dans notre pays aux roturiers qui essaient de se faire passer pour gentilshommes. Toujours est-il qu'il était parvenu à se mettre dans les bonnes grâces d'un des plus illustres seigneurs des Asturies qui, complètement ruiné, n'avait pas hésité à lui promettre sa fille unique et à célébrer leurs fiançailles, en attendant la prochaine cérémonie du mariage.

De mémoire d'homme, il n'avait jamais existé dans le pays une jeune fille d'une égale beauté, et son futur époux qui en était éperdument amoureux, ne se lassait pas de répéter qu'on chercherait en vain dans le monde une aussi ravissante créature. Cependant, à la longue, le bruit qui se faisait au sujet de la fille de Crête-Noire, finit par lui troubler le cerveau, et il devint aussi dé-

sireux que les autres jeunes gens du pays de savoir à quoi s'en tenir par lui-même. On ignore si ce fut la jalousie, la simple curiosité, le charme du fruit défendu, ou tout autre sentiment qui le fit agir. Toujours est-il qu'il se décida à entreprendre une aventure qui avait déjà découragé bien des désirs et déçu bien des ambitions.

Informé qu'un des anciens serviteurs du manoir s'était retiré avec sa famille aux environs de Tolosa, il se rendit auprès de lui, afin d'obtenir des informations sur les moyens d'arriver à l'accomplissement de ses espérances. Le père de cet homme était sorcier de son état, et n'avait laissé en mourant, pour toute fortune à son fils, que quelques importantes recettes de son art.

Lors donc que le vieux serviteur vit venir à lui le riche héritier de San-Estevan, il devina de suite le motif de sa

visite ; ce qui d'ailleurs était facile, car depuis longtemps il n'y avait plus qu'un seul objet de préoccupation chez les jeunes gens dans toute la contrée.

— Je consens, lui dit-il, à vous indiquer le moyen d'arriver jusqu'à l'intérieur du jardin de Crête-Noire, puisque vous vous sentez le courage d'affronter d'innombrables périls ; mais c'est à la condition de vous conformer de point en point à l'engagement que je vais vous demander. J'ai certainement à me plaindre de mon ancien maître qui m'a chassé de son château, sans se préoccuper de mon sort ; mais je n'ai pas oublié que, pendant mon enfance, il m'a souvent comblé de ses bienfaits. Et s'il m'a renvoyé si brusquement de son service, c'est parce qu'il savait que la vue d'un jeune homme causerait la mort de son enfant bien-aimée, si celle-ci pouvait se mirer un seul instant dans la prunelle de ses yeux, avant

d'avoir atteint sa dix-huitième année. Je ne veux donc point me prêter à l'accomplissement d'une pareille infortune ; et si je vous facilite un moment d'entrevue avec la belle princesse, c'est à condition que vous vous transformiez en vieillard, afin que cette entrevue ne soit pas la cause d'un malheur irréparable. Prenez cet anneau, et portez-le à la main droite jusqu'à ce que vous ayez franchi les obstacles qui vous séparent du manoir ; car pour triompher des difficultés que vous allez avoir à surmonter, vous avez besoin de conserver toute la vigueur de la jeunesse. Mais jurez-moi qu'avant de paraître devant la fille de Crête-Noire, vous mettrez l'anneau à votre main gauche, afin de vous transformer en vieillard. Aussitôt que vous l'aurez quittée, il vous suffira de le porter de nouveau à la main droite, pour redevenir tel que vous êtes aujourd'hui.

Don Alonzo remercia le vieux serviteur, lui remit en présent un sac de douros ; puis, après avoir pris ses dernières instructions, il se rendit sur le versant sud-ouest de la montagne d'Aitzgorry, qui lui avait été indiqué comme le seul côté par lequel il trouverait moyen de pénétrer dans l'antique manoir.

A cet endroit, la montagne est formée d'énormes rochers qui semblent avoir été posés les uns sur les autres par la main des géants, jusqu'à une hauteur de plusieurs milliers de pieds.

Entre chacun de ces rochers, il y a des crevasses tellement larges et tellement profondes, qu'on prétend que, dans les anciens temps, elles étaient habitées par des hommes qui en avaient fait leur logis.

L'hidalguejo, ayant appris de la bouche du vieux serviteur qu'il ne lui faudrait pas moins d'une année pour arriver

au terme de son ascension, s'était muni des vivres nécessaires pour subsister pendant la durée de ce pénible voyage; et, au moyen d'une échelle de corde qu'il essayait d'accrocher aussi haut que possible, en la lançant d'un bras vigoureux sur les aspérités de la montagne, il arriva peu à peu à se rapprocher du but de sa périlleuse aventure. Au bout de trois cent soixante-cinq jours d'incessantes fatigues et d'efforts surhumains, il atteignit un rocher à large ouverture par lequel il n'y avait plus désormais de difficulté pour pénétrer dans le jardin de la princesse. Il jugea cependant qu'il fallait à tout prix éviter d'éveiller les soupçons, et résolut en conséquence de s'établir dans la cavité pour y attendre le moment favorable.

Nous avons quitté le jardin du manoir le soir de la sainte Marianne. Le lendemain, jour de la Saint-Siméon, la fille

de Crête-Noire, qui avait passé une nuit très agitée, demanda la permission d'aller seule dans son petit bois, convaincue, disait-elle, qu'elle pourrait s'y livrer doucement au repos et réparer ainsi les fatigues de la veille. Cette permission lui aurait sans doute été refusée, si son père n'avait redouté les suites fâcheuses de l'état de surexcitation générale dans lequel elle se trouvait plongée.

Après quelques heures de promenade auprès de la verdoyante couronne de sa cascade de cristal, la triste enfant se dirigea lentement vers un bosquet de myrtes et de citronniers, s'étendit sur le gazon, détacha sa mantille pour s'en former un oreiller, et doucement s'endormit. Elle était pâle comme les statues des tombeaux de nos rois; sa poitrine, que recouvrait à peine sa longue chevelure d'or, n'avait plus aucun de ces soubresauts fiévreux qui eussent pu ré-

véler la veille les mystères qui s'accomplissaient dans son âme ; elle était immobile, calme comme le silence de l'éternité. Et cependant, elle était belle, et plus que jamais belle d'une indéfinissable beauté.

Avant que Don Pedro eût escaladé le dernier rempart qui le séparait de la princesse, il se passa un assez long temps ; mais le récit de mon histoire marche plus vite que le temps, et déjà le jeune seigneur n'est plus qu'à quelques pas de la jeune fille endormie.

Il avait hésité à accomplir la promesse qu'il avait faite au fils du sorcier de transporter sa bague merveilleuse de la main droite à la main gauche ; mais le sentiment de l'honneur finissant par triompher, en un instant, il avait perdu toutes les apparences du bel âge.

Les glaces de l'hiver avaient tout à coup fait disparaître les fleurs du printemps ; de longs cheveux d'albâtre, plus

blancs que le lait de nos gènisses et que la neige de nos montagnes, flottaient sur ses épaules ; l'orbite de ses yeux s'était creusé profondément, des rides à longs plis sillonnaient son visage. Seuls, la bague enchantée, n'avait pu éteindre les éclairs qui s'échappaient de la prunelle de ses yeux.

A pas lents et incertains, jetant tout autour de lui un regard inquiet pour s'assurer s'il n'était point aperçu, il s'avavançait, puis il s'avavançait encore.

A cet instant, des voix enchanteresses, — les voix des esprits de la montagne, — répandirent sous la feuillée leurs plus douces mélodies ; et tandis que la tendre enfant se laissait aller à ces rêves qui bercent et font palpiter le cœur des jeunes femmes, elle s'entendit appeler : « Le jour est venu, tu m'appartiens ; ne renferme pas plus longtemps dans ton calice l'haleine de ta brûlante corolle. Fleur vermeille, épanouis-toi ! »

Et comme si la nature entière conspirait pour s'emparer de la dormeuse, un papillon d'azur, dans sa course folâtre, vint doucement effleurer ses lèvres. Ses grands yeux noirs, illuminés de tous leurs feux, s'entr'ouvrirent, mais ils ne rencontrèrent pas le vieillard qui avait épié leur réveil. Le vieillard avait oublié la promesse du jeune homme, et l'anneau merveilleux, reporté à sa main droite, avait fait succéder les tendres ardeurs du printemps aux durs frimas de l'hiver.

.....

— M'aimeras-tu toujours, mon Pedro? dit l'enfant.

Puis, après un instant de silence, elle répéta :

— M'aimeras-tu toujours ? Réponds; m'aimeras-tu toujours ?

— Pourquoi ne t'ai-je pas connue plus tôt, répondit le jeune hidalgo ? Pourquoi

ton père a-t-il voulu t'enfermer aussi longtemps dans cette prison de rochers ? Mon cœur ne serait-il pas aujourd'hui partagé entre les deux plus ravissantes créatures que le Ciel ait jamais formées. Fiancé depuis plus d'un an, avec la plus belle princesse de la plaine, je ne puis te donner un cœur que je lui ai déjà donné. Mais puisqu'une explicable destinée m'a conduit à pénétrer jusqu'à toi, je te laisse le soin de décider de mon sort.

L'enfant lui répondit : « Je ne puis accepter le sacrifice que vous m'offrez, et je ne me sens point la force de vivre en songeant que le cœur de celui que j'ai connu, sera toujours, comme l'héliotrope, tourné vers le plus beau soleil. L'âme de la jeune fille qui n'est point aimée doit s'évaporer et s'anéantir dans l'immensité des cieux. » Et la jeune fille ne parla plus, et la jeune fille s'affaissa sur elle-même.

Crête-Noire, inquiet de ne pas voir revenir Fleur-de-Beauté, la trouva ensevelie mollement sur les fleurs, dans sa blanche tunique de gaze. Il tenta de la réveiller, de la saisir dans ses bras ; mais elle lui échappa, et il ne vit plus qu'une légère vapeur qui lentement, lentement s'élevait et se perdait dans les cieux.

Le jeune homme, terrifié, aurait voulu changer de main sa bague merveilleuse ; mais, dans sa précipitation, le précieux talisman lui était échappé, et il avait été transformé en un rocher de basalte qui surplombe encore aujourd'hui sur le haut de la montagne d'Aitzgorry. Sa bague roula aux pieds de Crête-Noire, et celui-ci se baissa pour la ramasser. Aussitôt, il fut à son tour changé en un bloc de granit noir.

— J'ai vu moi-même ce bloc de granit noir qui se dessine sur le ciel bleu comme une ombre de lugubre présage, dit en

terminant Luiza Élisaldé. Les habitants de la plaine le nomment la *Crête-Noire*. Ils ne manquent jamais de le montrer aux voyageurs, et de leur apprendre en même temps la lamentable histoire que je viens de vous raconter.

Elle venait à peine d'achever son récit, que notre train s'arrêta, aux cris de : Toledo ! Toledo !

Mais, au lieu de débarquer à Tolède, je me trouvai couché tranquillement dans ma petite chambre de la *Fonda de la Paz*. J'avais dormi un peu trop longtemps ; et, pendant que je me complaisais dans le pays des rêves, mon compagnon cheminait dans le pays de la réalité.

XX

Pendant que nous bouclons nos malles, nous entendons traiter des questions d'anthropologie transcendante par un de nos deux emballeurs.

Nous partirons ce soir. En attendant, la journée sera laborieuse, car nous n'avons pas seulement à caser dans nos malles tout notre matériel de photographie : les livres et les objets scientifiques que nous avons amassés, pendant notre séjour à Madrid, sont tellement nombreux qu'il faut renoncer à l'idée de les transporter avec nous dans la suite de

notre voyage. Nous les ferons mettre dans des caisses que nous laisserons à la *Fonda de la Paz*, où nous viendrons les chercher au moment de retourner en France.

Deux emballeurs ont été appelés pour nous aider dans notre besogne.

— *Vuestra Excelenza tiene muchos libros*, me dit l'un d'eux, en me voyant tirer d'un placard une foule de volumes grands et petits, pour les mettre en paquets.

— En effet, lui répondis-je ; j'en ai même un peu trop pour un voyageur.

— Votre seigneurie s'occupe d'anthropologie, ajoute en jetant les yeux sur mes photographies le second emballeur que son copin appelle *Manriquè*. C'est une science très intéressante : si j'avais plus de temps et plus surtout de pesetas, il me semble que j'aurais beaucoup aimé à l'étudier. J'ai acheté un livre fort curieux

où l'on explique comment ont été créés les animaux, et de quelle façon le crapaud qui était, je parle de longtemps, l'être le plus parfait de la terre, a fini, d'âge en âge, par devenir un de ces singes d'où sont issus nos premiers aïeux.

— Quel est donc ce livre si curieux, où vous avez trouvé tant de choses extraordinaires?

— Je ne me rappelle pas bien exactement le titre; mais je sais qu'il a été composé par un certain Don Carlos Darvino, un vrai savant, s'il en fut jamais; vous le diriez tout comme moi, si vous aviez lu son ouvrage.

— Alors vous avez adopté les théories de ce certain Don Carlos, et elles vous satisfont tout à fait.

— Pardonnez, señor, les théories de ce Don Carlos sont loin de s'ajuster à mon goût dans les feuillures de ma charpente crânienne, mais elles m'ont fait réfléchir;

et aujourd'hui j'ai des idées à moi, qui trottent d'une façon singulière dans mon cerveau. Vous ne le croiriez probablement pas : mais elles se sont enfoncées dans ma tête aussi profondément que mes clous dans les rainures de cette boîte, et il faudrait je ne sais quelles grosses tenailles pour arriver à les arracher.

— Et quelles sont ces idées ?

— Je ne me ferai pas prier deux fois pour vous le dire, car je ne trouve pas souvent de joint pour pouvoir caser de ces articles-là. Votre seigneurerie jugera sans doute, que je suis bâti d'un bien pauvre bois ; mais elle ne voudra peut-être pas me béchier, car, loin d'être un savant, je ne suis qu'un pauvre diable d'ouvrier qui ne réfléchit pas quand il veut, et qui n'a pas assez raboté d'idées pour avoir mieux à son service qu'un petit copeau de gros savoir.

Avant d'avoir lu le livre de Don Carlos,

j'avoue que ma manière de comprendre le créateur et la création s'appuyait sur d'assez médiocres tasseaux. Ou bien il fallait m'imaginer le bon Dieu produisant en un coup, et un certain jour, par le plus singulier des miracles, une foule d'êtres n'ayant aucune connexion entre eux, ou bien ce même bon Dieu prenant la peine de former l'une après l'autre chaque espèce de notre monde, depuis le caillou ou la mousse, jusqu'à l'animal le plus perfectionné et jusqu'à l'homme. Cette idée me semblait impertinente ; car du moment où j'imagine Dieu, je l'imagine assez parfait, assez puissant pour créer un élément unique capable de tirer tout de sa propre substance ; et il me semble que Dieu diminue du moment où il se met à faire maintes sortes de choses successivement. S'il n'a pas produit la création en plusieurs fois, mon petit bon sens me dit qu'il a forcément

créé un élément unique, et que la nature entière, l'univers si vous voulez, n'est qu'un immense et éternel transformisme.

Don Carlos, voyez - vous, señor, en soutenant le transformisme, entré comme un vrai ténon dans la mortaise de ma jugeotte ; mais voilà qu'un savant de la ville, Don^{***}, que vous connaissez sans doute, chez qui j'ai fait des emballages, m'a enlevé en un instant toutes les chevilles de mes illusions. Il m'a dit que le livre de Don Carlos n'était rien autre chose qu'un roman, et que la science positive de l'observation prouvait que les doctrines de cet auteur étaient de pures fantaisies ; il a ajouté notamment qu'il qu'il n'y avait pas une académie en Europe où l'on admit qu'une espèce pût jamais se transformer en une autre espèce. Et comme je lui demandais si cette théorie de l'espèce était absolument d'équerre, il me ferma la bouche plus serrée

qu'un étau, en me disant carrément :

— Ce n'est pas une théorie, mon brave homme : c'est un dogme.

— Un dogme, répondis-je ; oh ! dans ce cas, je n'ai plus rien à objecter.

Dieu me garde de ne pas croire ce que disent les académiciens : j'avoue cependant à votre seigneurie que les explications de mon savant client m'ont un peu démonté, et que je suis poussé, je ne sais trop pourquoi, à revenir toujours au système exposé dans mon petit livre. Seulement, ce qui me tourmente, c'est que ce système, du moment où il est dû à la fantaisie, ne soit pas un système complet. C'est pour moi comme un clou sans tête ni pointe. J'ai beau vouloir l'enfoncer dans mon cerveau ; je n'arrive pas à le faire pénétrer sans le tordre à chaque coup ; ce qui ne contribue pas à le rendre bien solide. Si j'étais moins inhabile, j'essayerais de lui

refaire une tête, et lui effiler une pointe. Don Carlos me montre les animaux dérivant d'une souche commune ; mais que fait-il des végétaux et surtout des minéraux ? Si Dieu a créé trois types, pierre, plante et bête, j'avoue qu'il me devient fort égal, qu'il en ait créé beaucoup plus, et alors le roman que j'ai lu perd son plus vif intérêt. Si maintenant la plante provient de la pierre, l'animal de la plante, et l'homme de l'animal, il me semble que la transformation doit se continuer bien au delà, et dès lors je commence à croire que le curé de mon village n'avait pas tort lorsqu'il m'apprenait qu'au-dessus des hommes il y avait les anges, au-dessus des anges les archanges, et au-dessus des archanges toutes sortes de créatures de plus en plus perfectionnées : Dieu au point de départ, et Dieu à la fin.

Et à ce sujet, je me suis souvent de-

mandé si tous les astres de l'univers, parmi lesquels notre globe n'est qu'un pauvre grain de sable insignifiant, ont été créés pour le service exclusif de notre petite planète ; ou si, dans chaque étoile, dans les plus grandes au moins, Dieu a placé des êtres doués d'un organisme semblable ou différent de ceux de la terre. Vous me direz peut-être qu'on n'en sait rien. Mais alors je répondrai encore une fois que le joli roman de Don Carlos est des plus incomplets, puisque son imagination n'a pas été capable de le terminer. Un roman inachevé n'a jamais qu'un assez maigre mérite, et je gage qu'il eût autant valu ne pas le commencer que de l'abandonner sans lui avoir donné le dernier tour de main.

Ensuite je trouve encore une lacune qui m'embarrasse terriblement dans la doctrine de Don Carlos. Suivant ce savant, les transformations s'opéreraient

dans la nature, par suite de la sélection naturelle et de la concurrence vitale, c'est-à-dire, si j'ai bien compris, par ce fait que les êtres ont une tendance à s'unir aux êtres qui leur semblent les plus parfaits, et que les forts détruisent les faibles, c'est-à-dire ceux qui sont imparfaits. Cette manière d'expliquer les transformations me sourit assez ; mais je vois, dans ce monde, une autre transformation bien autrement radicale et que je voudrais qu'un académicien m'expliquât quelque peu. Cette transformation radicale, c'est la mort.

Pour ceux qui n'admettent qu'un seul principe, le principe matériel, comme pour ceux qui croient à un autre principe, le principe intellectuel et métaphysique, la mort est nécessairement le signal du plus énorme des transformismes. Et à ce sujet, je me demande si la théorie actuelle de la cellule, considérée

comme élément constitutif des êtres, nous montre bien le problème réduit à sa plus simple expression. L'atome ou parcelle indivisible n'est pas bien remplacé, dans les doctrines modernes, par la cellule destructible, elle et ses parois; et je m'inquiète de savoir si, en somme, ce n'est pas cet atome qui est l'élément essentiellement supérieur et parfait de la nature, si ce n'est pas enfin dans cet élément que résident les plus splendides prérogatives de la perpétuité. Qui peut fixer des bornes à la puissance de cet atome capable de pénétrer au travers des corps subtils, solides, liquides et éthérés? Qui peut nous dire que ses évolutions, réglées par des lois encore inconnues, ont pour domaine restreint les limites étroites de notre atmosphère, et non point les immensités de l'infini?

Mon emballer s'animait de plus en plus; mais comme il ne cessait pas un

instant de travailler, tout en me racontant ses théories, je n'avais garde de l'interrompre.

La cloche de l'hôtel, appelant les voyageurs à la table d'hôte, m'obligea cependant de mettre un terme à la conférence dont il nous gratifiait si généreusement, et je fus obligé de prendre à mon tour la parole :

— Mon brave homme, lui dis-je, je regrette vivement de quitter Madrid ce soir ; car, sans cela, j'aurais été fort curieux de vous entendre continuer l'exposé de vos idées. Je ne veux point vous dissimuler cependant combien ces idées sortent du cadre de la science positive.

Vous avez lu, dites-vous, un roman de Don Carlos Darvino ; mais vous ajoutez furieusement du romanesque à ce roman. Quand je serai de retour à Paris, je vous enverrai quelques bons livres d'histoire naturelle qui modéreront peut-être un

peu la hardiesse de vos hypothèses. Je suis cependant charmé de vous avoir entendu, et je vous promets de réfléchir à ce que vous m'avez expliqué.

Manriqué me serra chaleureusement la main, et me remercia de mes promesses. Son copin, pendant ce colloque, n'avait pas soufflé mot; mais on voyait, dans ses yeux, des sentiments d'admiration mal dissimulés. Il se borna, au moment de nous séparer, à pousser cette exclamation :

— Comme c'est beau, tout de même, d'être savant !

Pendant le dîner, je n'ai pas cessé de songer à mon emballeur et à ses théories. Je ne sais si l'on trouve à Madrid beaucoup de gens de cette trempe parmi les menuisiers, comme on en compte à Paris parmi les cordonniers et les collecteurs de chiffons, gens dont le métier, à ce qu'il paraît, est très favorable au tra-

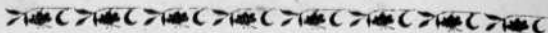
vail de la pensée. Toujours est-il que je n'oublierai pas de lui envoyer les livres que je lui ai promis.

A neuf heures, nous quittons la *Fonda de la Paz*, pour monter dans l'omnibus qui doit nous conduire à la gare. Nous allons passer deux nuits et un jour en wagon, car nous nous rendons en une tire à Lisbonne.

Départ à neuf heures cinquante minutes du soir.

A bientôt !





NOTES JUSTIFICATIVES

PAGE 54. — Llamadas hermanas por la identidad de su raza, de su idioma, de su geografía, de sus costumbres, de sus libertades y de su historia (Antonio de Trueba).

PAGE 79. — 1. Un médico convencido; 2. Un falso sábio arrepentido; 3. Un historiador verídico; 4. Un filósofo que se entienda a si mismo; 5. Un mal poeta cansado de escribir; 6. Un coleccionador cuerdo; 7. Un soldado sabiendo por qué mata; 8. Un candidato que cumple sus promesas.

PAGE 96. — En eso hay mucho que decir. Y estas no son de las cosas cuya averiguacion se ha de llevar hasta el cabo..... puesto que la contemplo, como conviene que sea,..... como son hermosa sin tacha.....

PAGE 97. — ... asunto vano, ó es tiempo mal gastado el que se gasta en vagar por el mundo, no buscando los regalos dél, sino las asperezas por donde los buenos suben al asiento de las inmortalidad.

PAGE 100. — Mucho sabeis, mucho podeis, y mucho mal haceis..... Por dos razones : la una,

regalar aquesta lengua..... Aquí es donde dice mas necedades el mas cuerdo. Si no pierdo mi entendimiento aquí, es por no tener entendimiento. Loco está como los locos, y no me admiro de verlos tan locos, como de verme tan demasiado y tan necio, a mi que.....

PAGE 101. — ... todos ensartados por las agallas, como sardinas en lercha !

Asno eres, y asno has de ser, y en asno has de parar cuando se te acabe el curso de la vida, que para mí tengo que antes llegará ella á su último término, que tú caigas y des en la cuenta de que eres bestia.

PAGE 104. — Dichosa edad y siglos dichosos aquellos á quien los antiguos pusieron nombre de dorados ; y no porque en ellos el oro, que en esta nuestra edad de hierro tanto se estima, se alcanzase en aquella venturosa sin fatiga alguna, sino porque entonces los que en ella vivian, ignoraban estas dos palabras de *tuyo* y *mío*. Eran en aquella santa edad todas las cosas comunes ; á nadie le era necesario para alcanzar su ordinario sustento tomar otro trabajo que alzar la mano, y alcanzarle de las robustas encinas que liberalmente les estaban convidando con su dulce y sazonado fruto. Las claras fuentes y corrientes rios en magnífica abundancia sabrosas y transparentes aguas les ofrecian. En las quiebras de las peñas y en lo hueco de los árboles formaban su república las solícitas y discretas abejas, ofreciendo á cualquiera mano sin interes alguno la fértil cosecha de su dulcísimo trabajo. Los valientes alcornoces despedian de sí, sin otro artificio que el de su cortesía, sus anchas

y livianas cortezas, con que se comenzaron á cubrir las casas sobre rústicas estacas, sustentadas no mas que para defensa de las inclemencias del cielo. Toda era paz entonces, todo amistad, todo concordia : aun no se habia atrevido la pesada reja del corvo arado á abrir ni visitar las entrañas piadosas de nuestra primera madre, que ella sin ser forzada ofrecia por todas las partes de su fértil y espacioso seno lo que pudiese hartar, sustentar y deleitar á los hijos que entonces la poseian. Entonces sí que andaban las simples y hermosas zagalejas de valle en valle y de otero en otero, en trenza y en cabello, sin mas vestido de aquellos que eran menester para cubrir honestamente lo que la honestidad quiere y ha querido siempre que se cubra ; y no eran sus adornos de los que ahora se usan, á quien la púrpura de Tiro y la portantos modos martirizada seda encarecen, sino de algunas hojas de verdes lampazos y hiedra entretrejidas, con lo que quizá iban tan pomposas y compuestas como van ahora nuestras cortesanas con las raras y peregrinas invenciones que la curiosidad ociosa les ha mostrado. Entonces se decoraban los concetos amorosos del alma simple y sencillamente del mismo modo y manera que ella los concebía, sin buscar artificioso rodeo de palabras para encarecerlos. No habia la fraude, el engaño ni la malicia mezclándose con la verdad y llaneza. La justicia se estaba en sus propios términos, sin que la osasen turbar ni ofender los del favor y del interese, que tanto ahora la menoscaban, turban y persiguen. La ley del encaje aun no se habia sentado en el entendimiento del juez, porque entonces no habia que juzgar ni quien fuese juzgado. Las doncellas y la

honestidad andaban, como tengo dicho, por donde quiera, solas y señeras, sin temor que la agena desenvoltura y lascivo intento las menoscabasen, y su perdicion nacia de su gusto y propia voluntad.

PAGE 108. —duda de todo, y créelo todo. . . .es hijo de sus obras, y las virtudes adoban la sangre como el árbol sin hojas, el edificio sin cimiento, y la sombra sin cuerpo de quien se cause.

PAGE 110. —ó adoban ó entorpecen los entendimientos.

PAGE 111. —hemos menester ahora mas los piés que las manos.

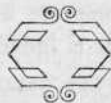
PAGE 150. — Torreledoues : veinte vecinos, cuarenta ladrones.

PAGE 173. — Usavan tambien esta gente de ciertos carateres ó letras con las quales escrivian en sus libros sus cosas antiguas, y sus sciencias, y con ellas, y figuras, y algunas señales en las figuras entendian sus cosas, y las davan a entender y enseñavan. Hallamosles grande numero de libros destas sus letras, y porque no tenian cosa en que no uviesse superticion y falsedades del demonio, se les quemamos todos, lo qual a maravilla sentian y les dava pena. (*Relacion de las cosas de Yucatan*, en la Biblioteca della Academia Real de la Historia).

PAGE 244. — Y ya en esto se venia á mas andar el alba alegre y risueña : las florecillas de los campos se descollaban y erguian, y los liquidos cristales de los arroyuelos, murmurando por entre blancas y pardas guijas, iban á dar tributo á los rios que los

esperaban : la tierra alegre, el cielo claro, el aire limpio, la luz serena, cada uno por sí y todos juntos daban manifiestas señales que el día que al aurora venia pisando las faldas habia de ser sereno y claro.

PAGE 269. — a tantas luces atento,
..... girasol humano.






TABLE DES MATIÈRES

TOME I.

L'Espagne du Nord et Madrid

I. — Le Départ.

	Pages
Comme quoi les voyageurs qui n'ont pas de mantilles doivent prendre des précautions contre les taureaux	1

II. — La frontière d'Espagne.

Comment on se comporte à la douane, quand on a peur de la lumière.	7
--	---

III. — San-Sebastian.

Ce qui nous fait renoncer à la contemplation de la nature pour aller nous mêler à la danse.	15
---	----

IV. — San-Sebastian.

Où l'on voit qu'en voulant faire de la trigonométrie anthropologique, on est réduit à chercher des informations chez une diseuse de bonne aventure.	25
---	----

	Pages.
V. — Pampelune, Alsasua, Bilbao.	
Les zigzags qu'il nous faut faire pour tou- cher le pays Basque par les deux bouts.	35
VI — Bilbao	
Comment nous terminons notre pérégrin- ation sur le territoire Euskarien.	50
VII — Burgos.	
Fabio nous donne la preuve que les con- seillers et les conseillés sont parfois tous les deux les payeurs.	64
VIII. — Burgos, la cartuja de Miraflores.	
Comment on ouvre les yeux pour admirer la neuvième merveille du monde.	76
IX. — Valladolid.	
Nous avons l'honneur de nous asseoir à la table de l'hidalgo Don Quijotte de la Mancha	89
X. — Simancas.	
Pour avoir voulu découvrir de vieux docu- ments américains dans un vieux fort, nous avons failli nous noyer dans un océan de vieux papiers.	114

XI. — Sur la route de Madrid.

Don Phisto soutient mordicus que du moment où nous parlons philosophie, il a droit à une place dans notre compartiment. 127

XII. — Sur la route de Madrid.

Comment, après avoir contemplé la lune toute la nuit, on finit par se trouver au point du jour à la porte du Soleil. 141

XIII. — Madrid.

Où et comment nous dressons notre tente pour un séjour de plusieurs semaines. . 152

XIV. — Madrid.

Comment les gens de clergié ont grand métier de cantonner dans les Musées pour passer souëfment la vie. 168

XV. — Madrid.

Est justifié le proverbe suivant lequel il vaut mieux passer son temps à adamagier que de le passer à ne rien faire du tout. . . 191

XVI. — Madrid.

Où l'on voit des savants qui dorment et des aveugles qui disputent des couleurs. . . 201

	Pages.
XVII. — Madrid.	
Où l'on voit comment on se repose à partir du vingt-et-unième jour.	223
XVIII. — Madrid.	
Dans quelles circonstances singulières il m'a été donné d'aller à Tolède avec mon com- pagnon Suavis.	243
XIX. — Madrid.	
Comment nous avons failli ne pas connaître le dénouement de l'histoire de notre Bas- quaise.	256
XX. — Départ de Madrid.	
Pendant que nous bouclons nos malles, nous entendons traiter des questions d'anthro- pologie transcendante par un de nos deux emballeurs.	272
—	
<i>Notes Justificatives</i>	287



Si dans mon modeste encrier,
J'ai su mal imbiber ma plume,
Attendez pour me décrier
D'avoir lu mon second volume.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie E. DANGU, à Saint-Valery-en-Caux.

TAUREAUX

ET

MANTILLES

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

LE PAYS DES DIX-MILLE LACS. Quelques jours
de voyage en Finlande. Paris, 1886. — Un vol.
in-12°, orné de gravures sur bois intercalées
dans le texte:..... 3 fr. 50

SOUS PRESSE :

VOYAGE EN ROUMANIE. — Un beau volume
orné de nombreuses gravures intercalées dans le
texte..... » fr. »»



Taureaux
ET
Mantilles

SOUVENIRS D'UN VOYAGE
en Espagne et en Portugal

PAR
LÉON DE ROSNY

—
TOME SECOND.



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 BIS, RUE RICHELIEU, 28 BIS

1889.

Tous droits réservés.

LE PORTUGAL ET L'ESPAGNE DU SUD

Le premier est de faire remarquer que
dans les cas où l'on a pu constater
l'existence d'un tel phénomène, on a
trouvé que les résultats obtenus
étaient en accord avec les prévisions
faites à l'avance.

Il est donc évident que les résultats
obtenus dans les cas où l'on a pu
constater l'existence d'un tel
phénomène, sont en accord avec
les prévisions faites à l'avance.
Cela démontre que les résultats
obtenus dans les cas où l'on a pu
constater l'existence d'un tel
phénomène, sont en accord avec
les prévisions faites à l'avance.

XXI.

*Où l'auteur vous afe que terriblement se
boule qui cuide qu'avec des pots de vin,
le pot de terre peut impunément voyager
avec le pot de fer.*

La distance qui sépare Madrid de Lisbonne est de près de huit cents kilomètres : nous l'avons franchie en 32 heures. Quoiqu'il ne faille d'ordinaire que seize à dix-huit heures pour parcourir en wagon huit cent soixante-quatre kilomètres entre Paris et Marseille, je trouve que c'est prodige en Espagne, où les chemins de fer ne brillent pas précisément par leur

extrême vélocité. Je dis donc, en dépit de quelques gens hargneux, que la grande ligne Hispano-Portugaise mérite éloges et encouragements.

Malgré la rapidité de ce parcours, il est encore trop long pour que nous ne cherchions pas à en diminuer la fatigue par une installation confortable. Nous avons demandé un coupé-lit : impossible de l'obtenir. En France, grâce à nos mannequins, nous sommes restés seuls dans notre compartiment. En Espagne, le meilleur procédé doit être de recourir à ce puissant levier qu'on appelle le pourboire.

L'usage de donner des « pourboires » ne devrait se rencontrer que chez les nations peu civilisées. Il faut reconnaître qu'il n'est guère répandu chez les peuples du Nord, et, au contraire, fort à la mode chez les nations de l'Europe latine. Le travailleur doit recueillir un prix conve-

nable de ses services ; mais ce prix doit être réglé à l'avance, et il n'a pas à tendre la main pour demander l'aumône, quand on lui a remis son salaire. De telles aumônes mécontentent presque toujours autant celui qui les reçoit que celui qui les donne : elles ne servent qu'à encourager la mendicité sous un déguisement, d'autant plus méprisable, qu'elle ne réussit le plus souvent que par la crainte du chantage. Une de ses conséquences inévitables est de faire disparaître la politesse du parler et des manières.

En France, en Italie et surtout en Espagne, il est à peu près impossible de se soustraire à cet impôt d'autant plus vexatoire qu'on n'arrive jamais à connaître le taux auquel il est fixé. Si nous avions su à quoi nous en tenir au sujet des habitudes espagnoles, nous n'aurions pas eu à regretter les ennuis que nous avons éprouvés à la douane au début de notre

voyage. Aujourd'hui que nous jouissons d'un peu d'expérience, les douanes et les octrois ne nous préoccupent pas plus que s'ils n'existaient pas.

Nous nous adressons donc au chef du train ; et, en lui glissant une petite pièce d'argent dans la main, nous lui demandons si, dans l'impossibilité où nous nous trouvons d'obtenir un coupé-lit, il ne pourrait pas nous installer dans un wagon où nous serions quelque peu à notre aise.

— Si vous voulez, señores, je vous donnerai un compartiment « réservé ».

Ce mot « si vous voulez », signifie « si vous voulez me donner un bon pourboire ». — Nous nous hâtons de comprendre ; et, en un instant, le conducteur nous introduit dans une voiture qu'il ferme à clef pour qu'il n'y entre aucun voyageur avant le moment du départ. Puis, lorsque le train est en marche, notre brave employé vient nous souhaiter

la « buena noche », en nous montrant qu'il a placé, pour plus de sûreté, l'écriteau « réservé » au devant de notre portière.

Par mal-chance pour notre homme, le ministre des Travaux Publics voyageait ce soir là dans le même train, et, sans doute en son honneur, le personnel de service avait été doublé. A quelques kilomètres de Madrid, un inspecteur entre dans notre compartiment, et nous demande à quel titre on a placé le mot « reservado » sur notre voiture.

Au lieu de lui répondre, nous nous bornons à lui passer à son tour un petit pourboire. Ce pourboire lui paraît sans doute insuffisant, en raison de la circonstance ; car, en sortant, il nous dit en un français prononcé à la castillane : « J'enlève votre écriteau, car je ne suis pas une..... cann-aïlle. » Peu nous importe en somme : du moment où personne n'est entré avec nous au départ de

Madrid, nous demeurerons très probablement seuls pendant toute la nuit. Quant à la journée et à la nuit de demain, nous verrons ce que nous aurons de mieux à faire. A chaque instant suffit sa peine.

J'ai appris depuis un procédé excellent pour être seul sur un chemin de fer espagnol. En France, il y a d'ordinaire, dans chaque train, un seul compartiment réservé pour les fumeurs. En Espagne, c'est tout l'opposé : on n'y trouve en général qu'un seul compartiment réservé « *pour les hommes qui ne fument pas* ». Or, comme tous les Espagnols ont l'habitude de fumer sans déssemparer et que les dames n'ont pas le droit d'entrer dans ce compartiment réservé, il en résulte qu'il est à peu près toujours vide. Il suffit donc de s'y installer bravement pour n'être gêné par personne, et pour pouvoir user à son gré du cigarre ou de

la cigarette, sans avoir l'inconvénient de vivre dans l'atmosphère épais qui caractérise, dans les autres pays, le compartiment abandonné à la pipe et au tabac.

A six heures 15 minutes du soir, nous apprenons avec plaisir, à Elvas, ville frontière du Portugal, que la visite des bagages n'aura lieu qu'à la capitale, où nous arriverons le lendemain à 5 heures 40. Autant nous avons été tourmentés sottement à la douane espagnole d'Irun, autant nous trouvons de courtoisie et de bon sens chez les douaniers de Lisbonne. Après avoir décliné nos noms, et sur ma simple déclaration que mes colis renferment des plaques photographiques en danger lorsqu'elles sont exposées à la lumière, avant même que j'aie présenté les lettres de recommandation que m'avait données mon excellent ami M. le chevalier de Faria, le chef de la douane s'empressa de défendre à ses agents d'ou-

vrir aucune de nos caisses, mêmes celles que nous lui déclarions de nature à être visitées sans inconvénient.

Le Délégué - Général de l'Institution Ethnographique pour le Portugal, M. le chevalier Possidonio da Silva, architecte du Roi et correspondant de l'Institut de France, qui nous attendait à notre arrivée à Lisbonne, nous avait fait préparer des appartements à l'Hôtel Central.

Notre installation est excellente : de nos chambres et de notre salon, nous jouissons d'une vue magnifique sur le large estuaire que forme le Tage depuis le moment où il s'élargit considérablement à la partie sud de la grande île marécageuse de Lezirias jusqu'à Almada, où le fleuve se retrécit pour aller bientôt après déverser ses eaux dans l'Océan Atlantique. Le mobilier de l'hôtel, sans être très luxueux, est de bon goût et confortable ; le service est à peu près suffi-

sant ; la table d'hôte n'est pas trop mauvaise. Le premier jour, j'ai exprimé mon étonnement qu'on ne nous servît pas au dessert quelques figes d'opuntia et un régime de banane. Dès le lendemain, nous avons eu à profusion de ces fruits délicieux des contrées tropicales, qu'on se procurerait certainement avec plus de difficulté à Madrid qu'à Paris ou à Londres.

La première impression qu'a produit Lisbonne sur notre esprit a été très favorable ; et elle est devenue plus favorable encore lorsque nous avons contemplé son panorama des hauteurs de Calcilhas, sur la rive gauche du Tage. A l'intérieur, il y a quelques rues larges et une grande place qui ne manque pas de beauté ; mais, dans une cité de cette importance, l'étranger s'étonne de ne pas rencontrer plus de monuments, plus d'édifices dignes de fixer son attention. La ville d'*Olisipo*,

à laquelle la légende donne pour fondateur le sage époux de Pénélope, aurait certainement besoin de quelques embellissements : elle deviendrait alors une des plus charmantes résidences de notre hémisphère.

Au point de vue de sa situation géographique, Lisbonne occupe une position exceptionnelle en Europe. Quoique n'étant pas située sur l'Océan, dont elle est séparée par une douzaine de kilomètres, on doit la citer parmi les ports de mer les plus considérables du monde, car elle est accessible aux vaisseaux du plus fort tonnage, le chenal qui conduit à son estuaire mesurant partout plus de 30 mètres de profondeur. L'abri pour les navires y est en outre excellent ; et, au point de vue de la défense militaire, deux forts qui croisent leurs feux à l'entrée du détroit en rendent l'abord des plus difficiles en temps de guerre. En outre, Lisbonne,

placée à la dernière limite occidentale de l'ancien monde, est comme sa sentinelle avancée du côté de l'Amérique, et sa dernière grande station pour les navires qui veulent entreprendre le périple du continent africain.

Ce sont, sans doute, ces avantages qui ont inspiré à quelques rêveurs l'idée de voir à Lisbonne la future capitale de l'Europe. Il n'est pas impossible qu'une telle conception, qui ne provoque guère aujourd'hui que le sourire, soit de nature à préoccuper sérieusement si non les rois, du moins les peuples du siècle à venir. Faire de l'Europe une seule contrée, comme l'avait projeté Napoléon, sera sans doute de bien longtemps encore une impossibilité, et l'on ne voit guère comment cette unité pourrait aboutir à des avantages sérieux et durables. Transformer les états européens en une vaste et puissante confédération, serait une pensée plus pra-

ticable, d'autant plus qu'en dehors des intérêts de quelques familles princières dont la fortune repose sur le maintien du statu-quo, les peuples se rapprochent de jour en jour et voient leurs causes de rivalités s'amoinrir sans cesse davantage. Mais avant que cette idée soit réalisée, si elle est destinée à l'être jamais, ne serait-ce pas un fait en rapport avec le progrès et la civilisation moderne, que de décider l'établissement en permanence, dans une ville neutre, à Lisbonne, par exemple, d'une assemblée de députés de tous les citoyens de l'Europe, à laquelle échoierait la charge de régler les grandes questions internationales et de sauvegarder tous les intérêts des peuples? Les décisions de cette assemblée souveraine, dans certains cas déterminés, primeraient la volonté des rois et des parlements locaux : elles auraient une sanction assurée par ce fait qu'elles ne s'appuieraient jamais

que sur le sentiment qu'ont les masses de la légitimité de leurs besoins ; et les armées locales seraient impuissantes à lutter contre des décrets qui auraient un écho assuré dans la conscience des peuples.

Cette assemblée internationale européenne est peut-être moins loin de voir le jour que quelques politiciens de notre époque seraient portés à le croire. A en juger par la rapidité avec laquelle se comblent les fossés, qui naguère servaient de limites entre les monarchies européennes, et par la force latente qui assure le rapprochement des nations, il n'est peut-être plus téméraire de prédire pour le XX^e siècle, dans quelques vingt ans, l'établissement d'une pareille institution. Quant à savoir s'il en résultera, pour l'Europe, le système unitaire ou fédéral, c'est une question qu'auront à débattre nos petits neveux, et qui pour l'instant ne

doit que fort peu nous préoccuper. Il suffit, pour l'honneur de notre temps, que nous ayons aperçu, dans le clair-obscur de la destinée, ce que nos successeurs auront le privilège de contempler à la grande lumière des âges futurs.

XXII.

Où l'auteur compare les plus jolies Portugaises à l'amante du roi Salomon, et les meilleures institutions politiques à celles du roi Bèerséba III.

Dès notre arrivée à Lisbonne, nous avons été frappés de la profonde dissemblance qui existe au point de vue du type et de la physionomie entre la population portugaise et celle des pays espagnols que nous avons déjà visités. En jetant les yeux sur la carte d'Europe, il semble tout d'abord que la division de la péninsule ibérique en deux états distincts est une de ces anomalies que les caprices

de la politique ont seuls pu produire. Le voyageur ne tarde pas à changer d'opinion à cet égard ; et, malgré quelques traits communs, d'ailleurs fort rares, il reconnaît bien vite qu'il s'agit de deux nations essentiellement différentes. Après un court séjour dans leur pays, ce n'est plus seulement l'aspect extérieur qui fait distinguer les Portugais des Espagnols ; c'est, encore et surtout, le caractère moral, les goûts, les aptitudes. Il y a, dit-on, quelques hommes d'état, dans la vieille Castille, qui ont rêvé la réunion des deux contrées en une seule. Je ne sais si ce rêve continue, et s'il sera jamais réalisé : mais il faudrait pour cela qu'il se produisit de bien grands changements dans l'humeur des parties contractantes ; et tant que ces changements ne seront pas accomplis, je doute fort qu'il puisse naître rien de bon d'une annexion à un titre quelconque du Portugal à l'Espagne.

De chaque côté de la frontière, il y a plus que des sentiments hostiles : il y a une répulsion réciproque qui, dans bien des cas, se traduit par des expressions de dédain, pour ne pas dire de mépris.

Cet antagonisme provient évidemment de causes multiples ; mais il n'est pas impossible que la principale soit la diversité des éléments ethniques qui ont contribué à former la nationalité espagnole et la nationalité portugaise. S'il est vrai que la première présente des caractères qui la distinguent des autres nationalités néo-latines, on peut dire sans hésiter qu'il existe un abîme entre la seconde et toutes les sociétés européennes sans exception. Le sang n'est plus le même : et le sang n'étant plus le même, il s'ensuit tout naturellement que les cœurs ne peuvent battre à l'unisson.

L'étude du type portugais, soulève un des problèmes les plus intéressants et les

plus utiles des sciences anthropologiques. Suivant une certaine école, les hommes seraient, sinon de plusieurs espèces, au moins de plusieurs races, qui ne pourraient se mélanger entre elles sans aboutir plus ou moins rapidement à leur extinction. En d'autres termes, les produits des races différentes cesseraient d'être féconds au bout d'un certain nombre de générations ; et il y aurait à tirer de cette théorie un enseignement pratique, suivant lequel les unions seraient condamnées entre peuples de souches trop différentes les unes des autres. Une telle doctrine entraîne des conséquences détestables. S'il était prouvé qu'elle fut vraie, il faudrait bien se résoudre à l'accepter. Or, non seulement il n'est pas prouvé qu'elle est vraie, mais plusieurs faits bien constatés tendent à établir qu'elle est fausse. De ce que certaines nations supérieures ont de la répugnance à s'allier avec des

populations placées à des degrés plus ou moins infimes de l'échelle sociale, et que, dans ce cas, les résultats du métissage, lorsqu'ils s'effectuent, sont peu prospères, il n'en résulte pas qu'un phénomène identique doive se produire toutes les fois qu'il y aura alliance entre des groupes éloignés dans l'espèce humaine. Du moment où l'Anglo-Saxon et le Germain professent une répulsion à contracter des mariages avec des femmes Noires ou Indiennes, il va de soi que, lorsque ces mariages viennent accidentellement à se conclure, le père de famille est censé avoir dérogé et tombe en conséquence, lui, sa femme et ses enfants, dans une situation abjecte, plus ou moins comparable à celle des parias; que, par suite, repoussé de la société de ses anciens congénères, il ne sera vraisemblablement point dans les conditions voulues pour assurer l'existence à ses descendants; qu'enfin, il se trouve-

ra isolé dans un milieu absolument contraire à la perpétuité de sa race. Mais en est-il de même, là où n'existent point de tels sentiments de répulsion, de tels préjugés à l'égard de la couleur de la peau? Les Espagnols n'ont pas hésité à se mêler aux populations indigènes partout où ils se sont trouvés en contact avec elles : les produits de leurs unions ont été à peu près partout vivaces, satisfaisants, et il en est résulté des métis qui paraissent destinés aux plus sérieux avenir.

Le métissage, qui s'est opéré dans une si énorme proportion chez les Portugais, a produit un phénomène bien autrement remarquable encore. Ce n'est plus seulement des unions de peuples Blancs avec des Indiens assimilés tant bien que mal aux peuples Jaunes ; ce sont des alliances contractées entre les points extrêmes de la série anthropologique, entre la race Caucasienne et la race Noire. Et ces al-

liances ont donné des produits d'une incontestable valeur. Au point de vue de l'évolution civilisatrice de l'humanité, en effet, que peut-il y avoir de plus utile, de plus nécessaire qu'une population active et intelligente qui ait, en outre de ces qualités, le précieux privilège de l'immunité du climat ? Les Portugais ont été, pendant un temps, la première nation maritime du monde ; aucun peuple ne pourrait les égaler comme nation colonisatrice, s'il voulait rivaliser avec eux. On dit qu'au dernier siècle, les gens de couleur formaient un cinquième de la population de Lisbonne. Je suis convaincu qu'aujourd'hui, on trouverait des traces de sang noir dans plus de la moitié des habitants de cette grande ville. J'ai examiné avec une attention toute particulière les Portugais que je voyais dans les rues, dans les salons, dans les cafés, dans les théâtres ; et je suis arrivé à une

conviction, à savoir que le plus beau type portugais est celui où l'on aperçoit des traces évidentes de sang noir. J'aurais voulu photographier bien des femmes que je rencontrais sur ma route ; le temps, les circonstances ne me l'ont pas permis. Je le regrette, car j'aurais démontré de *visu* que les plus jolies portugaises sont celles qui peuvent dire comme l'amante, dans le *Cantique des Cantiques* (1, 4) : « Je suis noire, mais je suis belle ! »

Loin de ma pensée cependant de prétendre que les Portugais sont la résultante d'un mélange unique de Blancs et de Noirs ; je crois qu'ils proviennent d'une foule de métissages différents. Le point essentiel est que tous ces métissages aient abouti à former une nation distincte, autonome, intelligente et progressive. Le fait me semble difficilement contestable. Et, sans avoir des idées absolument arrêtées à ce sujet, j'incline à penser que

lorsque les métissages se font dans les conditions voulues, plus ils sont nombreux plus la population qui en résulte acquiert de supériorité physique, morale et intellectuelle. Il y a là un problème d'anthropologie d'un immense intérêt pratique: Je me propose de l'étudier un jour avec tous les soins dont il est certainement digne.

Rousseau a dit qu'il y avait « beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres, parce qu'ils ignorent l'art de penser ». Je voudrais, moi, qu'on élevât à la hauteur d'un enseignement l'art de faire des observations, non seulement dans les voyages, mais dans les rues. On crée à grands frais toutes sortes de musées, soi-disant pour l'éducation publique. Je suis loin de m'en plaindre : je voudrais qu'on en créât davantage ; je voudrais qu'on consacraît aux progrès des sciences des sommes énormes, et qu'on

en fut arrivé à une époque de civilisation où le plus petit des budgets serait le buget de la guerre. Je crois cependant qu'il existe, dans tous les pays, bien plus de musées qu'on est porté à le croire ; et, parmi les plus curieux, j'ai toujours mis en ligne de compte les rues des villes et des villages. Seulement pour que les rues des villes et des villages soient des musées instructifs, il faudrait qu'on enseignât la manière de savoir observer. Si j'étais potentat, je serais dans le cas d'instituer par décret un cours d'observation dans toutes les écoles de mon empire. Quel malheur que le sort ne m'ait pas fait naître autocrate en Chine ou au Monomotapa !

C'était justement au Monomotapa que je rêvais, lorsque, appuyé non-chalamment sur la main courante de ma fenêtre, je contemplais, au-delà du quai de Sodré, entre les éclaircis des arbres et la statue du maréchal duc de Terceira qu'entoure

un charmant pavage en mosaïque, le mouvement de la population portugaise, sur la rive droite du Tage.

Vendredi dernier, dit une lettre qu'on m'apporte à l'instant, il s'est passé les plus incroyables évènements sur le versant occidental des monts Lopata, qui séparent le Monomotapa de la partie sud des établissements portugais de la côte de Mozambique. Un certain Malouti, descendant des anciens rois de Sofala, qui était parvenu à établir une autorité absolue sur vingt-sept tribus, vient d'être renversé. Ce petit despote africain, suivant les mœurs politiques de ses ancêtres, avait fondé son pouvoir sur la terreur qu'il avait réussi à répandre à cent lieues à la ronde. Après s'être arrogé, sans consentement du parlement local, le titre de *Grand Bandit*, il avait imaginé de se former un ministère sur un plan différent des ministères que nous

connaissions. Résolu à tout décider par lui-même, il lui avait semblé inutile de créer des départements dans son cabinet et de donner des portefeuilles à ses secrétaires d'état ; d'autant plus que, personne ne sachant lire ni écrire dans le pays, les portefeuilles auraient toujours été vides, ce qui eut été un affreux malheur pour la population. Ses ministres, au nombre de quatre, n'avaient donc pour mission que d'augmenter la somme de ses facultés personnelles, en doublant la portée de ses sens. De la sorte, le premier de ses ministres s'appelait ses Yeux, le second s'appelait sa Bouche, le troisième s'appelait ses Oreilles ; quand au quatrième, il rappelait ses plaisirs personnels, car il est bien juste qu'un roi qui travaille beaucoup, soit aussi un roi qui s'amuse. Tous les autres fonctionnaires de l'état, au nombre de quatre cents, ni plus ni moins, portaient le même

titre : on les appelait les Bourreaux de sa Clémente Majesté.

Malouti ne sortait jamais sans être précédé de ces quatre cents fonctionnaires, tous habillés de rouge et coiffés d'une espèce de grand turban noir ; montés sur autant d'éléphants gris, ils s'étaient habitués à en descendre avec une incroyable prestesse, de façon que leur maître n'eut jamais à attendre un instant l'exécution de ses ordres.

Sa Clémente Majesté, entourée de ses quatre ministres, reposait majestueusement sur le dos d'un grand éléphant blanc que le roi de Siam lui avait envoyé comme cadeau de noces, l'année dernière, à l'occasion de son mariage avec une fille que ce dernier avait eue d'un des cent-gardes féminins de son palais de Bangkok.

L'empire de ce grand monarque était en paix depuis plusieurs années, et tout s'y passait comme dans le meilleur des

mondes. On y coupait peut-être un peu trop de cous ; mais, à cela près, doucement on y passait la vie, en célébrant le *moutokouanit*, le *boyaloa* et l'amour. Par malheur, un ancien avoué de Périgueux, jaloux de la gloire des Barth et des Livingstone, était parvenu à remonter le cours du Zambèze ; et, grâce à la connaissance parfaite qu'il avait acquise de la langue du pays, il avait réussi à contracter avec les indigènes les liens de la plus étroite amitié.

Un beau jour que Sa Majesté Malouti, après avoir passé un peu plus de temps qu'il ne convenait avec son quatrième ministre, était sorti mal d'aplomb sur son grand éléphant blanc, et qu'il avait imposé un travail par trop excessif à ses quatre cent fonctionnaires d'avant-garde, l'avoué de Périgueux crut le moment favorable pour appeler le peuple à la rébellion. Ses paroles eurent, en un ins-

tant, le plus complet écho dans toute la tribu, et, en moins d'une heure, l'autocrate du Monomotapa était allé faire un rapport sur son empire au Grand Esprit de la Fumée Noire.

On offrit alors le sceptre et la couronne à notre brave avoué qui se fit un peu prier avant d'accepter, mais qui finit par se dévouer au bonheur de ses bien aimés sujets. Au premier jour de la nouvelle lune, on le hissa sur un large bouclier de peau de bœuf et, aux hourras de la populace, on le proclama « Seigneur de la Vie », sous le nom de Béerséba III. Quelques savants du pays prétendent que les deux premiers Béerséba furent des rois sages et honnêtes; mais, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Sofala, on soutient qu'ils n'ont jamais existé. Les érudits sont vraiment des gens insupportables avec leur scepticisme historique. Qui peut assurer que, dans un siècle,

on ne dira pas également que Béerseba III n'a pas plus existé que Napoléon I^{er} ?

Toujours est-il que le nouveau potentat tint à prouver, à la face du soleil et de la lune, qu'il n'était pas un souverain inactif. Tout le personnel du journal officiel de Monomotapa, depuis quinze jours qu'a eu lieu le couronnement du nouveau monarque, est littéralement sur les dents. Les décrets tombent du haut du trône comme une véritable averse. Le peuple ne travaille plus à autre chose qu'à se faire lire les affiches qu'on colle du matin au soir sur les petites guérites des boulevards.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE. En temps de paix, tous les mâles, grands ou petits, vieux ou jeunes, sont tenus de venir jouer au soldat, une fois par semaine, sur l'esplanade du grand bazar.

En temps de guerre, il est interdit de s'occuper de dresser les rôles de l'armée.

Tout le monde, sans exception, hommes, femmes et enfants, étant appelé au service, il n'y aura personne dans les bureaux pour mettre de l'encre sur du papier et de la poudre sur de l'encre. On usera de la poudre d'une toute autre façon. Les jeunes gens et les hommes encore valides feront le coup de feu, les enfants fabriqueront des cartouches, les femmes, coudront des habits, des souliers, ou bien elles prépareront la soupe.

L'armée active sera bien nourrie. Celui qui aura mieux diné qu'elle, sera sur le champ incorporé dans les bataillons de discipline; et, s'il est trop vieux pour allumer la mèche d'un canon, il allumera la pipe aux grands gardes et leur racontera des histoires pour les amuser ou tout au moins pour les empêcher de dormir.

En cas d'invasion étrangère, ce qui sera inutile dans le pays sera détruit en quatre temps et trois mouvements. Et en

attendant la guerre, (puissions-nous l'attendre bien longtemps) vive mon bon peuple Monomotapan !

Tel est le texte d'un décret pris au hasard dans le tas ; un décret peu poli, puisqu'il ne débute pas par une révérence, comme on le fait dans les pays civilisés, mais enfin un décret qui est clair et bien senti. A bons entendeurs, salut !

DÉPARTEMENT DE LA MARINE. Considérant que parmi les habitants de tous les empires, il existe une classe de cerveaux fêlés qui rêvent sans cesse de prendre la lune avec les dents et qui ne savent à quoi employer leur exubérance d'activité ; j'ordonne qu'ils soient embarqués au plus vite sur les vaisseaux de ma future marine, afin qu'ils aillent chercher fortune au-delà des mers. Tel aventurier qui, dans sa patrie, n'aurait fait que du mal, pourra réaliser de

grandes choses sur de lointaines plages.

Ne possédant pas de côtes, je nommerai ultérieurement un amiral parmi mes suisses, et je lui donnerai pour mission d'ouvrir des débouchés à notre commerce aux quatre bouts du monde. Je ne tiens pas à posséder de nombreuses colonies, mais je veux établir partout des comptoirs; et je ne planterai le drapeau militaire des anciens rois de Sofala que là où il sera nécessaire d'assurer par la force la protection de mes chers sujets.

En fait de navires, je ne veux guère que des bâtiments de commerce. J'aurai seulement un bateau cuirassé et un monitor de petite dimension pour orner les vitrines du Musée des arts industriels de ma capitale.

Quant aux expéditions pour la découverte des pôles, je n'autoriserai à y

prendre part que ceux qui seront atteints de la fièvre chaude.

DÉPARTEMENT DE LA JUSTICE. Considérant que pour prévoir tous les cas qui peuvent se présenter, un code doit être d'une longueur interminable ; que fut-il d'une longueur interminable, il serait encore loin d'être complet ; qu'il ne me convient pas d'entreprendre quelque chose d'interminable ; que d'ailleurs l'expérience que j'ai acquise dans les pays civilisés, me prouve qu'avec les codes les plus savamment élaborés, on ne cesse de rendre des arrêts iniques et de juger tout de travers, je décrète :

Article premier. — Il n'y aura point de code dans l'empire de Monomotapa.

Article 2. — Il est institué, dans chaque préfecture, un Tribunal du Bonsens, composé d'un seul juge responsables de ses arrêts devant tous mes fidèles sujets.

Article 3. — Il sera alloué pour traitement au juge qui aura manqué de bon sens une rouée de coups de bâton proportionnée avec sa sottise.

Article 4. — Au lieu d'établir dans chaque village, aux frais du gouvernement, des juges de paix qui entretiennent la discorde parmi les habitants, ce qui serait d'ailleurs coûteux et en somme plus embarrassant qu'utile, les plaideurs choisiront eux-mêmes qui bon leur semblera pour leur rendre la justice; et nul n'aura le droit de décliner une pareille mission.

Article 5. — Lorsque les partis ne pourront s'entendre sur le choix d'un arbitre, ils seront condamnés l'un et l'autre à une bonne et honnête bastonnade, et dans les affaires civiles la somme ou l'objet de la revendication sera, par ce seul fait, acquis au Trésor public.

DÉPARTEMENT DES CULTES. — Dési-

rant gouverner un peuple moral et bien pensant, j'institue comme religion nationale la religion anabaptiste, avec exclusion de tous les autres cultes; mais chacun sera libre de pratiquer la religion qu'il lui conviendra pourvu qu'il se dise anabaptiste et qu'il se fasse rebaptiser lorsqu'il aura commis une faute grave.

Les prêtres chargés du baptême prendront à leur charge et à leurs risques et périls les fautes ou crimes de ceux qu'ils auront absous en les ondoyant; et plus ils auront donné d'absolutions, plus ils descendront bas dans la hiérarchie sacerdotale. Le dernier des prêtres, celui qui aura le plus prononcé de pardons, sera le plus pauvre et le plus misérable; il se vêtira de haillons et se nourrira de racines. Mais comme, dans une église bien organisée, le dernier doit être le premier, ce pauvre diable aura le titre de primat du Monomotapa. Les prêtres qui n'auront

pas beaucoup baptisé et pardonné ne pourront sortir de chez eux que vêtus de pourpre et d'or.

Les questions dogmatiques seront tranchées par un conseil composé des trente-trois plus pauvres prêtres de l'empire. Il leur est interdit de faire connaître à qui que ce soit le résultat de leurs saintes délibérations.

DÉPARTEMENT DES TRAVAUX PUBLICS.

— Un premier réseau de chemin de fer sera immédiatement établi dans mon empire, de façon à se raccorder au réseau portugais de la côte de Mozambique, et à conduire mes fidèles sujets à la mer, s'ils désirent prendre des bains. Les voitures de ce réseau ne ressembleront point à celles des réseaux de la France, de la Navarre, de la Castille et des Algarves, parce que mon peuple n'est pas un peuple de sauvages, et que, chez les sauvages seulement, on a pu imaginer d'emprisonner de mal-

heureux voyageurs dans d'étroits compartiments, où ils ne peuvent rien trouver pour satisfaire leur faim, leur soif, leur désir d'avoir les mains propres et tous les autres besoins que nous impose la nature. Il y aura communication facultative d'un bout à l'autre des trains, et dans chacun d'eux on trouvera à sa disposition tout ce qu'on peut rencontrer dans un hôtel bien organisé.

Lorsque les voyageurs auront à faire des arrêts de nuit aux stations, ils y trouveront des sofas où ils pourront s'étendre et dormir à leur aise.

Enfin des signaux clairs pour tout le monde préviendront en temps voulu ceux qui auront à monter en voiture ou à en descendre. Dès que mon peuple saura lire, des écriteaux bien visibles aux stations et sur les wagons leur rendront les méprises absolument impossibles.

A la sortie de chaque gare, un agent

public fournira les renseignements dont on pourra avoir besoin pour se guider dans la localité et trouver à se loger d'une façon en rapport avec les bourses les plus lourdes comme avec les plus légères.

Les hommes qui voyageront dans l'intérêt public n'auront pas besoin de prendre des billets aux guichets. La circulation leur sera accordée gratuitement ; les actionnaires de la Compagnie leur paieront en outre, pour leurs menues dépenses, une petite somme fixe par tant de kilomètres parcourus. — Les abus seront déferés à notre Tribunal du Bon-Sens.

Une bibliothèque publique, avec des annexes renfermant des Musées et des laboratoires à la disposition de quiconque voudra y travailler à sa guise, sera immédiatement construite aux frais du trésor public.

Si ces grands travaux publics terminés, il reste encore quelques reis au fond de mon sac, on les emploiera à construire un palais royal de mille pieds carrés, élevé sur une plate-forme à laquelle on arrivera en tous sens par douze cents marches de pierre, de sorte que le seuil des cent quarante-quatre portes de ce palais atteindra à une plus grande élévation que la plus haute des pyramides d'Égypte. Un railway vertical servira d'ascenseur pour arriver sans perte de temps au cabinet du monarque, qui d'ailleurs ne sera presque jamais chez lui.

Dans le cas où les ressources de l'État ne permettraient pas de couvrir immédiatement les frais de cette construction, le trésor prendra à sa charge la location, pour le roi, d'un petit logement composé d'une chambre à coucher, d'un cabinet de débarras et d'une cuisine, dans un des faubourgs de la capitale. Si non,

il s'endormira à l'ombre d'un grand chêne ou d'un vieux maronnier.

J'aurais volontiers employé ma journée entière à lire les autres décrets du fameux Beerséba III ; mais mon compagnon me rappelle que nous ne sommes que pour peu de jours à Lisbonne, et que nous avons mieux à faire qu'à passer notre temps à parcourir des journaux, enfermés dans notre petit appartement. Je renonce donc à ma lecture, mais je conserve avec soin mes curieux documents monomotapans ; et, lorsque j'aurai quelque loisir, j'en donnerai probablement une édition complète, accompagnée d'un commentaire perpétuel.

L'heure est trop avancée pour que nous songions à faire une bien longue promenade. Une petite tournée dans les quartiers avoisinants, nous suffira pour aujourd'hui. A deux pas de notre hôtel, nous trouverons le charmant largo do

Barrão de Quintella, sorte de petit square au milieu duquel est un jardin où croissent avec vigueur les plus jolies plantes de la flore tropicale. On se croirait déjà sur le continent africain.

XXIII

Discours sur les épidémies, les tremblements, les rois et les ambassadeurs.

En vérité, je vous le dis : c'est chose fort étonnante que les Portugais n'aient pas perdu tout sentiment religieux. Loin de là : il existe encore, à Lisbonne et dans le reste du royaume, une quantité innombrable de capucinerie ; et, en temps de fête, la foule ne manque pas dans les églises. Cela prouve, d'une part, que les habitants de l'Estramadour et des Algarves ont une foi robuste ; et, d'autre part, qu'ils sont indemnes en présence de cette

effroyable maladie de notre époque qu'on nomme le scepticisme.

S'il est permis à un peuple de douter de la Providence et de la générosité de ses desseins, c'est à coup sûr à la nation portugaise. Nulle n'a vu plus opiniâtre et plus cruel le fléau des épidémies; nulle n'a assisté à plus horrible spectacle de la nature en fureur, nul n'a plus souffert des désordres de la création. Pestilences, tremblements de terre, incendies formidables, débordement des eaux, rien n'a manqué à Lisbonne depuis plusieurs siècles. Et cependant Lisbonne, comme le phœnix ou comme la Jérusalem, est toujours ressuscitée de ses cendres, souriante et rajeunie, si charmante que ses habitants ont été en droit de dire : « Qui n'a vu Lisbonne n'a rien vu de beau. »

Il en prenait bien à son aise, le Job de la Sainte Écriture, lorsque mollement

assis sur son fumier, il se permettait d'apostropher Jehovah, et lui reprochait de multiplier ses blessures sans motif. Pendant qu'il gémissait doucement, sous un ciel pur et constellé, d'aimables visiteurs venaient s'entretenir avec lui, et calmer l'amertume de son imagination en délire. Les souffrances dont on peut faire part à un être sensible, sont des souffrances à moitié guéries.

Au clair de la lune, bien à leur aise sont aussi les discoureurs qui se demandent pourquoi Dieu a créé des astres destinés à n'être plus un jour, comme notre satellite, qu'une masse inerte et sans vie, roulant la mort pour l'éternité dans les vastitudes du vide. Après avoir raisonné et déraisonné quelques heures sur l'immensité qui se rit de leur courte vue, nul ne leur défend d'aller ensuite prendre du repos dans leur lit.

Autre a été le sort de ces malheureux

Portugais qui depuis cinq cents ans, ont eu à subir coup sur coup les fléaux de la peste, des incendies et des tremblements de terre.

La pestilence des tropiques, le vomissement noir, ou si l'on préfère appeler cette terrible épidémie de son nom plus gracieux, le typhus amaril, la fièvre jaune enfin, a débordé plusieurs fois sur les rives du Tage. En 1857 encore, elle emportait avec elle des milliers de créatures arrachées brusquement à la vie. Mais ce fléau, bien autrement inexorable que le choléra qui, depuis quelques années surtout, tend à devenir relativement bénin en s'acclimatant en Europe, n'était rien à côté des désastres causés en Portugal par les tremblements de terre.

Durant les épouvantables commotions du 28 janvier 1551, près de deux cents édifices s'affaissèrent sur eux-mêmes, enterrant sous des débris de toutes sortes,

les malheureux qui n'avaient pas eu le temps de se sauver pour échapper à la mort.

Une pluie de sang, qu'on attribue à de petits corpuscules vénéneux transportés dans l'espace et mêlés aux vapeurs d'une atmosphère volcanique, vint ajouter à la terreur de ceux qui avaient pu se dégager des décombres et qui cherchaient un refuge dans les campagnes.

Le cataclysme du 1^{er} novembre 1755, pour n'en point citer d'autres, fut encore plus effroyable. A neuf heures du matin, on ressentit une première secousse qui dura deux minutes : elle fut suivie presque aussitôt par une seconde secousse qui se prolongea près d'un quart d'heure, et durant laquelle la plupart des maisons de Lisbonne, ébranlées sur leurs bases, se fendirent en un instant. Quelques minutes après, une troisième secousse vint achever l'œuvre de la destruction. Presque tous les édifices s'effondrèrent avec fracas ;

et, comme c'était la fête de tous les saints, les églises encombrées de fidèles furent en un instant transformées en de vastes nécropoles où, sous les lourdes pierres des voûtes et des clochers, hommes, femmes et enfants furent enterrés vifs, sans qu'il fut possible de leur apporter secours. Le sauve-qui-peut fut général ; chacun s'enfuyait sans songer aux victimes qu'un peu de dévouement eût peut-être sauvées, et les mères affolées oubliaient elles-mêmes de dégager leurs enfants des matériaux au milieu desquels la tourmente les avait emprisonnés. Trois incendies, attisés par un vent furieux, se déclaraient en même temps dans plusieurs quartiers de la ville, sans que personne ne pût les maîtriser ; tandis que la mer mugissante s'élevait à quatre pieds au-dessus du niveau des plus hautes marées, débordait impétueusement sur les quais et se retirait ensuite, emportant avec elle une multitude d'habi-

tants qui avaient cherché un refuge en s'enfuyant sur les bords du Tage.

Six jours après, une oscillation du sol vint de nouveau consterner la ville et faire croire un moment que la catastrophe du 1^{er} novembre allait se renouveler. Trente mille personnes avaient péri; les pertes matérielles s'élevaient à deux milliards et demi de francs, et à plus de vingt lieues à la ronde, on ne comptait que des villes détruites. Les rapports du temps disent même que les désastres s'étendirent jusqu'en Afrique, où plusieurs villages marocains disparurent instantanément.

Vingt ans plus tard, Lisbonne offrait encore le délirant spectacle d'un immense champ de ruines, au milieu duquel le promeneur ne pouvait circuler que sur des espèces de ponts de planches établis entre les monceaux de pierres éparses des habitations démolies. A peine apercevait-on, çà-et-là, quelques rares maisons que

le hasard avait épargnées ou des cabanes de bois construites pour renfermer le matériel de sauvetage.

Si les innombrables victimes de ces désastres sans cesse renouvelés avaient eu le temps de se reconnaître et de réfléchir, qu'auraient-elles donc pensé du bon ordre de cette nature si vantée par de pieux et enthousiastes apologistes ; et qu'auraient-elles pu dire d'édifiant au sujet de la merveilleuse économie du globe et de la haute intelligence providentielle qui le gouverne ?

L'homme prend, à la rigueur, son parti des fléaux qu'annoncent à l'avance de sinistres symptômes ; il doit s'attendre à la mort, puisque la mort est, en somme, ce qui lui est échu de plus clair en partage. Mais il semble que l'éternelle Justice devrait au moins lui permettre d'en pressentir les funestes approches. L'idéal le moins exigeant, réclame

en faveur de la créature éphémère qu'on nomme « le roi de la nature », une période, fut-elle très courte, de recueillement à l'heure où elle est appelée à entreprendre le plus grand et le plus énigmatique de tous les voyages.

Bien fausse est la doctrine qui enseigne à l'homme qu'il doit, à chaque moment de son existence, travailler aux préparatifs de son ultime départ. Les hommes qui professent cette doctrine néfaste, néfaste au moins dans la pratique, deviennent des êtres inutiles dans le monde. Ils perdent les instants de leur courte existence à nourrir des rêves creux, ou s'hébètent dans de sourdes terreurs qu'ils cherchent vainement à dissimuler.

En attendant le jour radieux où la science de la pensée pourra nous dire comment il convient d'accorder le fait des grands cataclysmes avec une logique quelconque de l'univers et avec la bonté

du créateur, il n'y a d'assez inébranlable que la foi religieuse pour résister aux débordements du scepticisme et aux inutilités de l'anathème.

Heureux Portugais qui, après avoir vu tant de fois votre vaste métropole réduite en cendres ou en décombres, avez eu le courage de la relever de ses ruines, coquette et toujours souriante, avec ses innombrables édifices et ses gracieuses villas revêtus d'*azulejos* ou faïences de couleur, avec ses squares pavés de mosaïques, ses églises de marbres rares et de porphyre, où se dressent fièrement des autels d'argent massif, de lapis-lazuli, de cornaline et d'améthyste, avec ses innombrables couvents aux arcades garnies de dentelle, avec ses places grandioses et ses majestueuses avenues. Vous avez sans doute oublié.....

L'oubli, pour le malheureux, est le calmant qui reconforte et qui soutient. Sans

l'oubli, morne, abattu par la souffrance ; sans désir et sans volonté ; trainant après soi le lourd boulet du désespoir ; trop affaibli pour faire surgir de son cœur le sentiment de la révolte, ou de ses lèvres le cri de la malédiction ; vêtu sans cesse de la dernière toilette du condamné ; l'homme, découragé par une lutte inégale et incessante contre les caprices inexplicables de la nature, n'aurait pas même ici-bas la pensée de coudre le suaire de son ensevelissement, ni d'ajuster les cloisons de son cercueil. Indifférent aux plus douces illusions de la vie, il ne songerait plus à donner le jour aux êtres destinés à recueillir son pénible héritage, et la mort de l'individu ne serait plus autre chose que la mort de l'espèce entière.

Lorsque l'oubli n'a pas pour conséquence de fermer la porte aux remords, lorsqu'il n'est point une insulte flagrante

aux revendications du sentiment moral, l'oubli est pardonnable et salutaire, puisqu'il a pour effet de détruire les attaches terrestres, et que la destruction des attaches terrestres facilite à l'âme les moyens de prendre son essor vers les horizons purs de l'idéal.

C'est, en somme, l'oubli que le grand instituteur du bouddhisme recommande à la créature, parce qu'il juge la créature trop faible pour atteindre à une sphère plus haute que celle où elle doit se contenter de vivre en communion, sans égoïsme et partant sans individualité, avec la puissance absolue de la création. Le bouddhisme n'est certainement pas la formule dernière, la formule parfaite que la pensée humaine est appelée à énoncer ; mais c'est l'expression de ce que l'homme doit ambitionner de meilleur, tant qu'il n'aura pas découvert, dans les replis intimes de sa conscience, le verbe logique

et rationel de l'univers. La vieille Asie a été impuissante à aller au-delà. L'Europe moderne lutte avec un noble acharnement pour franchir cette désolante limite imposée à la raison, en-deçà de laquelle nul ne trouvera jamais les forces nécessaires pour atteindre à la véritable émancipation du monde. Le dix-neuvième siècle, malgré l'impuissance philosophique sous laquelle il demeure écrasé, n'a cependant jamais souffert qu'on lui dise : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Nous aussi, nous avons essayé d'oublier pendant notre séjour en Portugal, d'oublier les lugubres annales des désastres de Lisbonne, afin de ne pas être guindés sans cesse par la pensée que la terre allait peut être s'entrouvrir sur nos pas ; et nous avons un peu fréquenté la société de la ville, dans l'espoir de donner à nos pensées un cours moins sombre moins lugubre.

Notre première visite a été pour le représentant de la France, M. de Laboulaye, ministre accrédité près du roi Dom Luiz. J'ai retrouvé ce charmant diplomate, dont j'avais fait la connaissance quelques années auparavant, alors qu'il était chargé d'affaires à Pétersbourg, toujours aussi avenant, toujours aussi aimable que par le passé. Madame de Laboulaye fait les honneurs de ses salons avec une grâce ravissante, et les instants que nous avons passé, dans leur société, au palais d'Arbrantès, resteront certainement gravés parmi nos meilleurs souvenirs. J'ai tiré à l'ambassade, quelques photographies, notamment celle de la chaire de St-François Xavier, apôtre des Indes, qu'on y conserve comme une précieuse relique; et, dans un moment d'oubli, puisqu'il fallait oublier, j'ai surpris instantanément le portrait de notre gracieuse ambassadrice, alors qu'elle s'enfuyait, prévoyant sans

doute les perfidies de mon petit appareil.

Jadis, à l'époque où les rois étaient tout et les peuples un peu moins que rien, un ambassadeur figurait un valet à la riche livrée, qu'un monarque envoyait à un autre monarque pour lui faire des compliments et à l'occasion pour le tromper et le détrouser. Il était entendu que, pour être bon diplomate, il fallait renfermer sous des dehors musqués, tous les talents d'un échappé de galère doublé d'un membre de l'Académie de Montcrabeau ; on devait être enfin, dans son attitude et ses manières, doucereux, ingénieux, nébuleux, facétieux, fatrouisseur, malicieux, vaporeux, visqueux, sémillant, amusant, élégant, piquant, pénétrant, insinuant, luisant, gluant, souple, malin, fanfrelucheur, raffiné, dissimulé, entortillé, enkisté, hoquilleur, fallateur, souvent flegmatique et parfois paradoxal,

menteur, craqueur, fauteur, blagueur, hâbleur, fatrouilleur, abourdeleur, fleuroteur, essurgueteur, lanternier, bretonneur, flaireur, bribonneur.

Aujourd'hui, — personne n'y contredit, — il en est tout autrement; et les diplomates comprennent que ce n'est pas précisément les intérêts des têtes couronnées qu'ils doivent défendre, mais les intérêts de la vile multitude. C'est fort ennuyeux, peut-être, de servir de commis à la foule enguenillée. Mais que faire à cela? Le progrès veut qu'il n'en soit plus autrement. Dans ces conditions, la ruse ne peut plus être chez eux qu'une qualité accessoire: ils ont presque autant à gagner à se montrer loyaux et honnêtes que malins et finassiers; ce qui ne veut pas dire qu'ils doivent renoncer au tact et à la prudence. Ils ont à pratiquer, encore aujourd'hui, un art bien plus qu'une science; mais cet art exige de moins en

moins la fourberie en principe. Dans les actes de leur vie politique, une idée peut prendre, suivant les événements, une foule de formes en apparence fort différentes. Le succès ou l'insuccès de leurs entreprises est presque toujours une question de nuances, et tout dépend chez eux de l'habileté avec laquelle ils savent faire usage des couleurs de leur palette, et en profiter pour mettre en lumière certains points essentiels au triomphe de leur cause, tout en laissant dans le clair-obscur ou même dans l'ombre la plus intense, ce qu'il est opportun de ne montrer à un certain moment que d'une manière vague, douteuse, ou parfois inappréciable à la vue.

Les diplomates sont sur le chemin de la Cour ; et là où se trouve une Cour, pour un bon touriste ce serait manquer à soi-même, de ne pas pénétrer jusqu'aux abords du trône. Les trônes

coûtent d'habitude fort cher, mais il n'y a guère de belle chose qui ne coûte beaucoup ; et tant que l'homme aimera les spectacles et la comédie, je gage qu'il tiendra à voir des trônes, fût-ce dans des pays bien éloignés de celui qu'il habite.

Pour ma part, je ne suis pas fâché d'avoir vu Dom Luiz, et surtout de la faveur qui m'a été faite d'un entretien beaucoup plus long que je ne pouvais m'y attendre. Mon impression, en arrivant dans le palais de Ajuda, où réside Sa Majesté le Roi de Portugal et des Algarves, — je dois l'avouer franchement, — avait été peu favorable. Les abords de la résidence royale, qui d'ailleurs n'est pas terminée, sont assez tristes ; de misérables petites ruelles et de pauvres maisons n'ont pas encore été complètement démolies et les jardins qui doivent l'environner sont encore en provenir. J'avais, en outre, trouvé les vestibules littéralement encom-

brés de laquais et de valets se pavanant tous invariablement avec un grand cordon de l'ordre du Christ suspendu à leur cou, ce qui m'avait semblé d'un médiocre effet sur le premier plan du tableau.

Au moment où, ma visite du palais terminée, je me disposais à retourner à l'hôtel, on vint m'informer que Dom Luiz m'invitait à son audience. Le roi, revêtu ce jour-là de l'uniforme d'officier général de l'armée portugaise, portait en sautoir un cordon vert, rouge et violet, réunissant les différents ordres de son pays ; il venait de se faire présenter les officiers supérieurs d'une frégate française récemment entrée dans les eaux de Lisbonne.

Après les salutations d'usage, Sa Majesté, qui parle le français avec la plus grande aisance, me fit l'honneur de me dire qu'elle connaissait mes travaux scientifiques et me demanda si c'était en vue de les continuer que je m'étais rendu à Lisbonne.

Je m'empressai de répondre qu'en effet c'était dans l'intérêt de mes études que j'étais venu en Espagne et en Portugal ; qu'à Madrid, j'avais eu la bonne fortune de trouver un manuscrit yucatèque inédit et que, grâce à la bienveillance du savant directeur du Musée Archéologique, Don Juan de Dios de la Rada y Delgado, j'avais pu l'étudier commodément et même le photographier.

Je crus, à cette occasion, pouvoir dire quelques mots de mes essais de déchiffrement de l'écriture sacrée de l'antiquité américaine et de la méthode que j'avais suivie dans mes recherches paléographiques. Quel ne fut pas mon étonnement de voir Dom Luiz au courant de cette question tout autant que les américanistes les mieux informés. Le Roi fit plus : il me communiqua quelques idées si justes et si originales que j'oubliai tout-à-coup que j'étais en présence d'un souve-

rain d'où l'on ne doit sortir que lorsqu'on est congédié. Je saluai Sa Majesté, après l'avoir remerciée de son charmant accueil, et je me retirai pour réfléchir à mon aise à la conversation qui s'était engagée.

M. de Laboulaye, notre ministre, me fit observer que j'avais manqué à l'étiquette des cours. Je m'empressai de l'avouer humblement et je me bornai à ajouter, pour mon excuse, que, me trouvant déjà depuis trois quarts d'heure en présence du Roi, j'avais craint d'abuser outre mesure du gracieux intérêt qu'il m'avait accordé. Cette excuse n'était pas satisfaisante; et je reconnais de bon gré que, lorsqu'on met le pied à la Cour, on doit se conformer aux usages de la Cour.

Si ces lignes tombent par hasard sous les yeux de Dom Luiz, je souhaite qu'elles plaident en ma faveur les circonstances atténuantes et lui disent que l'étonnante

perspicacité scientifique de son jugement est la seule cause de mon inconvenance. Un entretien, comme j'en ai eu quelquefois avec des têtes couronnées, m'aurait sans doute inspiré la pensée de me tenir au bas des marches du trône, comme le courtisan le plus poli du monde.

Je raconterai un jour, si Cuculcan me prête vie, l'entretien que j'ai eu en l'an de grâce 1867, avec un puissant prince de ce monde. Mon récit servira à expliquer, s'il ne la justifie pas, mon attitude singulière au palais d'Ajuda. Je savais que Dom Luiz était homme d'esprit ; mais à ma honte, je l'avoue, j'ignorais qu'il fût un savant critique et un très remarquable archéologue.

XXIV.

Où Thyrsis nous raconte l'histoire du prince Suleïman et de l'Hâfidat-el-merid.

Après le palais, la chaumière. L'homme aime le changement, le voyageur plus que les autres. Pour nous reposer des grandeurs de la Cour, nous avons résolu de traverser le Tage et d'aller jouir un après-midi du bon air des champs.

En quelques minutes, un bateau à vapeur nous transporte sur la rive opposée, et nous débarque à Calcilhas.

Le quai est encombré de matelots et

de faquins aux types les plus divers. Leur costume rappelle celui des *lazzarone* de Naples, sans cependant lui ressembler tout à fait. Le bonnet phrygien, qu'ils portent avec une certaine coquetterie, leur sied à merveille. Le *far niente* semble leur plus sérieuse occupation.

Nous aurions bien voulu causer un instant avec eux, mais ils accueillent assez mal nos ouvertures. Décidément, il ne faut pas déranger l'honnête homme qui dort.

Nous nous arrêtons alors à l'idée de gravir les hauteurs qui dominent le quai d'embarquement, afin de nous trouver en pleine campagne. De ces hauteurs, on jouit d'un charmant coup-d'œil, et les regards embrassent la ville de Lisbonne toute entière qui se déroule en panorama de l'autre côté du fleuve.

La végétation est peu variée : ce qui nous frappe le plus, ce sont, autour des

jardins, des haies d'aloës gigantesques qui l'emportent en vigueur sur celles que nous avons vues en Espagne.

Au milieu d'une prairie, un berger fait paître ses moutons. Nous approchons de lui. Peut-être sera-t-il plus avenant et plus communicatif que les faquins du port.

.....

Il était une fois un jeune prince nommé Suleïman, dont la beauté était si extraordinaire que personne n'avait jamais rien vu de pareil dans le monde. C'était à l'époque où les Maures, vainqueurs de Rodrigue, roi des Goths, et maîtres de l'Andalousie, avaient ensuite envahi notre pays et occupé Lisbonne, à laquelle ils donnèrent le nom de *Alfama*.

Le père de ce jeune prince, l'émir Abdul-Aziz, avait un grand nombre d'enfants, mais il chérissait celui-ci infiniment plus que les autres ; et, dans son bonheur de le posséder, il n'éprouvait qu'une seule

tristesse, celle de ne jamais réussir à trouver quelque chose qui pût lui être agréable. Durant l'enfance du jeune prince, les jouets les plus merveilleux l'avaient toujours laissé indifférent; et c'était à peine s'il jetait un regard égaré sur les cadeaux de toutes sortes qu'on lui apportait matin et soir.

Arrivé à l'âge de seize ans, son père fit rechercher dans la contrée, et même de l'autre côté du détroit de Gibraltar, les plus ravissantes jeunes filles qu'il fut possible de découvrir; il les réunit dans un harem délicieux construit à son intention, à l'extrémité d'un jardin situé à quelques pas de son palais.

Après avoir passé sous un portique ogival peu élevé, mais décoré à profusions d'arabesques bleues et or, on se trouvait dans une de ces salles à ciel ouvert que les Espagnols appellent *patio*, et qui formaient alors le vestibule habituel

de toutes les villas des musulmans.

Aux quatre côtés de ce patio, dans des corbeilles d'opale incrustées d'argent, d'épais buissons de camélias, aux fleurs légèrement découpées dans l'ivoire, se mêlaient aux vigoureuses touffes de lauriers surmontées d'étoiles taillées dans le satin rose. L'oranger laissait pendre ses pommes dorées comme les cheveux de Daphné; et les beaux citronniers, avec leurs fruits semblables aux tétons d'une vierge, exhalaient dans l'air le doux parfum de leurs tendres fleurs; la grenade montrait, en s'entrouvrant, un rouge qui faisait perdre au rubis le prix de sa couleur. Puis c'était le lys candide, arrosé par les larmes du matin, la majolaine, la jacinthe sur laquelle se voient les signes tant aimés du fils de Latone. Il eut été difficile de décider, en voyant au ciel et sur la terre les mêmes couleurs, si la belle Aurore donnait aux fleurs leurs nuances,

ou si c'étaient les fleurs qui lui renvoyaient leur éclat. Zéphir et Flore coloraient la violette de la couleur des amants; puis fleurissaient l'iris purpurin, et la rose aussi belle et aussi fraîche que celle qui s'épanouit sur les joues d'une jeune fille.

On pénétrait dans la partie réservée de l'édifice, en passant par trois petites salles consécutives dont le dôme, semblable à des stalactites d'émeraude et d'améthyste, était supporté par de légères colonnettes aux formes sveltes et capricieuses. Ces petites salles étaient entourées de divans moelleux, richement recouverts d'épais coussins en soieries de Bagdad et d'Alep. Dans celle du centre, une fontaine d'albâtre, incrustée de gemmes éclatantes, répandait à la ronde une agréable fraîcheur, parfumée par les plus suaves arômes de l'Orient.

Puis on arrivait à la chambre à coucher, toute capitonnée de taffetas rose clair et

bleu céleste. De petites fenêtres doubles, garnies de verres dépolis, laissaient pénétrer dans l'intérieur une lumière blafarde qui donnait aux reflets des étoffes et des crépines d'or, une teinte douce et voluptueuse. Dans le fond, sous un dais aux franges de perles, se trouvait un large lit de repos, auquel on parvenait après avoir monté quatre gradins recouverts de précieux tapis de Damas. Ces gradins étaient disposés de façon que de jeunes servantes y prissent leur sommeil, toujours prêtes à répondre aux moindres désirs de leur maître ou de sa favorite.

Au milieu de cette chambre, et autour d'une corbeille de fleurs d'or et de pierres, des tables de thuya Atlantique formaient une sorte de fer à cheval faisant face aux gradins du lit. Sur ces tables, les mêts les plus rares et les plus délicats étaient étalés sur des plateaux de métal habilement ciselé, tandis que les

fruits savoureux du Maghreb remplissaient de gracieuses corbeilles en fine sparterie d'Égypte ; les vins les plus généreux montraient tout autour les nuances variées de leur énivrant nectar sous un verre léger comme la gaze de l'Inde, ou sous un cristal aux mille facettes.

Introduit dans ce pavillon de délices, Suleïman jeta un coup d'œil distrait sur les merveilles qu'on y avait accumulées ; et c'est à peine s'il aperçut les incomparables jeunes filles nonchalemment étendues sur les degrés de son lit de satin et de dentelles.

La rapidité avec laquelle il acheva sa visite, ne montrait que trop combien peu tant de merveilles avait su l'intéresser ; et, bientôt de retour sur le seuil du portique extérieur, il demanda à son père la permission d'habiter encore quelque temps dans son ancien logis.

Abd-ul-Aziz n'eut garde de s'y refuser ;

et, dès lors, il ne fut plus question du somptueux harem.

Sur ces entrefaites, une violente épidémie se déclara dans la contrée. L'émir manda, en conséquence, son grand astrologue et s'enquit sur ce qu'il y avait à faire pour appaiser la colère de Dieu.

L'astrologue lui répondit qu'une jeune fille de Lisbonne était la cause de tout le malheur; que cette jeune fille était née d'un chien de chrétien dont elle pratiquait la maudite croyance; que, dans un récent combat, elle avait arraché des mains d'un musulman l'étendard de Mahomet et avait prononcé des paroles de blasphème contre le Prophète; que, poursuivie par des cavaliers, elle avait pu s'échapper à la faveur de l'obscurité, mais qu'il serait facile de la reconnaître, parce qu'elle avait reçu, durant la lutte, un coup de yatagan qui lui avait laissé une légère marque sur le front.

L'astrologue ajouta que, pour faire cesser le fléau, il fallait que l'émir lui-même se mît à la recherche de cette jeune fille, se saisît de sa personne et la gardât secrètement enfermée jusqu'au premier jour de moharèm, où il aurait à la livrer à la vengeance du peuple qui lui ferait subir son châtiment.

Le sultan congédia son astrologue ; et, sans perdre un instant, il annonça qu'il allait parcourir Lisbonne en tous sens, afin de se rendre compte de l'étendue du fléau et de distribuer des secours aux plus nécessiteux. Son arrière-pensée était d'arriver, de la sorte, à découvrir la jeune fille qui devait être sacrifiée à la colère du Très-Haut.

Au bout de plusieurs jours de recherches inutiles, l'émir allait renoncer à ses investigations, lorsqu'il lui vint à la pensée qu'il ne s'était pas encore rendu dans un grand hangar situé à un quart de lieue de la

ville, dans lequel on transportait chaque jour les pestiférés sans foyer, ou trop pauvres pour se faire soigner dans leur demeure. Il n'est pas permis à un monarque de fuir les lieux d'infection où s'accumulent les victimes d'une épidémie : Abd-ul-Aziz n'hésita pas d'y pénétrer.

Une centaine de malheureux gisaient pêle-mêle, misérablement étendus sur le sol que recouvrait à peine un peu de paille, fraîche il est vrai, mais très parcimonieusement étalée. Des haillons infects, provenant sans doute des habits des malades ou des décédés, servaient à quelques-uns de couverture ; d'autres n'avaient pas eu le temps de se déshabiller, et se torturaient dans les débris de leurs vêtements déchirés.

Au moment où l'émir, après une visite assez longue, se disposait à sortir de cette atmosphère de miasmes et de corruption, il s'arrêta tout-à-coup. Il venait

d'apercevoir la jeune fille dont il poursuivait la trace, et qui, seule dans ce hangar, donnait quelques secours ou quelques consolations à ceux qui allaient mourir.

Que faire ? Retirer à ces malheureux agonisants *l'hâfidat-el-mérid*, la seule créature qui ait consenti à les soigner, à relever le courage de ceux qui faiblissaient devant la douleur, à dire à ceux qui trébuchaient le dernier adieu ? Cette pensée sembla irréalisable à l'émir. Il comprit qu'il ne lui restait qu'un seul moyen de s'acquitter de son devoir et d'aboutir à ses fins : il manda au palais qu'il avait pris la résolution de soigner lui-même les malades du Dâr-el-Oudja ; qu'en conséquence, il ne se rendrait plus à la Cour avant que l'épidémie n'eût abandonné Lisbonne, et qu'il chargeait son fils Suleïman de gérer, en son absence, les affaires du gouvernement.

L'émir qui, pendant son séjour au Dâr-el-Oudja, avait pu juger par lui-même du dévouement à toute épreuve de la jeune fille balafrée, voyait approcher avec douleur le jour où il devrait abandonner cette malheureuse créature à toutes les férocités de la populace.

Le jour lointain ne tarda pas à être proche ; le jour prochain, déjà, est arrivé.

Le peuple de la ville, informé la veille que la jeune chrétienne sacrifiée à la colère d'Allah, lui serait livrée le lendemain, attendait, avant l'aube du jour, l'heure où on la ferait sortir du Dâr-el-Oudja. Cette heure sonna ; et, lorsqu'ignorant le sort qui lui était réservé pour prix de son dévouement, deux soldats de la police la poussèrent brutalement sur le seuil de l'hospice, la foule, houleuse comme la mer inconsciente et sans bornes, l'accueillit par un de ces cris sauvages que font entendre les hommes lorsque

leurs passions surexcitées ont retiré de leur cœur les sentiments de justice et de compassion qui les font différer de la brute.

Les cris : « à mort ! à mort ! » retentissaient de toutes parts ; et, par une fin rapide, la triste victime eut échappé, sans doute, aux tortures qu'on lui préparait, si une forte troupe de soldats n'était venue retarder son supplice, afin d'assurer l'accomplissement ponctuel des instructions du grand astrologue.

Suivant ces instructions, la jeune fille devait être traînée dans les rues de Lisbonne, exposée aux maléfices, aux injures et aux mauvais traitements du peuple, mais sa vie devait être sauvegardée ; et, la promenade finie, elle devait être déposée vivante sur un monceau d'immondices en dehors des murailles d'Alfama.

Ces instructions furent suivies de point en point, en dépit des murmures de la

foule qui rêvait bien d'autres horreurs et bien d'autres supplices. L'Hâfidat el-Mérid, couverte de la boue qui lui était jetée sans cesse au visage, marchait calme et résignée au milieu de son fatal cortège. Tandis qu'elle suivait la route, l'émotion la rendait si belle, que les étoiles, et le firmament, et l'air pur, tout en un mot ce qui la voyait, en devenait amoureux. La populace seule ne sut point voir son angélique beauté; et, après avoir déposé sa victime sur un monceau d'immondices, elle rentra dans la ville en poussant des cris d'allégresse et en chantant.

Pendant que ces misérables affolés se livraient à toutes les orgies, un grand événement se préparait à la Cour. Le prince Suleïman faisait informer son père que s'il ne consentait point à venir le voir sur l'instant, le muezzin de la mosquée n'aurait pas le temps d'appeler à la prière de minuit avant qu'il eut renoncé à la vie.

Abd-ul-Aziz reçut au Dâr-el-Oudja, où il était demeuré pendant la triste cérémonie du jour, le message de son fils bien aimé. Il confia, aussitôt à quelques convalescents le soin des malades en péril et se hâta de retourner à son palais.

— Mon père, dit Suleïman, j'ai toujours refusé les faveurs sans nombre que votre amour a sans cesse répandu sur la route de mon existence, parce qu'il me semblait que rien n'était enviable en ce monde. J'ignore quel changement subit et profond s'est opéré dans mon être : mon insouciance pour les choses d'ici-bas a fait place à un désir si ardent que, s'il n'est pas satisfait, ce désir sera mon dernier désir. O mon père adoré, accéderez-vous à ma prière ?

Abd-ul-Aziz tira de sa poche un petit *Coran* qui ne le quittait jamais, déposa le saint livre au bord d'un guéridon, appuya sa main droite sur le premier feuillet et

répondit : « Par Mahomet (que Dieu veille sur lui !) et par cette loi révérée de nos pères, je jure de t'accorder ce que tu souhaites, dût-il m'en coûter et mon royaume et ma vie. »

L'émir avait cru deviner que son fils désirait quelque belle fille de ses états. Aussi, lorsque Suleïman lui eut dit qu'il s'agissait, en effet, d'une fille, d'une fille qu'il voulait prendre pour seule et unique épouse, ses traits devinrent radieux, et il ne put dissimuler la joie qui débordait de toute son âme.

Cette joie ne fut pas de longue durée, et Abd-ul-Aziz regretta bientôt le serment solennel qu'il avait prononcé. La fille demandée par le jeune prince était celle que la populace avait été déposer sur un monceau d'immondices, après l'avoir traînée plusieurs heures dans la boue et l'avoir souillée d'ordures.

Le prince ajouta : « Puisque cette faveur est la seule que j'aie jamais sollicitée depuis ma naissance et la dernière que je m'engage à demander jusqu'à ma mort, je désire qu'elle soit complète, qu'elle soit digne de votre toute-puissance et de votre amour paternel. Ordonnez que notre union soit contractée cette nuit même, avant le prochain lever du soleil ! »

Pour accomplir dans un si court délai la promesse qu'il avait faite, l'émir n'avait pas un instant à perdre. Il n'essaya donc pas de changer les idées de son fils, en engageant une discussion. Il se borna à lui répondre que son vœu serait satisfait, et qu'il se retirait de suite pour en assurer l'accomplissement.

La nuit avait seulement parcouru la moitié de sa route : le cortège se mit en marche.

Au premier rang, soixante cavaliers

montés sur de superbes chevaux blancs portaient en main une torche de bois résineux pour éclairer la tête de la procession.

Venaient ensuite les longues trompettes de cuivre qui, même en temps de paix, font songer à la guerre, et les tambourins qui, au combat décisif livré contre les Goths dans les plaines voisines de la rivière Guadalété, avaient annoncé à l'armée Maure le triomphe du Croissant contre la Croix.

Au milieu du cortège, environné de tous côtés par les trophées de Tarik-ben-Zeyad, entre une double haie de cavaliers composée de walis, d'alcaïdes et d'autres chefs musulmans, se trouvaient deux riches litières, portées par des chameaux du Sahara : l'une couverte de velours rouge brodé d'or et dédiée à Aïcha, l'une des femmes de Mahomet ; l'autre de velours vert également brodé d'or et consacrée à Mahomet lui-même.

Un derviche et de nombreux ulemas suivaient de près ces deux litières, sur lesquelles on avait déposé de saintes reliques : une surate du Coran écrite de la main du Prophète, et un fragment de la robe de son épouse Aïcha. Des esclaves Africains portaient sur leurs épaules de grandes jarres de terre émaillée renfermant de l'eau sainte du puits de Zem-zem, dont Ismaël fit jaillir miraculeusement la source pour servir aux besoins de sa mère, et une châsse renfermant une pierre du Hadji-nésa, ce pèlerinage obligatoire pour les Croyants, et dont l'oubli dégage les femmes du serment de fidélité conjugale envers leurs maris.

Trois chars suivaient le saint cortège. On y avait accumulé des tissus précieux, des bijoux rares, des parures éclatantes, l'écarlate à l'ardente couleur, le corail aux fines ramées qui, mollement, croît sous les eaux et, dès qu'il en est sorti, devient

dur et solide ; tout, en un mot, ce qu'il avait été possible de réunir à la hâte comme présents de noces et de fiançailles.

Enfin, sur de fiers et superbes coursiers des haras de Maghreb, chevauchaient Abd-ul-Aziz, portant sur ses épaules un manteau de riche damas, teint de la pourpre de Tyr, si estimée dans ce pays, et au cou un collier d'or fin, dont l'œuvre artistique l'emportait sur la matière ; sa dague, merveilleusement travaillée, resplendissait à son ceinturon de l'éclat du diamant ; et, pour tout dire, ses sandales de velours étaient brodées d'or et de perles fines. Son fils Suleïman avait la taille ceinte d'une étoffe d'or, et portait sur la tête un diadème de gemmes étincelantes. Ses frères et les principaux officiers de l'émirat avaient pris place à ses côtés, vêtus de costumes aux couleurs variées qui réjouissaient la vue.

Une cavalcade de Noirs de l'Atlas,

couverts de burnous d'un blanc de neige, portant, les uns, des yatagans aux lames courbes et menaçantes, les autres, des torches enflammées, fermaient cette procession nocturne.

Au moment où la somptueuse escorte du prince arriva en vue du monceau d'immondices où avait été abandonnée la jeune balafrée, un spectacle extraordinaire vint frapper tous les yeux, et répandre dans les esprits un étonnement mêlé d'une religieuse stupeur.

La nuit était sombre, et les torches des cavaliers, malgré leur quantité considérable, ne répandaient dans l'espace que les pâles lueurs d'une lumière blafarde.

D'énormes vapeurs phosphorescentes entouraient en tourbillonnant l'endroit où avait été déposée la victime ; et, du milieu de ces vapeurs, s'élevait une traînée lumineuse qui serpentait dans

l'espace et se dirigeait vers les cieux.

De temps à autre, une brillante étincelle s'échappait du foyer central, tandis qu'un grondement sourd, semblable aux détonations d'une artillerie lointaine, se faisait entendre.

Tout-à-coup, du sein des vapeurs phosphorescentes, sortit un large ruban de flamme écarlate sur lequel étaient écrits en caractères arabes : *La tegrob !* c'est-à-dire « N'approchez pas ! »

Abd-ul-Aziz, troublé par ces apparitions inattendues, se tourna du côté de son fils qui chevauchait derrière lui ; mais le cheval qui portait Suleïman n'avait plus de cavalier.

A la surprise, pour l'émir, succéda la terreur. Il voulut se précipiter vers la butte, en dépit de la légende de feu qui lui en défendait l'approche. Son cheval refusa de faire un pas en avant : son cheval était devenu immobile comme un cheval de

pierre. Semblable aux radieuses apparitions d'un rêve enchanteur qui s'effacent tout d'un coup au moment du réveil, en un clin d'œil la brillante cohorte de l'émir disparut, et Abd-ul-Aziz se trouva seul en face du mystère qui s'accomplissait sous ses yeux.

Dans un accès de désespoir, Abd-ul-Aziz, levant les regards vers le ciel sombre, s'écria à haute voix :

« Je t'invoque et te conjure, Dieu de Mahomet, et aussi je t'invoque, toi, Dieu des Chrétiens.....

Avant qu'il eût le temps d'en dire davantage, éclairé par un rayon céleste, il vit agenouillé devant lui Suleïman, son fils bien-aimé, et à ses côtés l'Hâfidat-el-Mérid, dont la tête charmante était environnée d'une auréole lumineuse.

— O mon père, dit Suleïman, votre promesse est accomplie ; votre fils vous doit un bonheur que toutes vos richesses

et toute votre puissance n'eussent jamais pu lui accorder une autre fois, car ce bonheur est le bonheur éternel. C'est de mes propres mains que l'Hâfidat-el-Mérid a arraché l'étendard musulman perdu, vous le savez, sur les bords du Tage, et c'est sur cet étendard que j'ai lu à ce moment la parole de la vérité. A l'heure où sont tombés, dans les pieuses mains de cette jeune héroïne, les insignes de l'islam, le croissant qui en surmontait la hampe s'est transformé en une croix, et j'ai lu en lettres de feu un ordre écrit par le Tout-Puissant : « Épouse celle qui t'a vaincu, et sois vainqueur à ton tour du mensonge et de l'imposture. » Mon père, pardonnez-moi,..... je suis chrétien !

On ignore ce que devint, à partir de ce moment, le prince Suleïman et l'Hâfidat-el-Mérid. Quant à Abd-ul-Aziz, il s'en retourna seul et à pied dans son palais, conduisant par la bride son superbe

coursier : il ne tarda pas à mourir. On sait seulement que, depuis cette nuit mystérieuse, des conversions se firent dans le camp musulman, et que les Portugais ne désespérèrent plus de recouvrer bientôt leur patrie et leur indépendance.

— Où avez-vous appris cette étonnante histoire, dis-je alors au berger de Calcilhas ?

— Je l'ai entendu plusieurs fois raconter par mon père ; il l'avait lue dans un vieux livre qu'il me souvient encore d'avoir vu dans mon enfance. Je ne puis vous en dire davantage.

Je remerciai chaleureusement notre aimable conteur, auquel nous laissâmes un léger souvenir de notre rencontre. Puis nous reprîmes le bateau qui nous reconduisit à Lisbonne, où nous avons dîné et passé une agréable soirée avec M. le vicomte Sanchez de Baëna et M. le chevalier da Silva qui, à son tour, nous a raconté de

charmantes histoires, entre autres celle de l'Enfant - Bleu. Je regrette bien que, faute de place, il ne me soit pas possible de les rapporter ici.

XXV.

Dans quel cas on voit plus loin avec un horizon étroit qu'avec un horizon étendu.

Faute de trouver à Lisbonne d'anciens monuments américains, objet principal de nos recherches, nous nous sommes encore une fois transformés en modestes touristes et nous avons cherché à voir ce qu'on appelle les curiosités d'une ville. Les antiquités, les objets de collection, tout particulièrement les carreaux de faïence peinte ou émaillée, si variés et souvent si remarquables en Portugal, ont eu pour nous un intérêt exceptionnel.

Les conditions où nous nous trouvions étaient des plus favorables. Nous avons pour guide dans nos promenades le chevalier Possidonio da Silva, délégué général de l'Institution Ethnographique, architecte du Roi et correspondant de l'Institut de France, dont les connaissances archéologiques sont aussi sûres qu'étendues. M. da Silva est un de ces hommes extraordinaires par leur activité et leur génie d'entreprise qui aperçoivent de suite les créations désirables pour l'honneur de leur pays, qui se font les promoteurs de ces créations et qui n'ont de repos que lorsqu'ils sont parvenus à les réaliser.

Lisbonne n'avait point de musée d'antiquités, et les autorités locales se montraient peu favorables à l'idée d'en doter la grande ville des rives du Tage. On trouvait qu'il y avait bien d'autre emploi plus utile à faire des deniers publics; et sans

argent pas de suisse, dit le proverbe, et encore moins de musée.

Or, il y avait à Lisbonne un terrain où subsistaient les ruines assez bien conservées de l'ancienne église des Carmes. On y avait établi des écuries militaires, et les chevaux de la cavalerie portugaise y mangeaient paisiblement leur foin et leur avoine entre les colonnades ogivales de ce pittoresque monument architectural du XIV^e siècle. Après d'innombrables démarches et des sacrifices personnels, M. le chevalier da Silva parvint à obtenir la concession de ces ruines pour y réunir les anciennes collections que tous les voyageurs se font aujourd'hui un plaisir de visiter pendant leur séjour à Lisbonne. Ce musée, qui n'est l'objet d'aucune dotation de l'État, est certainement inférieur à une foule d'autres musées publics de l'Europe ; on y rencontre cependant des monuments précieux pour l'histoire

de l'art et dont l'analogue se chercherait vainement ailleurs. Il a, en outre, le mérite d'être un dépôt sûr où sont conservées désormais les antiquités qui se découvrent chaque jour en Portugal et qui, avant sa fondation, étaient le plus souvent abandonnées au hasard ou perdues. L'éminent critique Don J. Amador de los Rios, dans sa magnifique publication intitulée *Museo español de Antigüedades*, parle du Carmo avec des éloges bien mérités et fait ressortir le zèle infatigable et désintéressé de son fondateur, l'éminent président de la Société Royale des Antiquaires portugais.

Antérieurement à la création du Museo do Carmo, les architectes les plus distingués étaient confondus avec les vulgaires maçons, et leur art était généralement dédaigné en Portugal. L'étude de l'architecture est cependant bien nécessaire pour un peuple qui veut marcher

dans les voies de la civilisation et qui tient à participer au culte du beau. Un peuple qui ne professe pas le goût de l'architecture, est un peuple qui renonce par ignorance à des conditions de milieu presque toujours indispensables pour provoquer chez lui le sentiment élevé de la beauté parfaite, et l'idéal du vrai et du bien. Ce sentiment, qui émancipe l'homme en le dégageant de ses attaches matérielles les plus avilissantes, semble, au premier abord, n'avoir pas besoin d'être emprisonné dans les murailles toujours trop étroites d'un édifice quelconque pour se produire et se développer ; et l'on est tenté de croire que c'est en présence de la grande nature, en face du firmament constellé et sans bornes, qu'il doit arriver à prendre le mieux son essor. Si l'homme n'était en ce monde qu'un pur individualisme, qu'un accident sans lien avec le passé, sans attache avec les

autres êtres, dont il ne diffère jamais que par du plus ou du moins, il en serait sans doute ainsi. Mais l'homme est un être essentiellement solidaire avec les créatures qui ont vécu avant lui, avec celles qui existent en même temps que lui, avec celles qui viendront après lui. Le travail de sa pensée se perd à la vue de l'infini, et il ne lui a point donné de s'abstraire au point de compter pour rien le travail de ses précurseurs et de juger inutile de préparer celui des générations à venir. De la sorte, le panorama de la nature trouble bien plus sa raison qu'il ne sert à l'éclairer : il faut qu'il puisse embrasser d'un regard l'expression synthétique et résumée d'une façon saisissante de tous les progrès accomplis, de toutes les aperceptions acquises par l'être moral et intellectuel. C'est à l'architecture, considérée dans sa plus haute acception, qu'il appartient de lui fournir le sanctuaire le plus

favorable à l'éclosion de sa pensée.

Il ne m'est pas possible de visiter une église quelque peu remarquable par son architecture, sans songer aux discussions qu'ont engagé les critiques et les archéologues sur le caractère particulier et le mérite relatif des monuments du style grec et du style gothique. Et, comme sur une pente inévitable, je me laisse aller à réfléchir sur l'influence et la portée de l'art religieux dans les différentes contrées du globe. C'est évidemment un sujet immense, sur lequel on pourrait composer des dissertations et écrire de fort gros volumes. Il me semble cependant que la partie essentielle de ces dissertations et de tous ces volumes pourraient être formulée en peu de pages. Loin de moi la prétention d'arriver à un tel résultat. Qu'il me suffise d'en avoir entrevu la possibilité, et peut-être d'énoncer quelques idées utiles pour y parvenir

La manière de voir que j'ai formulée brièvement, dans un chapitre antérieur, au sujet de la musique, me semble applicable à toutes les branches de l'art sans exception. L'art n'a sa raison d'être, l'art n'existe qu'à la condition d'éveiller dans notre esprit des pensées morales, des sentiments supérieurs qui se résument par un mot, *l'idéal*. Je n'ignore pas combien cette appréciation peut causer de révolte et de contestes dans le monde artistique, et je sais tant bien que mal ce qu'on a dit ou ce qu'on peut dire sur le beau sans signification, sur l'esthétique sans sanction intellectuelle.

Je laisse à d'autres le soin d'expliquer comment la note ou la ligne peut être belle sinon par elle-même, du moins dans ses rapports avec d'autres notes ou avec d'autres lignes. Le mérite des compositions artistiques repose évidemment, dans une certaine mesure, sur des rapports et sur des

oppositions ; mais les rapports et les oppositions ne se traduisent dans l'esprit en puissances artistiques, qu'autant qu'ils ont pour moteur une idée, dont ils sont les agents fidèles et obéissants.

L'église, le cloître et la tour de Bélem, que nous avons tenu à visiter avant notre départ, comptent certainement parmi les plus remarquables modèles de monuments gothiques au XVI^e siècle. Plusieurs architectes de talent participèrent à cette œuvre à laquelle on est cependant parvenu à donner une certaine homogénéité et qui appartient à ce style original connu sous le nom de *Manuelin*, parce qu'il a été celui des principaux édifices construits sous le règne de Don Manoel, de la maison de Bourgogne (1495-1521). De précieux souvenirs se rattachent au cloître, dont la fondation remonte à Vasco de Gama. La porte latérale de la basilique est un véritable bijou de sculpture, avec

ses guirlandes, ses fleurons et ses statues. L'intérieur est un des spécimens les plus purs de l'art mauresque. Les piliers de marbre blanc qui soutiennent la voûte, et qui ont résisté aux tremblements de terre, sont d'une rare hardiesse, d'une légèreté et d'une ornementation charmantes.

Je me garderai bien de tenter la description quelque peu détaillée de toutes ces merveilles de l'architecture portugaise, parce qu'un tel sujet m'entraînerait trop loin, et surtout parce qu'il s'agit de monuments qui ont été l'objet de monographies rédigées par des critiques d'une compétence et d'une autorité incontestables. Faute de pouvoir m'occuper des mille et mille particularités qui signalent de telles productions à la sollicitude des juges compétents, j'ai cherché à formuler dans mon esprit quelques idées générales sur la portée de l'art gothique et sur l'influence que cet art a dû avoir sur la

marche du progrès et de la civilisation, J'ai fait acte de rêveur peut-être ; mais je ne puis me décider à croire que de tels rêves soient absolument dépourvus d'utilité.

Je n'éprouve probablement pas moins que d'autres un sentiment d'admiration sans fard et véritable, lorsque je me trouve en face d'une belle cathédrale gothique. Mais aussitôt que je me suis affranchi du charme de la première vue, dès que l'idée morale et rationnelle a pris la place de la sensation inconsciente et irréfléchie, j'arrive peu à peu à regretter mon jugement trop précipité, et il me semble que je me suis laissé surprendre par une satisfaction enfantine. Du moment où l'on veut me montrer le sanctuaire où l'idéal ineffable, la beauté sans tâche, la perfection sans borne, doivent être adorés d'esprit, ce n'est pas le lieu d'offrir à mes regards, tout ce que le caprice a pu

imaginer de figures bizarres et d'ornements raffinés. Il faut que l'architecte, convaincu que sa mission tient à la fois du prêtre et du penseur, m'ait offert, par la simplicité grandiose et pure de ses concepts, le milieu le plus favorable à la méditation religieuse. Je veux voir l'idée de Dieu s'avancer jusqu'à moi par une large avenue, dégagée de tout accessoire inutile, et non point venir à la dérobée, paraître et disparaître, sous un perpétuel enchevêtrement de fleurs, de feuillages et de guipures.

L'art gothique est, à mes yeux, bien plus attrayant pour l'érudit que pour le penseur et pour l'homme qui, sans dédaigner l'étude du passé, ne peut se résoudre à renoncer à la contemplation de l'avenir.

Je trouve, par exemple, que Giraud, le poète enthousiaste de cet art, a fait une bien fausse application de ses cri-

tiques quand il a dit que c'est l'art païen qui

D'ornements somptueux s'attache à couronner
Ce terrestre séjour qu'il craint d'abandonner.

L'art grec n'est pas absolument mon idéal; et sur ce sujet j'avoue mon tort, car mon idéal, en fait d'architecture, je serais fort contrarié si l'on m'obligeait à dire où je l'ai rencontré. Le Panthéon de Rome, dans sa mâle simplicité et dans sa sévère harmonie, est peut-être le type qui me satisfait le mieux. En d'autres termes, si un temple est fait pour y entendre la parole de Dieu, je le désire sobre d'ornements et de peintures. Ceci me rappelle un souvenir d'enfance qui est resté profondément gravé dans ma mémoire.

C'était en 1848. Je m'occupais un peu, durant mes moments de loisir, d'un art qui m'intéressait vivement, l'art dramatique. A cette époque, Rachel, enveloppée dans les plis d'un large drapeau tricolore,

provoquait au Théâtre - Français des explosions d'enthousiasme frénétique en récitant sur la scène le chant de la *Marseillaise*. Un hasard me valut la faveur d'être conduit chez l'incomparable tragédienne, qui demeurait alors rue Trudaine. Elle était ce jour-là revêtue d'un costume qu'elle affectionnait tout particulièrement : une toilette absolument noire, relevée seulement par quelques rares bijoux de corail. La causerie, chez elle, devait nécessairement se porter sur ce que le public appelle la *déclamation*, mais sur ce que les artistes appellent la *diction*. Rachel voulut bien nous faire entendre un morceau de *Phèdre* qui transporta d'admiration le petit auditoire ; et tous demeurèrent convaincus que jamais sur la scène de la rue Richelieu, elle n'avait paru si belle. Rachel, tout en acceptant les éloges que chacun lui prodiguait, répondit : « Je comprends fort bien votre

appréciation. Les vers que je viens de dire vous ont semblé plus beaux ici qu'au théâtre, parce qu'ici il n'y a pas de décors, et que les décors nuisent bien plus au vrai talent qu'ils ne peuvent lui venir en aide ».

Je crois, en effet, que pour pénétrer les âmes sensibles des plus sublimes inspirations de l'idéal, rien n'est tel que la simplicité architecturale. Pour acquérir le sentiment d'une grande idée religieuse, je ne sais si de tous les temples je ne préférerais pas ceux des Guèbres où, dans l'obscurité du sanctuaire, il n'existe, pour tenir l'esprit en éveil, rien que la pâle lueur d'une flamme bleuâtre, ou ceux des Sintauistes dans lesquels il n'y a qu'un miroir où les fidèles doivent chercher à découvrir jusqu'au moindre replis de leur conscience, comme ils y aperçoivent les moindres traits de leur visage. Est-ce à dire que ces temples de peuples

à demi-civilisés l'emportent en mérite sur les grandes créations de la Grèce et de la Rome antique ? Nullement. Je n'ai cité ces singuliers exemples que pour montrer combien, dans l'art religieux le plus parfait, le plus savant, le plus étudié, je prise avant tout la sobre économie des décors, parce qu'elle provoque dans le for intérieur des idées bien autrement respectables que tous les ornements frivoles des plus habiles découpeurs de pierre.

Les innombrables festons des monuments gothiques, leurs torsades, leurs ogives et leurs astragales, ces niches décorées avec profusion, où s'enchâssent des personnages plus ou moins édifiants, ont pour résultat d'engendrer et de perpétuer tous les préjugés et toutes les idolâtries. On dit qu'un art est parfait lorsqu'il répond au but de ceux qui l'ont mis en pratique. A ce titre, mais à ce titre seu-

lement, il est permis de louer sans réserve le beau gothique des monuments religieux. Il était admirablement approprié aux intérêts de ceux qui ne cherchaient, dans la religion, qu'un instrument pour abrutir et hébéter les masses. On n'arrive plus à y réussir aujourd'hui, parce qu'il n'est plus aujourd'hui autre chose qu'un anachronisme. L'art gothique, c'est l'art par excellence des temps de servitude et d'obscurantisme.

.....

Nous avons terminé nos excursions par une promenade dans la pittoresque région de Cintra. La végétation, sans être encore celle des tropiques, est aussi luxuriante que possible. Les routes sont, tantôt ombragées par des arbres aux feuillages les plus variés, tantôt à ciel ouvert, bordées de massifs en fleurs, et de treillages garnis de grands géraniums grimpants. Ce ne sont de tous côtés

que des bois de magnolias, d'orangers, de lauriers roses ou de figuiers énormes. Dans les jardins, entourés de murs construits à sec, avec chaperons en pierres rocailleuses et ornementales, on cultive le bananier, l'aloës, l'ananas, le bambou, le palmier, et une foule d'autres plantes exotiques. A l'hôtel où nous sommes descendus pour prendre une petite collation, on nous a servi des *taxonia*, sorte de figes de Barbarie à baies jaunes et d'un goût excellent.

De retour à Lisbonne, dans la soirée, nous avons fait nos préparatifs pour nous en retourner le lendemain en Espagne et visiter quelques unes des villes les plus célèbres de l'Andalousie.

XXVI

*Un curé qui n'aime pas l'eau m'engage
à entrer dans le nirvâna, afin de me
distraindre de l'ennui du trajet.*

A peine installés dans le véhicule du chemin ferré de la ligne d'Espagne, un vieil ecclésiastique à la barbe grise, au large chapeau de feutre, au rabat jadis blanc, vient prendre place, ajuste ses vêtements, s'appuie la tête dans un angle, et, sans plus de préambule, se livre au plaisir des rêves. L'ami Suavis ne tarde pas à l'imiter.

Que faire, ainsi seul, pendant un trajet de près de vingt-six heures, quand il n'y a pas à causer et que le paysage qui se dessine aux fenêtres est triste et

insipide, dénudé, sans cesse le même ? Des plaines incultes, des arbustes chétifs, des plantes languissantes et malades, la plupart desséchées sur leur tige ; pas une malheureuse fleur ; rien que des feuilles jaunies et, çà et là, quelques rares haies de cactus et de figuiers de Barbarie.

Que faire ? Regarder les arbres qui, sur le premier plan, semblent venir au devant du train ; tandis que, sur les plans plus reculés, ils paraissent le suivre dans sa marche. Après quelques minutes, ce spectacle enfantin lasse, devient fastidieux ; et il ne reste plus rien de mieux à faire que de se recueillir et de penser.

Penser ! Mais quelles pensées peuvent venir à l'esprit abattu par l'absence d'événements capables de le réveiller, de le distraire, durant l'inactivité des membres ? Dans l'état de chagrin, les idées arrivent difficilement à se fixer sur un sujet ;

et, telles que des âmes en peine, elles errent au gré de la brise qui les éteint à l'instant même de leur naissance. Le cerveau se ressent du malaise général : il est vide, indifférent, inactif.

Cet état singulier de l'esprit, ce spleen intellectuel, serait-il par hasard l'état rudimentaire, le prélude, le début de ce fameux *nirvâna* indien, béatitude, en même temps que fin suprême, de l'être dégagé de ses attaches terrestres ? J'ai peine à l'admettre. Si tel était le nirvâna que le créateur du Bouddhisme est parvenu à faire désirer à tant de milliers d'Asiatiques fidèles à ses préceptes, mieux vaudrait certainement se dire satisfait de la vie d'ici bas, malgré ses vicissitudes et ses amertumes, que de chercher une fausse quiétude qui ne peut être acquise qu'aux dépens des appels les plus chers et les plus sacrés de l'être sensible. Et celui qui a cueilli le fruit de l'arbre de la

science du bien et du mal préférerait certainement, même en plein dix-neuvième siècle, la liberté avec les périls qu'elle entraîne à sa suite, aux félicités radieuses mais imméritées du paradis terrestre.

Tandis que je réfléchissais ainsi, le vieil ecclésiastique vint à se réveiller. Je ne tardai pas à engager avec lui une petite causerie. Ce brave curé avait vécu dans l'Inde au-delà du Gange pendant plus de quinze années successives et il s'était familiarisé avec les systèmes religieux des castes brahmaniques et avec ceux des principales sectes buddhiques. Après quelques instants d'entretien, je m'aperçus que les maximes indiennes lui avaient un peu fait vaciller la tête. Sa manière de s'exprimer révélait d'ailleurs une grande franchise et une aimable simplicité. Je me fis un plaisir de l'entendre :

« Frère, me dit-il, dussé-je te causer

un scandale, — et Dieu sait que tel n'est pas le but que je désire atteindre, — je t'affirmerai que les préceptes du buddhisme méritent le respect de ceux qui cherchent la lumière sans préjugé et sans parti pris, et qui veulent travailler à la répandre. Nul, sache-le bien, n'a été plus pur et plus sincère que le Buddha. Et, afin que tu puisses accepter cette vérité et la saisir de la main, bien qu'il me semble que je m'invite à parler sans en être prié, si cependant cela ne t'ennuie pas, et si tu veux me prêter pendant un bref instant un esprit attentif, je te dirai ma pensée entière.

« Le Nirvâna, la quiétude dégagée des chaînes de la sentimentalité nerveuse, ne se manifeste, ne peut se manifester, que si l'esprit est parvenu à s'identifier au panthéisme universel et à participer, sans arrière pensée et sans regret, d'une manière effective et désintéressée, à sa puis-

sance créatrice et à sa finalité. Cet état que le Buddha déclarait l'état le plus enviable et le plus heureux que puisse rêver la créature, ne peut s'imaginer qu'autant que l'être sensible et pensant s'est affranchi du sentiment individuel ; car, tant que le sentiment individuel n'est pas éteint, l'être sensible et pensant ne désire exister sans fin, durer éternellement que si la vie éternelle est un peu plus en sa faveur que la vie éternelle de la matière qui remplit l'espace. Ce qu'il lui faut, ce qu'il cherche, ce qu'il veut, ce qu'il revendique avec une persévérance que rien ne dément, c'est l'individualité permanente, c'est le maintien, au travers des temps, de ce qui est lui et n'est pas un autre ; c'est la durée indéfinie et infinie du travail actif de l'essence intime.

« La dispute que fait naître le sentiment inné et indestructible de l'individualité, en face de la matière universelle

c'est, en résumé, celle de l'indépendance en face de la fatalité. Cette dispute est à vrai dire, la plus grave, la plus terrible, la plus périlleuse qui puisse être engagée ; car si l'intelligence, à la rigueur, peut se faire une idée d'un univers avec un but précis et intelligible, elle est bien plus embarrassée quand il s'agit d'attribuer un but, d'affecter une destinée, à chaque individualité prise séparément. Depuis qu'existent la terre et les planètes, les chiffres les plus élevés de l'arithmétique ne sauraient certainement pas exprimer la quantité d'êtres, animaux, plantes et minéraux, que la nature a engendrés. De l'espèce même à laquelle appartient le chef de la série animale, il a dû naître et périr tant de myriades qu'il serait inutile de chercher à les calculer. Et s'il est admis que chaque âme se perpétue indéfiniment, il faut admettre aussi que ces myriades incalculables d'âmes se

multiplient sans cesse. Eh bien ! quel but attribuer à cette infinité d'êtres à chaque heure grandissante, dans l'œuvre générale du Créateur ? Que faire, de quelle manière assigner une place à tant de fruits imparfaits d'un arbre primitif certainement très imparfait lui-même ? Que de créatures inutiles à perpétuer et auxquelles il faudrait faire une place quelque part dans l'inexplicable pêle-mêle de l'infini ? Quel ciel qu'un empyrée ainsi envahi de nullités du plus bas étage, à peine préférable à l'enfer sans limites, rempli de scélérats, de bandits et de faibles !

« La difficulté serait quelque peu aplanie, s'il était admis, par exemple, que les âmes peuvent être les unes éternelles et les autres ne pas être éternelles, suivant leurs qualités, leurs mérites et leurs tendances, et si le beau privilège de l'éternité n'appartenait dans la nature

qu'à ce qui est *nécessaire*. Mais un tel système, que j'ai caressé pendant bien des années, n'est pas satisfaisant, puisqu'il ne dit pas ce que deviendraient les âmes inutiles et qui cependant auraient existé. Il est plus sage d'admettre qu'il y a des âmes parvenues au terme dernier de l'état parfait, et des âmes auxquelles il reste à gravir des degrés de l'échelle du bien avant d'atteindre à cet état.

« S'il en est ainsi, les âmes, en vue de s'épurer, de rectifier leurs défauts et leurs faiblesses, transmigrent fatalement jusqu'à l'heure suprême de la délivrance. Et, dès qu'il est admis qu'elles transmigrent, il est également vraisemblable que bien peu cessent de transmigrer. L'univers, ainsi entendu, est d'âge en âge à peu près repeuplé des mêmes créatures; et celles qui échappent par leur vertu à la fatalité de renaître, celles-là ne craignent plus de se perdre dans l'essence

même de l'univers, parce qu'elles arrivent à s'identifier avec elle.

« Dans la phase imparfaite de l'existence, c'est - à - dire avant de s'être rendue apte à entrer dans le nirvâna, la créature, quand elle prétend tenir à la perpétuité de l'âme, s'abuse elle-même. Ce qu'elle veut, c'est faire vivre à jamais sa charpente matérielle, parce que c'est cette charpente qui est, à ses yeux, l'instrument du plaisir qu'elle ressent en cette vie : elle n'est pas capable de rien saisir de plus enviable, de supérieur à l'enivrement de ses sens.

« Quand, en revanche, la créature s'est élevée jusqu'à l'état suprême du nirvâna, elle ne s'intéresse plus aux appels de la chair, et ne prise, dans l'être physique, que le seul élément divin qui réside en lui et qui est, par sa nature, identique au principe de la vie éternelle, parfait et insensible dans

les sphères innumérables de l'espace céleste ».

Pieusement et recueilli, je suivais avec un mélange de ferveur religieuse et d'hébêtement ascétique, le récit que me faisait le vieux curé des enseignements qu'il avait recueillis dans l'Inde, et qu'il semblait s'être naïvement assimilés. Je sentais qu'à l'exemple de ce saint évangéliste, j'allais me laisser entraîner insensiblement sur la pente des errements spéculatifs des sectateurs de Çākya-muni; et si l'arrivée du train à la gare de Mérida ne m'avait rappelé aux nécessités de la vie pratique, je suis à me demander à présent si je ne serais pas revenu de l'Espagne bouddhiste, aussi persuadé de la vérité de ce culte que le furent il y a quelques années, les révérends Pères Huc et Gabet, ex-prédicateurs de l'évangile dans la patrie du Dalai-lama.

C'est qu'il y a, dans le Bouddhisme,

un charme inexplicable qui entraîne l'esprit et captive le cœur. Le buddhisme est cependant le culte qui assure la plus petite carrière aux agréables égarements de l'espérance, et celui qui exige le plus de sacrifices en échange du plus minime, du plus négatif des salaires : le néant de l'individualité.

Je venais à peine de quitter le respectable abbé qui m'avait prêché de si excellents préceptes, que je me rappelai un petit incident singulier qui m'était arrivé durant ma jeunesse. J'avais à peine, en ce temps-là, vingt-cinq à vingt-six ans. Lancé sans guide dans la carrière des érudits, je me livrais à l'étude du buddhisme, étude qui m'avait paru de nature à me mener par la suite au seuil de la célébrité. J'étais, à vrai dire, un peu exalté et persuadé, peut-être à l'excès de l'avenir réservé à cette étude. Invité à un bal, chez une des grandes dames de Paris, M^{me} D. D.,

j'arrivai quelques instants avant que les musiciens eussent appelé les amateurs à se livrer aux plaisirs de la danse, et le hasard me fit parler de buddhisme au milieu d'un petit cercle de femmes. En un instant, je m'aperçus que j'étais au sein d'une véritable assemblée d'adeptes, et je ne fus plus libre de quitter le sujet dans lequel je m'étais un peu imprudemment engagé. L'air retentissait en vain des valseles les plus entraînantes de Strauss, de Gruber et d'Arditi : aucune des dames, et par *aucune* j'entends *pas une seule*, ne céda aux instances réitérées des valseurs qui faisaient auprès d'elles les plus aimables tentatives à l'effet de les arracher à leur rêverie. Je me demandais si j'avais causé, si j'avais prêché, si j'avais magnétisé. Le bal se termina sans qu'un quadrille ait pu même se mettre en train, et les musiciens s'en revinrent chez eux, sans être parvenus à distraire un seul instant

le beau sexe du champ d'idées dans lequel il s'était laissé attirer. Il arriva même, qu'une des plus jeunes femmes du bal, une femme belle s'il en fut, aux grands yeux bleus et à l'épaisse chevelure de geai, demanda à réunir dans la semaine les fidèles, afin de parvenir à édifier à Paris un temple du Nirvâna. Je ne savais plus que dire, de quelle manière me tirer de ce mauvais pas; et je n'ai dû le salut qu'à l'aube matinale qui, en pénétrant peu à peu au travers des rideaux de satin et de dentelle de la salle de danse, vint me permettre de m'esquiver. Je jurai de ne plus jamais prêcher l'évangile du Buddha indien, particulièrement en présence de la plus belle partie du genre humain. J'avais fait dévier des têtes : je ne m'attendais certainement pas que ce serait un vieux curé Castillan qui ferait plus tard dévier la mienne à sa guise sur le même terrain. J'ai été puni par l'ins-

trument même qui m'avait servi à..... empêcher des dames de danser au bal.

La suite du trajet se passa sans autre incident. Fatigué peut-être de la gymnastique intellectuelle à laquelle je venais de me livrer pendant plusieurs heures, je fermai les yeux et ne me réveillai plus qu'à la gare de Castuéra. Si je parviens à me retirer du cerveau les arguments qui militent en faveur du Nirvâna buddhique, je n'en chasserai certainement jamais l'image de cet excellent curé de Castille qui, du reste, n'avait cessé, pendant sa causerie, d'avalier de petits verres de vin pur d'Alicante. Décidément, il n'est pas défendu, à un chrétien et même à un fervent buddhiste, de ne pas aimer l'eau. En cherchant à me rappeler ce récit, j'ai pris à tâche d'imiter le digne pasteur, et, en écrivant ce chapitre, je n'ai pas fait usage d'eau. Cherchez

XXVII

Comment on arrive à transporter ses idées sur un autre terrain, quand on rencontre sur sa route des ganga et quelques martins-pêcheurs.

A la gare de Castuéra, je ne sais pour quelle raison, nous avons dû descendre du train et attendre une grande heure avant qu'il plût aux employés de la compagnie de nous conduire jusqu'à la bifurcation d'Almorchon, située seulement à 24 kilomètres de distance. Cet arrêt forcé nous a engagé à faire un petit tour dans la campagne qui environne la station et dont l'aspect est d'ailleurs moins triste que celui des régions que nous venions de parcourir.

Ce sont là, partout, de vastes pâturages qui donnent quelque peu de vie au vallon formé par une chaîne de montagnes parallèle à la Sierra Morena. Des troupeaux de moutons, dont la laine passe pour exceptionnellement fine et moëlleuse, paissent de tous côtés. Sur le bord du chemin, nous apercevons, parmi les oiseaux qui folâtraient dans les champs, de nombreuses ganga et quelques martins-pêcheurs. J'ai acheté un exemplaire de chacun de ces oiseaux pour étudier le système de coloration de leur plumage et pour essayer de reproduire cette coloration au moyen de la photographie. N'ayant rien de mieux à faire en ce moment, je me suis livré à quelques observations.

Autant le plumage constellé de l'alcyon ou martin-pêcheur jette d'éclat par l'azur à reflets métalliques qui s'étale sur le sommet de sa tête, sur son cou et

sur ses ailes, autant celui de la ganga semble au premier abord insignifiant, terne et cendré. Si, néanmoins, on y regarde de plus près, on ne tarde pas à apercevoir, chez ce dernier oiseau, des nuances d'une délicatesse extrême et qui, tantôt chatoyantes, tantôt diaprées, provoquent d'autant plus l'admiration qu'elles n'ont pas frappé de suite la vue et qu'elles se modifient sans cesse, suivant les différentes réverbérations de la lumière.

En général, dans la nature, les couleurs les plus brillantes se rencontrent sur les corps les plus petits. Chez les animaux de première grandeur, elles sont presque toujours sombres, noires, noirâtres, brunes ou de teintes fortement rompues. Chez les animaux moyens, elles sont plus claires et plus vives; et, dans l'ordre ornithologique, par exemple, elles fournissent parfois d'une

façon très pure les nuances dites élémentaires du prisme. Chez les êtres les plus petits enfin, et à peu d'exceptions près chez ces êtres seulement, elles acquièrent l'éclat le plus resplendissant.

Cette différence d'intensité de la coloration est attribuée à juste titre, je crois, au genre de structure du tissu exposé aux rayons de la lumière; mais ce genre de structure lui-même dérive d'une cause dont le point de départ doit être cherché dans le réceptacle où se trouve condensée la matière constitutive du poil, du duvet ou de la plume. Ce réceptacle, auquel on a donné le nom de *bulbe*, est le foyer générateur, non seulement de la plume, tige, lame, barbe et barbules, mais c'est en même temps le centre d'évolution créatrice de tous les produits analogues par le caractère et par le but qui se rencontrent chez les êtres organisés. Il y a, suivant moi,

identité de procédé physiologique dans le travail qui s'opère, non seulement pour la naissance de la plume, du poil et de l'écaille, — identité déjà reconnue d'ailleurs par Aristote, — mais pour celles des bourgeons chez les végétaux. De part et d'autre, c'est la résultante d'une rupture opérée dans la bulbe par la pléthore de la sève qui s'y trouve accumulée; et, suivant que la résistance à la rupture a été plus ou moins forte, plus ou moins laborieuse, la substance qui s'en échappe est plus ou moins riche, plus ou moins productive. En d'autres termes, les plumes chez l'oiseau, comme les écailles chez le poisson, sont les effets de l'exubérance de la sève vitale, qui assure le développement de tous les tissus chargés de garantir et de protéger le substratum essentiel de la vie. La compression qui précède la rupture du point de sortie du tube capillaire, tout

comme celle du bourgeon et même de la fleur dans les organismes végétaux, concentre sur un point toutes les forces vives de la sève ; et c'est par le fait de cette concentration que ces revêtements secondaires arrivent à réunir les qualités voulues pour se colorer, dans une proportion adéquate à l'énergie de la puissance compressive.

On pourrait à priori concevoir, comme une conséquence de l'unité nécessaire dans la nature, un système de formation analogue de tous les organismes dans les différentes classes d'êtres. L'observation devait confirmer, et elle a confirmé ce pressentiment de la pensée. L'aile de l'oiseau, a dit Agassiz, est, quant à la structure, identique avec le bras de l'homme ou le membre antérieur du quadrupède, et elle correspond rigoureusement à la nageoire de la baleine mammifère et à la nageoire pectorale du

poisson ovipare. Le foyer embryonnaire de ces organes doit être, lui aussi, constitué dans des conditions analogues.

J'ai fait, il y a quelques années, plusieurs expériences sur des plantes grasses, ces expériences me sont revenues à l'esprit pendant mon séjour dans l'Espagne méridionale. Ces mêmes plantes, que j'arrivais difficilement à conserver à Paris, où elles restaient toujours chétives et malingres, se rencontraient à chaque pas sur ma route, même sur des terrains incultes et abandonnés, et je les apercevais partout dans des conditions de vigueur inconnues sous la latitude de Paris. Je me disais alors que les expériences que j'avais tentées dans des circonstances si désavantageuses pourraient probablement être renouvelées avec succès sous le climat de l'Andalousie.

Ces expériences m'avaient donné à

penser qu'il s'opérait dans les tissus organiques des animaux et des végétaux des compressions naturelles semblables à celles qui sont produites artificiellement par le procédé de la greffe. Je voudrais que des circonstances favorables me permissent d'étudier un jour l'influence des agents extérieurs sur la formation des foyers actifs de création dans les tissus organiques des plantes, la nature de ces agents extérieurs et leur mode d'assimilation ou plutôt d'*agglutination* avec la substance végétale ; les lois mécaniques de la sève, tant dans la bulbe du cheveu ou de la plume que dans l'organisme correspondant dans le bourgeon ; les rapports qui peuvent exister entre le mode de structure des enveloppes colorées qui recouvrent la charpente extérieure des êtres ; enfin la question de savoir si l'enveloppe circonvolutoire des bulbes ne jouit pas de prérogatives reproductrices

analogues à celles qu'on a constatées, par exemple, en examinant les propriétés du périoste dans le système ostéologique des animaux. Mais ce n'est pas ici le lieu où je puisse développer le système général de morphologie naturelle qui me préoccupe depuis bien des années et qui me semble conçu de façon à satisfaire l'esprit philosophique plus que ne l'ont fait jusqu'à présent la plupart des doctrines transformistes proposées jusqu'à ce jour ; et je vais essayer de me faire pardonner ce qu'on pourrait appeler ici à juste titre un hors-d'œuvre, en revenant, sans autre digression, au récit même du voyage même que je me suis proposé de raconter.

Un peu avant l'heure fixée (neuf heures et demie du soir), nous arrivons à la gare de Cordoue. Il descend du train un grand nombre de voyageurs, et, chose étonnante, parmi ces voyageurs, il y a beau-

coup de Français. Tous iront loger à l'Hôtel Suisse, qu'on dit le meilleur de la ville. Cette fois, nous ne suivrons pas la foule. Nous est avis qu'il sied mal d'arriver en masse dans un même hôtel.

Nous nous faisons donc conduire à la *Fonda d'Oriente*, située sur une charmante avenue plantée d'orangers à haute tige et que l'on appelle le « Grand-Capitaine ». Nous demandons qu'on nous serve à dîner, car il est bien temps de prendre quelque nourriture. La cuisine de la Fonda est assez médiocre, et les mets qu'on nous sert ne sont pas précisément des œuvres de cordons bleus. Qu'importe, après tout ? la meilleure sauce du monde, c'est la faim. Nous avons fait honneur à notre modeste repas.

Malgré l'heure avancée, nous voulons accomplir une petite tournée dans la ville avant d'aller nous coucher, et voir la

célèbre mosquée d'Abd-er-Rhaman au clair... des étoiles. La nuit est, en effet, très sombre, et les rues sont à peine éclairées de loin en loin par quelques rares réverbères. Nous faisons flamber des allumettes chimiques pour consulter notre plan ; mais cela ne nous avance à rien : le vent ne veut pas qu'elles nous viennent en aide.

Heureusement, nous rencontrons bientôt des *serenos* qui consentent à nous servir de guide. Les *serenos* sont des gardiens de nuit qui, pour prouver à la population qu'ils ne s'endorment pas, poussent d'instant en instant le cri : « Sereno ! Sereno ! », c'est-à-dire « Il fait beau », aussi bien, je crois, quand le ciel est pur que quand les cataractes du firmament s'effondrent en torrents de pluie. Mais c'est là un petit détail tout à fait secondaire, une *cosa de España*, et il faudrait avoir la rage de la

critique pour chercher à s'y appesantir.

Le point important, c'était à coup sûr que ces serenos soient des gens abordables, et, avec l'aide de la « bonne main », des gens disposés à nous rendre service en nous indiquant notre chemin. Ils l'ont été dans toute la force du terme. Seulement, comme chacun d'eux est cantonné dans un petit quartier, il ne peut pas nous mener bien loin. Le premier auquel nous avons recouru, au moment de nous quitter, nous a chaleureusement recommandés à un collègue, celui-ci à un autre; de telle sorte que nous avons fini par parcourir la ville dans tous les sens, et nous sommes finalement arrivés à la fameuse mosquée.

Ce que nous avons rencontré sur notre singulier itinéraire nocturne serait difficile à décrire, d'autant mieux que le lendemain matin, par un incroyable miracle, nous n'avons plus rien vu de ce que nous

avons admiré la veille. On eût dit que Cordoue avait été métamorphosée sous la baguette d'une fée. Il peut se faire que, dans l'obscurité profonde de la nuit, nous ayons aperçu, avec les lentilles grossissantes de l'imagination, bien des choses que les yeux du corps eussent eu beaucoup de peine à apercevoir en plein jour ; et je ne suis pas bien certain que le souvenir de ce que nous avons lu sur la célèbre capitale mauresque n'ait pas ressuscité dans notre esprit quelques-uns des aspects enchanteurs de la vieille métropole musulmane, ruinée depuis la conquête chrétienne.

Le lendemain matin, nous avons recommencé notre rapide exploration de Cordoue et passé une bonne partie du jour dans la mosquée.

XXVIII.

En méditant sur la fragilité des choses humaines, nous arrivons à émettre des doutes sur la véracité de l'histoire.

La mosquée de Cordoue est, sans contredit, l'une des plus étonnantes productions de l'art architectural, non seulement chez les Arabes, mais chez tous les peuples du monde. Elle présente au plus haut degré le mérite de l'originalité, et c'est en vain qu'on chercherait, même en Orient, un édifice de nature à lui être comparé.

Abd-er-Rhaman, qui en commença la construction, venait de se séparer de l'empire des Abbassides pour se proclamer souverain indépendant. Il voulait montrer

à ses peuples que rien ne l'attachait plus à la domination de Bagdad, et que sa munificence était à la hauteur des suprêmes fonctions de calife qu'il avait usurpées. Aux yeux des musulmans, rien ne pouvait mieux prouver son pouvoir et l'autonomie de son domaine que l'édification d'un somptueux sanctuaire à Allah. Il résolut donc de construire dans sa capitale une mosquée qui ne le cédât à aucune autre, tant par ses dimensions que par la richesse de ses ornements décoratifs. L'or, les marbres les plus rares et les plus recherchés, les bois précieux de la Mauritanie, tout fut employé avec profusion pour édifier la djâmi qu'il éleva en 770 sur les ruines de l'ancien temple de Janus, rasé par ses ordres. Cette djâmi fut achevée par son fils Hichem en 795.

L'extérieur du monument est d'une simplicité dont se plaignait amèrement un touriste anglais qui, le Guide Brad-

shaw en main, visitait en même temps que nous la fameuse mosquée. Avant d'avoir franchi le portique, on n'aperçoit, en effet, que des murailles nues et massives : pas la moindre frise, moulure ou entablement pour interrompre la froide monotonie de la ligne droite. Ces formes, toujours carrées et rectilignes, sont tellement caractéristiques de l'art musulman en Europe que là où se trouve une construction circulaire, on peut être sûr qu'elle a été ajoutée depuis la restauration du christianisme.

Il n'entre cependant pas dans ma pensée de prétendre que la nudité extérieure des monuments soit un défaut dans l'architecture arabe. Je crois, tout au contraire, que cet extérieur simple et sans recherche contribue, par un heureux contraste, à rendre plus frappantes les merveilles de décoration qu'on rencontre à l'intérieur. Les Chinois, qui sont certai-

nement le premier peuple du monde dans l'art de dessiner les jardins, n'ont-ils pas l'habitude de cacher tout d'abord les points de vue les plus charmants de leurs pelouses, de leurs massifs, de leurs bosquets et de leurs fabriques, en simulant un petit « désert » ? Les façades surchargées d'ornements, dans les édifices gothiques, ont le défaut de ne plus laisser de place au plaisir de l'imprévu.

Quelle ravissante surprise, lorsqu'après avoir franchi la Porte du Pardon, on se trouve engagé, sans s'y attendre, au milieu de ces innombrables enfilades de colonnes de marbre, de porphyre ou de jaspe qui s'entre-croisent en tous sens et semblent former une immense forêt d'arbustes de pierres rares et précieuses ! Le peu de hauteur même de ces colonnes, — elles ne mesurent guère plus de deux mètres et demi de haut, — contribue à augmenter l'étonnement en même temps

qu'il donne à la créature la conscience de sa faiblesse et lui impose le devoir de l'humilité. Le cœur n'est pas enclin, comme sous les hautes coupes de nos églises, à prendre son essor vers le Ciel, mais il est fasciné par l'incompréhensible et terrifiante grandeur de la majesté suprême.

Je me suis demandé, néanmoins, si l'architecture des Arabes répondait d'une façon bien exacte à l'idée religieuse qui domine toute leur civilisation. Confucius a eu raison, suivant moi, de prétendre que la musique qui n'avait pas pour effet de développer l'esprit et le cœur était une musique sans portée et sans mérite. Il me semble qu'il en est absolument de même de l'architecture, et je ne me contente pas de la théorie d'après laquelle, dans un édifice, chaque assise doit être justifiée par son utilité réelle ou vraisemblable pour la solidité et la bonne éco-

nomie du bâtiment ; je veux, en plus, que le bâtiment tout entier soit la représentation d'une idée, ou, mieux encore, qu'il soit un tabernacle propre à l'éclosion d'une idée. Ma manière de voir en matière architecturale n'est peut-être pas celle que préconisent les gens du métier, et je m'expose sans doute à entendre les gens les plus compétents en fait d'art m'accuser d'exagérer les choses. J'avoue que je me consolerais si j'ai des contradicteurs, car parfois ce qui va contre l'exacte mesure peut bien avoir quelque charme. En tout cas, je maintiens ce que j'ai écrit.

Je dis donc que si je vois une mosquée musulmane, je ne suis satisfait qu'autant que cet édifice me fait participer d'esprit au courant d'idées sur lequel repose l'islamisme.

Or, qu'est-ce que l'islamisme, considéré au point de vue de l'évolution intellectuelle de l'humanité, sans égard à son

rôle politique et à l'influence qu'il a eu sur les destinées éphémères de la race un instant victorieuse et conquérante qui l'a embrassé? — C'est une réaction contre les tendances polythéistes attribuées au christianisme mal compris et dénaturé, en d'autres termes un manifeste en faveur de l'omnipotence de Dieu, maître absolu et incompréhensible de la destinée des créatures. *Islam* veut dire «soumission»; c'est la subordination sans réserve, c'est le renoncement de l'initiative humaine en présence de la volonté divine; c'est la résignation de l'être aux décrets de la Fatalité, bien plus encore qu'à ceux de la Providence. « Dieu le sait! » ou « C'était écrit! » résume bien autrement la pensée du musulman que sa profession de foi dogmatique : « Il n'y a de Dieu que Dieu qui n'a pas d'associé, et Mahomet est son prophète ! »

Sous l'empire d'une telle croyance,

l'art arabe a été logique en proscrivant toute personnification humaine de Dieu et même toute image de l'homme. Mais il me semble qu'il n'a pas fait assez et que la notion qu'il a conçue de l'omnipotence divine et de la fatalité du sort s'accorde mal avec l'extrême raffinement de ses décorations ornementales.

De même que l'église de la Madeleine à Paris éveille l'idée d'une salle de spectacle, de même la mosquée de Cordoue fait croire aux dépendances d'un harem impérial, où les femmes peuvent jouer avantageusement à cache-cache, quand elles ne sont pas appelées par leur seigneur à la communion, au milieu des murailles octogonales du Mihrab. Temple ou harem, la djami d'Abd-er-Rhaman n'en est pas moins une merveille digne des *Mille et une Nuits*. On ne saurait demeurer trop longtemps à en contempler l'incomparable somptuosité.

Les richesses les plus inouïes de l'art décoratif finissent elles-mêmes par lasser l'esprit et le cœur. Nous éprouvons bientôt le besoin de quitter le pompeux sanctuaire où, d'ailleurs, on n'adore plus le Dieu pour lequel il a été construit. Un temple dont le culte a été changé n'est plus qu'un édifice bâtard, incomplet, où les décors ne s'harmonisent plus avec la destination. Transformée en église catholique, la mosquée de Cordoue n'est qu'un anachronisme.

Cependant, l'impression que nous avons ressentie durant notre visite à la djâmi avait été si profonde qu'en en sortant nous caressions la pensée de découvrir dans les faubourgs quelque demeure arabe où nous pourrions, ne fût-ce qu'un instant, participer à la vie mauresque. Inutile de dire que la présence d'une famille arabe est aussi rare à Cordoue qu'à Paris ou à Londres, et qu'il fallut projeter une excur-

sion à la côte africaine pour nous consoler de ce contre-temps.

Dans l'impossibilité de rencontrer des Arabes, nous n'avions rien de mieux à faire que de parcourir la ville pour nous donner une idée de ce que devient une grande métropole après de longs siècles d'abandon et de décadence.

Les rues de Cordoue sont en général très pittoresques et offrent les aspects les plus variés ; elles sont d'ordinaire assez mal pavées et leur entretien n'est pas précisément irréprochable. Les unes sont larges et tracées en droite ligne, les autres étroites et irrégulières. Les maisons sont généralement peu élevées et ne comptent guère qu'un et parfois deux étages. La plupart sont ornées de *miradors*, sortes de cages vitrées qui surplombent au-dessus des trottoirs. Dans les parties excentriques, elles sont environnées de grands jardins ; ailleurs, il n'y a que de

petites cours autour desquelles on cultive quelques fleurs d'agrément. Dans la rue Gondomar, voisine de notre hôtel, on admirait un gigantesque cactus qui, appuyé sur la muraille d'une habitation comme une plante grimpante, avait déjà atteint la hauteur de la toiture. Le *patio* ou cour intérieure, dans lequel on se réunit pour prendre le frais durant les grandes chaleurs de l'année, se rencontre dans toutes les villas un peu opulentes.

Nous dirigeons ensuite nos pas vers les faubourgs et nous venons nous reposer un moment sur les riantes rives de la Guadalquivir.

De là, nous pouvons examiner tout à notre aise le vieux pont de pierre dont les historiens arabes attribuent la construction à Octave-Auguste et à l'extrémité duquel on aperçoit la forteresse crénelée dite la *Carrahola*. Ce pont n'est pas une des moindres curiosités de Cordoue; il

repose sur seize arches soutenues par de solides contreforts cylindriques, en partie délabrés, mais qui n'en dénotent pas moins un remarquable système de construction.

Une promenade dans le jardin du vieil *Alcazar* nous permet d'utiliser la fin d'une journée d'ailleurs bien remplie, mais qui avait eu le défaut de répandre dans notre esprit je ne sais qu'elle impression de tristesse. Les vieux souvenirs que renferment ces jardins, aussi bien d'ailleurs que la ville toute entière, rappellent trop la décevante fragilité des créations humaines. Cordoue ne renferme plus aujourd'hui qu'une quarantaine de mille habitants qui vivent disséminés çà et là dans de petites constructions, pour la plupart bien plus semblables à des maisonnettes de village qu'aux édifices d'une grande capitale. D'après la tradition, à l'époque de la domination des

khalifes on n'y comptait pas moins de deux cent mille maisons, quatre-vingt mille palais, une immense quantité de bains, et, dans la région suburbaine, une douzaine de mille faubourgs ou hameaux! La description qu'on nous a transmise du fameux *Medina-*ez-Zahara** ou Palais de Fleurs, édifié par le sultan Abd-er-Rhaman pour servir d'habitation à Ez-Zahara « la Fleur », son esclave favorite, dépasse en prodiges les plus brillantes conceptions du monde oriental. Ce palais, dont il ne reste plus que des traces insignifiantes et dont on ne connaît guère l'existence que par le récit des historiens, aurait été assez grand pour héberger non seulement le khalife et sa cour mais encore plus de douze mille cavaliers dont ce prince avait l'habitude de se faire accompagner dans ses excursions. L'intérieur était d'un luxe sans pareil; on avait fait usage, pour le décorer, non seulement de

marbres et de bois rares et précieux, mais encore de cristal et de gemmes de toutes couleurs. Les architectes maures avaient accompli pour son ornementation des prodiges de peinture et de sculptures. Une des fontaines lançait à une assez grande hauteur un jet de vif-argent qui réfléchait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et la coupole était incrustée de pierreries au milieu desquelles pendait une énorme perle fine qui n'avait pas de rivale dans le monde. Sur le liquide métallique de cette fontaine, un cygne d'or massif, œuvre inimitable des joailliers de Constantinople, semblait prendre joyeusement ses ébats.

Faut-il croire à toutes ces merveilles, et surtout aux gigantesques proportions qu'on se plaît à attribuer à la vieille Cordoue musulmane ? De la même façon, j'imagine, qu'il faut croire aux autres récits de ce genre qui nous sont transmis

d'âge en âge par des récits traditionnels.

Se refuser d'admettre les données de l'histoire, c'est avouer notre ignorance des choses du passé, et un pareil aveu serait vraiment désagréable. Ces données sont sans doute, en bien des cas, aussi inexactes que mensongères; mais en somme, que nous importe : elles remplissent notre mémoire, et, par moment, elles en sortent au grand avantage de la conversation. Voltaire n'avait peut-être pas tort de dire qu'il professait la même confiance pour l'histoire et pour les cancanes de son quartier : il jugeait cependant que l'histoire avait parfois son utilité et par moment qu'elle était même assez amusante. Il y a des romans qui méritent de rester gravés dans le souvenir. Pourquoi ne pas considérer l'histoire, quand elle est bien racontée, comme une œuvre romanesque d'un certain mérite ? Que nous importe, en somme,

que la Cordoue des khalifes ait été oui ou non une cité immense, qu'elle ait renfermé d'innombrables trésors, qu'on y ait célébré la miséricorde de Dieu et accompli toutes sortes de débauches ?

Dans ma pensée, il est aussi fâcheux d'avoir foi dans l'histoire que de se montrer sceptique au sujet de ses enseignements. Les légendes les plus incroyables reposent presque toujours sur un certain fond de vérité. L'histoire officielle, aussi bien que l'histoire indépendante a été souvent altérée ; tantôt ce sont les passions et les intérêts du moment qui en ont défiguré les décors et travesti les personnages : tantôt, le seul caprice des écrivains en a contrefait la trame et le dessin. L'histoire a mis en lumière et conservé pour quelque temps le souvenir de héros plus ou moins imaginaires ; elle en a exagéré à sa guise, pour les besoins de la mise en scène, les mérites

et les défauts. Faut-il le regretter? J'hésite à le croire. Les types légendaires qu'elle a imaginés peuvent être cités au besoin comme des exemples de bien ou de mal : c'est tout ce qu'on peut raisonnablement lui demander. Se refuser à admettre comme vrais les grands traits de ses peintures, c'est faire acte de myopie dédaigneuse ou d'orgueil mal placé : myopie, parce qu'en somme, il est évident qu'en plongeant les regards dans le passé, il doit bien y avoir quelque chose à regarder ; orgueil, parce qu'en ce monde il faut savoir se contenter de peu, et qu'il serait peut être exorbitant de prétendre non seulement connaître les choses comme elles sont, mais, qui davantage est, comme elles ont été. Par contre, s'il est de bon goût d'admettre les grands traits de l'histoire, c'est montrer qu'on a dans le cerveau une pléthore de foi un peu excessive que de prendre

au sérieux les petits détails microscopiques qu'on se plaît à nous rapporter sur le temps jadis.

En résumé, la sagesse nous impose de n'exagérer ni la confiance ni le scepticisme quand il s'agit des déclarations de l'histoire, et de ne nous enthousiasmer pour les héros défunts qu'après avoir pris la résolution de les considérer comme des mythes. L'humanité aura certainement fait un progrès quand elle ne s'intéressera plus aux personnalités prétendues réelles du passé et du présent, quand elle n'adorera plus d'autres idoles que celles qu'elles considérera comme absolument imaginaires. Le culte de l'avenir sera le culte de l'idéal. Les héros mythiques seuls ont droit à notre admiration sans borne et à notre religieux respect.

XXIX.

Où l'on traite trop brièvement d'un sujet sur lequel on ne saurait trop s'étendre.

A la retournée dans notre hôtel, sur le *Gran Capitan*, nous nous sentons un peu amatis de nos excursions ; et, malgré notre désir de ne pas attendre la médiane nocturne sans aller de nouveau respirer l'air des orangers en fruits, nous nous résignons à demeurer tout le soir dans nos petites chambres. Nous trouverons d'ailleurs le moyen d'employer notre temps, car nous avons à aparoier sur la suite à donner à notre itinéraire.

Nos têtes sont littéralement atisées d'idées mauresques, au point que si un

apôtre bien emparlé de l'islam avait adonc surgi miraculeusement, il n'est pas impossible qu'il ait réussi à nous empaïenner à la foi de Mohammed. La doctrine du Coran a bien son charme et, plus que tout autre, elle florise la vie de l'homme.

S'il est vrai, comme l'a dit Jean-Jacques, que travailler à être heureux est un devoir de l'être sensible, c'est peut-être jouer en ce monde un rôle de dupe que de ne pas s'enrôler sans ambage sous la bannière religieuse des khalifes. Sous cette bannière seule, on nous enseigne comme un précepte de bien jouir de la vie présente et on nous promet des félicités ineffables dès que nous aurons franchi le pas. Les préliminaires de la conversion, il faut l'avouer, sont peu agréables pour les hommes et de nature à faire réfléchir un chrétien.

Ce qui sied mieux, pour l'instant,

c'est de gagner tout d'une tire la léal ville de Cadix, où l'on rencontre sans doute des facilités pour parvenir au Maroc. Une fois sur le sol barbaresque, il appartiendra au Prophète (que la louange de Dieu soit sur Lui et sur Sa famille !) de nous inspirer une sainte résolution. J'ai déjà reçu, quant à moi, un petit acompte de baptême musulman ; car, dans ma jeunesse, un envoyé du Padichah de l'Iran me remit de la part de son gracieux souverain les insignes de l'ordre du Lion et du Soleil de Perse, et me donna en cette circonstance solennelle le nom de mirza *Assad-Allah* qu'on n'a plus cessé de m'attribuer depuis cette époque, lorsque je me trouve parmi les aimables et spirituels sujets de la patrie de Hâfiz et de Ferdaousi. Quant à mon compagnon de voyage, il sera facile de lui obtenir pareille faveur dès que nous aurons sous la main

un dictionnaire quelconque de la langue maghrébine.

Voilà donc une affaire entendue. Demain matin, nous prendrons des billets directs pour Cadix ; et, un peu à contre-cœur, je l'avoue, nous incendierons Séville sur notre route, sauf à venir voir, lors de notre retour d'Afrique, ce que nos flammes auront épargné de la poétique capitale de l'Andalousie.

Dix heures sont sonnées : nous voilà en wagon sur la voie ferrée du finistère Ibérique. Un seul voyageur occupe avec nous le compartiment dans lequel on nous a installés. Au bout de peu d'instants, nous apprenons de sa bouche que nous sommes en compagnie d'un éminent économiste (1) qui a consacré sa

(1) J'ai peut-être tort de désigner le personnage en question sous ce titre, car il semblait affecter de se donner celui de « sociologiste ».

vie à l'étude des grandes questions sociales et qui s'est occupé surtout de l'inextricable problème de la femme et de son rôle dans les sociétés modernes. Le sujet est assez intéressant pour que nous ayons talent d'entendre un spécialiste espagnol exposer son système. Placé sur son terrain favori, les paroles s'échappent de ses lèvres comme les eaux fougueuses d'une cataracte : elles n'épargnent rien de ce qui semble de nature à gêner leur passage :

« La femme a été créée, dit-on, pour assister l'homme, en lui tenant la main, pendant les dures épreuves de la vie. J'ignore si le fait est vrai ; car ce n'est pas à moi que le Créateur a fait une pareille confidence. Ce que je sais seulement, c'est que la femme n'a pas été donnée à l'homme pour lui assurer le repos. L'histoire nous apprend, en effet, que, depuis l'âge de la pierre éclatée jus-

qu'aux temps heureux où nous vivons, dans tous les siècles et sous tous les climats, ce ne sont ni les bêtes fauves des forêts et des jungles, ni les fureurs des flots, ni les feux du ciel en courroux, ni les ébranlements de la terre en ébullition, ni la pauvreté, ni la faim, ni la soif, ni les maladies, ni même l'ambition, qui ont causé le plus de soucis au chef du règne animal, mais bien celle que la providence lui a octroyée pour être sa douce et gracieuse compagne.

« Loin de ma pensée de médire sur la plus belle moitié du genre humain. D'autres se sont chargés de cette tâche ingrate, et il n'entre pas dans mes goûts de leur servir de doublure. D'ailleurs les opinions varient sur la valeur des femmes, et chacun défend la sienne. Moi qui fuis les disputes, d'ordinaire peu agréables, je donne raison à tous, et je me contente de toutes.

« Ce n'est pas qu'au fond je sois très satisfait de la manière dont se passent les choses, et je juge qu'il y a lieu d'approfondir les conditions du problème un peu plus que ne l'ont fait mes devanciers et mes contemporains. J'avais considéré comme un devoir de lire tout ce qu'on a dit sur la matière ; mais je me suis bientôt aperçu que ma vie ne suffirait pas pour une telle besogne. Dès qu'un peuple a su écrire, il a composé des contes, des poésies et des dissertations sur la femme ; et, à partir de ce moment, il a continué à épiloguer sur ce thème inépuisable. On pourrait en conclure qu'il n'y a pas de question mieux comprise que la question complexe de la femme. Il n'en est rien, je vous le jure ; et, pour ma part, bien au contraire, je suis convaincu qu'on consomme inutilement beaucoup trop d'encre à divaguer de plus en plus, à mesure qu'on pénètre davantage dans ce

sujet épineux. Malgré l'extrême embarras d'aboutir à une combinaison conforme aux intérêts des deux parties, je crois être arrivé à des conclusions qui méritent la confiance des économistes.

« Tout d'abord, qu'est-ce que la femme ?
— Une petite côte superflue que le bon Dieu a prise à l'homme pour en faire la merveille de la création. Et comme on recherche d'habitude ce qu'on a perdu, il n'est pas étonnant que l'homme soit sans cesse à la recherche de la femme. Il la recherche pour sa beauté ou pour ses services. D'ordinaire, celle-ci n'est fière que lorsqu'on l'ambitionne pour sa beauté. Elle a grand tort, par ma foi ; et je gage que s'il était sincère, l'homme avouerait que plus il trouve une femme belle, plus il la prend pour un animal.

Le mieux pour la femme est donc d'être appréciée en raison des services qu'elle peut rendre. Lorsqu'elle peut ren-

dre beaucoup de services, l'intéressé l'appelle « femme d'esprit ». Les papillons qui voltigent à son alentour la nomment au contraire « femme d'esprit » lorsqu'elle est coquette, ou ce qui revient à peu près au même lorsqu'elle n'est absolument bonne à rien.

« Il en est qui soutiennent que la femme est l'égale de l'homme ; d'autres la considèrent, avec un peu plus de justesse peut-être, comme son simple complément. Les qualités, les aptitudes, de part et d'autre, en tout cas, ne sont pas les mêmes. Et si c'est à tort qu'on attribue au concile d'Elvire l'affirmation que les femmes n'ont pas d'âme, on prétend qu'un autre concile a déclaré qu'elle ne sont pas des hommes : *mulieres non esse homines*. Cette distinction est sans doute très profonde. Nonobstant, comme il n'y a rien à objecter aux décrets d'un concile, je me tiens comme absolument édifié sur ce point.

« Il est fort regrettable qu'on n'ait pas encore publié une bonne histoire des Amazones : nous y trouverions à coup sûr des détails instructifs sur la civilisation d'un pays où tout devait être réglé d'une manière conforme au sentiment de la femme. La lecture d'une telle histoire serait également fort utile à ceux qui rêvent l'émancipation du beau sexe, son entrée dans toutes les carrières, et, comme conséquence, ses droits politiques et électoraux. Il existe de nos jours, je le sais fort bien, des hommes de progrès qui jurent leurs grands dieux qu'il y aurait avantage pour les sociétés, de compter dans les cortès quelques sénateurs et quelques députés ou représentants du sexe flèbe. Lorsqu'on discute avec ces hommes de progrès, on s'aperçoit niquédant qu'il reste encore quelque quantité négligeable d'incertitude dans la forme pratique à donner à leur doctrine ; car de dire à

faire grande est la distance, et la plupart des théoriciens sont embarrassés sur la question de savoir si les femmes appelées à des magistratures devraient porter la culotte mâle et supprimer la mantille. Une assemblée féminine ne serait sans doute pas plus gênée pour trancher cette question que ne le fut le sénat romain lorsqu'il eut à décider si certain turbot serait ou non mangé à la sauce piquante. Quoi qu'il en soit, je le répète, il nous faudrait une bonne histoire du pays des Amazones.

« Du moment, où contrairement à l'avis du concile, la femme devient un homme et peut en tout point se mettre à sa place, il faut sans conteste la préparer non seulement par l'éducation domestique mais par l'instruction scolaire, à s'élever à la hauteur du brillant avenir qu'on lui réserve. On a déjà fait plusieurs pas décisifs dans cette voie au terme de

laquelle l'humanité retrouvera, c'est évident, le paradis perdu par la faute de nos deux premiers aïeux. Les nations les plus avancées du monde comptent déjà des bachelières, des polytechniciennes, des avocates et même des doctrices en médecine. Il y a donc urgence, pour en multiplier le nombre, à introduire dans les écoles de filles plusieurs nouvelles facultés. On y enseignera le grec, par exemple, en rectifiant la parole de l'émule français de notre immortel Caldéron :

Que pour l'amour du grec, madame, on vous embrasse !

L'étude des mathématiques transcendentes y sera poussée jusqu'à ses dernières limites, de façon à permettre aux femmes de prendre place dans les cadres de l'état-major de l'armée, et afin de faire reparaitre sur la scène du monde un type qui semble perdu, chez nous du moins, depuis le temps où une jeune vierge

abondit en mi-conseil du roi Ramire et lui clama que les femmes allaient partir en guerre et montrer le courage des hommes, puisque les hommes montraient l'acouardise des femmes.

« Pour faire de bonnes avocates, les maîtresses d'école traiteront des Institutes de Justinien et du droit du Seigneur.

« Enfin sur la porte d'entrée des hautes classes, et dans le but de préparer les jeunes élèves à l'étude de l'anatomie, on effacera la sentence : « On doit un grand respect à l'enfant ; son salut dépend des principes », et on la remplacera par la formule morale du chancelier Bacon : « La science ne doit pas avoir de fausse pudeur ».

« Après cela, il n'y aura plus qu'à tirer l'échelle ; à moins cependant qu'en vue du mariage de ces belles clergiennes, on ne veuille laisser l'échelle dans la prévision d'un assaut de mousquetaires.

« J'ai peut-être grand tort de cuider que, dans ces temps heureux du riant avenir, des échelles seront nécessaires pour escaler des obstacles sur les voies aplanies de l'hyménée. A une époque où tout œuvre à simplifier les rouages de l'ordre social, pourquoi le mariage serait-il entravé par des cérémonies inutiles, restes démodés de l'attirail incommode et ridicule des vieux temps chevaleresques ?

« Vous vous convenez, cela suffit », dira le père de famille, ou, à défaut de famille, celui qui se présentera sous ce titre patriarcal : « Allez et multipliez ». Et, en ce temps-là, les fonctionnaires de l'état-civil auront plus que jamais le loisir de sommeiller sur leurs bureaux, ou de rouler des cigarettes.

« Il reste, ni pour quand, une petite difficulté à résoudre. Quel sera le sort des enfants au milieu d'une société revenue de la sorte à la touchante simplicité des

âges primitifs? — Ils auront le même sort que dans la société actuelle, si les conjoints continuent toute leur vie à vivre dans la concorde. Dans le cas contraire, les enfants reviendront de droit à qui voudra les prendre, et, à défaut d'amateur, à l'État qui, nul n'en peut douter, s'imposera le devoir de ne pas faire moins pour les enfants des hommes que le Créateur pour la progéniture des merles et des chats-huants : il leur donnera la pâture.

« Oh ! combien je les envie, ces aimables conjoints qui resteront à jamais unis de cœur et d'âme, sans qu'il faille qu'un lien quelconque les retienne attachés l'un à l'autre. Les liens sont faits pour les serfs : à l'horizon bleu des robes de soie, il n'y aura plus de chaînes : rien que la Liberté !

« Le problème de la femme sera, de la sorte, résolu, ou peu s'en faut. Les seules difficultés qui pourraient encore surgir

ne se présenteront que dans des cas fort rares, — par exemple, lorsqu'il viendra à se manifester entre époux ces petits désaccords qui résultent, dit-on, de l'incompatibilité d'humeur. En pareille occase, le grand remède sera « le divorce ». Ce remède, il est vrai, n'est pas sans inconvénient, et le moindre est sans doute le mépris public qui rejaillit bon gré malgré sur des conjoints qui ont eu recours à ce procédé radical. Il est vrai que la cérémonie du mariage étant simplifiée au point de ne laisser de trace que dans la mémoire fugitive des deux intéressés, le scandale que, quoiqu'on dise, cause toujours le divorce, se trouvera considérablement amoindri. A peine entendra-t-on ce léger murmure : « Une telle qu'on croyait la femme d'un tel, est devenue, à ce qu'il paraît, depuis hier la femme d'un tel. Puis on n'y pensera plus, on n'en parlera pas plus

que des choses qu'on a consuetude de voir se renouveler tous les jours.

« D'ailleurs, grâce au développement des programmes scolaires, les hommes sauront mieux conjuguer que ne le faisaient les ignares des siècles d'obscurantisme, et tous se rappelleront le proverbe : « La femme et la toile, ne les examinez pas à la chandelle » ; et puis cet autre : « Avant de t'abêcher, prête attention à ce que tu fais ».

« Quant aux jouvencelles, elles ne se rappelleront rien du tout ; ou bien alors pas souvent se marieront. Ce sera très fâcheux, j'en conviens : on meurt parfois du désespoir de rester vieille fille ; en revanche, il arrive aussi de mourir faute de n'avoir pas voulu rester vieux garçon. C'est du moins ce que j'ai lu sur une épitaphe :

Celui qui gésit ici,

Parce qu'il ne parvint pas à se marier,

Mourut consumé de douleur.
D'autres meurent de la pensée
D'avoir été mariés.

« La science infuse des femmes, je vous l'afie, rendra certains époux très fiers de savoir qu'une moitié d'eux-mêmes possède de l'esprit. Cela s'est vu. D'autres, il est vrai, sont les parfaits amants de celles qui sont ignorantes et qui ont découvert leur sein sans savoir ce qu'elles ont fait, qui pleurent lorsqu'on leur demande : « Qu'est-ce que l'amour ? Où est le cœur ? » Ceux-ci n'approuveront probablement pas les réformes projetées pour l'émancipation de la femme, et pour la faire jouir de la liberté. Quant à moi, je n'en puis mais ; et je sais qu'il est impossible de contenter tout le monde.

« La femme mise en possession de l'universalité des droits civiques, la mouillée devenue vraie citoyenne, dans toute

l'acception du mot, sera donc, désormais, et sans restriction, l'égal de l'homme; et, dans ses rapports avec celui-ci, elle traitera sur le pied ou sous la jambe de la plus parfaite égalité. Il est, entresait, des cas où elle ne pourra guère manquer de lui être soumise; et, comme elle est appelée à recevoir, elle évitera difficilement la situation d'infériorité de la personne qui reçoit vis à vis de celle qui donne. En outre, elle ne recevra pas sans perdre quelque petite chose. Ici-bas, règne la loi des compensations. Si les réformes des novateurs ne sont pas absolument radicales, elle perdra son nom. De la sorte, son père n'aura pas la joie de voir en elle se continuer son lignage onomastique; et il est fort à craindre que, pour ce seul motif, il lui préfère les garçons, s'il en a. Cela s'est vu.

Le mésaise du père de famille ira plus loin encore. Dans la condition où

le destin l'aura placé, il se mariera nuit et jour, ne sachant comment arriver jamais à obtenir un gendre digne de son gentil rejeton.

En ce monde, que peut espérer la vertu, et en qui aura-t-elle confiance ? Le gendre sera peut-être d'un caractère intraitable, lorgne de manières, d'une intelligence lourde et bornée ; il sera peut-être avallé, pauvre et incapable de gagner sa vie, ou bien de parage, riche et monté, mais malsain, soufreteux, seursemé, maladif, empirié, impotent, contrefait, et réduit, jour et nuit, à souffrir sans guérir des tourments véhéments. — Eh ! que donc faire pour éviter une telle malfortune ? Laisser vieillir sa fille flagitée dans l'abstinence, abreuvée de désirs inassouvis et de nénuphar en tisane ? Mais ce n'est pas là un moyen de s'assurer une bien longue postérité ? Lui permettre de folâtrer cèlelement sur les

pas d'un joli gars ? Mais c'est, l'exposer au retour de la promenade à de cuisants souvenirs. C'est en plus faire bon marché des convenances.

« J'avoue, continua notre économiste espagnol, que cette situation délicate et tant soit peu embarrassante m'a donné d'abordade moult à réfléchir, et que je n'ai pas encore découvert l'expédient voulu pour franchir la difficulté. Je sais fort bien que certains idéologues ont rêvé la création de phalanstères au sein desquels il se trouverait des hommes robustes et bien bâtis qui auraient par privilège le métier de géniteurs, comme d'autres pratiquent celui de fumistes ou d'exécuteurs des hautes œuvres. Ces géniteurs, qui jouiraient d'un monopole rigoureux et qui seraient choisis par le suffrage de tous les citoyens et bien entendu de toutes les citoyennes de la communauté, donneraient sans doute naissance à une race remar-

quable au point de vue physique, sinon au point de vue moral et intellectuel. Ce serait déjà quelque chose. Mais je ne sais pourquoi je m'imagine que ces géniteurs ne formeraient, en somme, qu'une corporation de mauvais sujets, et que leur présence dans les rues gênerait parfois la circulation des mouillés.

Je voudrais donc une toute autre institution, créée en faveur des filles qui ne trouvent pas à se marier à leur goût ou au goût de leurs parents, et qui ni pour quand ne demanderaient pas mieux que de devenir mères. L'État, qui se charge de la vaccine du peuple, pourrait bien, ce m'est avis, pourvoir au besoin de ces pauvres délaissées, tout en songeant à l'intérêt de la patrie, qui a fort à perdre à la dépopulation. Un de mes acointes, le Dr F**, m'a affirmé qu'il n'était pas impossible de faire usage, pour détourner ce danger, de petits tubes

de verre analogues à ceux qu'on emploie pour transporter le bon vaccin et l'insuffler sous la peau. Ces petits tubes seraient anonymes, et la pudeur n'aurait pas à rougir de leur emploi. »

— Mais avec un tel système, dis-je alors à mon docte compagnon de voyage que je n'avais pas interrompu une seule fois pendant le cours de sa longue aparolée, que deviendra la morale; et comment pouvez-vous comprendre la société s'il y règne quelque part la « *Lucina sine concubitu* »?

— « Silence, ami, je te retrairai, je l'espère, encore bien d'autres secrets, et je t'accorderai bien d'autres faveurs dont tu seras fort réjoui. Tu me demandes ce que deviendra la morale, continua notre économiste? Eh bien! la morale restera ce qu'elle est : la formule des mœurs du jour, et voilà tout. Je ne suis, néquedent, ni si orgueilleux, ni si cleric à donner

des préceptes ou à préconiser des réformes que je veuille me poser en docteur. Mes intentions sont toujours dirigées à bonne fin, c'est-à-dire à faire du bien à tous, et à ne faire du mal à personne. Je ne soutiens donc pas outre mesure l'idée que je caresse et je l'abandonne pour ce qu'elle peut valoir. C'est, toutevoie, à ma connaissance la seule sur la matière qui ne soit pas de nature à nous aberrer ; et je ne serais pas ébaubi qu'elle devînt, à la parclose, un objet de sérieuse consulte, sinon pour nos fils, du moins pour nos arrières petits-neveux. »

— Que de surprises, m'écriai-je, réserve l'avenir à ceux qui vivront alors que nous ne vivrons plus ! Mais continuez, je vous en prie, votre savant entretien, et soyez sûr que nul homme de mère né l'écouterait avec plus d'ententiment.

— « La jeune mère qui n'aurait pas à

se préoccuper d'un mari, poursuit notre conférencier, serait évidemment la femme libre par excellence. Ses enfants seraient à elle seule, ils porteraient son nom, et le père de famille aurait la joie de voir le sien se conserver de par les temps, tout aussi bien que si, au lieu d'une fille, il avait eu un gas. Sa manière de procéder prouverait qu'il a connu, mieux que personne, *l'Art d'être grand-père.*

« Il faudrait évidemment que la femme ainsi abandonnée à elle-même fût une femme supérieure. L'instruction lui aurait peut-être donné cette qualité; j'avoue, entresait, que je n'en suis pas bien sûr. Il serait évidemment damage qu'elle ne fût rien de mieux que la plupart des femmes de nos jours, et qu'elle supposât, par exemple, que le rôle de la femme-mère est de s'évertuer à ressembler à la poule.

Notre compagnon de voyage n'avait

pas évidemment terminé son discours, lorsqu'un incident fort malencontreux nous obligea de guerpir, sans nous permettre d'en entendre davantage. Au moment où nous nous informions, par la croisée de la voiture, si nous n'avions pas à changer de train pour gagner notre destination, on nous répondit que nous aurions dû descendre au précédent arrêt, et je bien sus alors que le train de Cadix venait de partir et que nous n'avions plus d'autre ressource que de prendre un cabriolet pour nous mettre à sa poursuite. « Avec un gros roncis et un bon pourboire au cocher, soyez sûrs, señores, que vous arriverez assez tôt à la prochaine station ».

Nous descendîmes donc en toute hâte, convaincus de la justesse du conseil qu'on venait de nous donner ; car nous savions par expérience que les locomotives ne marchent pas avec une vitesse vertigi-

neuse dans la noble réauté de Castille. Celle du train de Cadix gagna cependant sur nous cinq minutes, et nous arrivâmes juste à temps pour entendre le coup de sifflet annonçant son départ.

Il nous fallut dès lors retourner l'oreille basse et peu resbaudis à Séville, afin d'y passer la nuit et d'y attendre jusqu'au lendemain matin le passage d'un nouveau train en partance pour le point extrême de nos pérégrinations sur le territoire espagnol.

XXX

Ce n'est pas seulement en regardant la colonne Vendôme qu'on est fier d'être français.

On prétend qu'il faut faire contre fortune bon cœur. Nous avons essayé à tout la méchance de nous conformer à ce précepte, sans néanmoins y réussir ; car étions fort maris du retard qu'une simple distraction venait apporter dans l'accomplissement de nos desseins. La nuit d'ailleurs fut peu réjouissante. Dans les chambres à coucher de Séville, les lits sont complètement entourés d'un moustiquaire de mousseline blanche destinée à garantir les dormeurs contre l'attaque des moucheron ; et l'on doit

bien se garder d'entrouvrir les rideaux avant d'avoir fermé les fenêtres et les portes, surtout si l'on a préalablement fait flamber la mèche d'une bougie. Faute d'avoir pris cette précaution, nous n'avons pas goûté un seul instant les douceurs du sommeil, et le char de la Lune nous a paru n'aller guère plus vite que les locomotives castillanes. Enfin, à l'ajournée, ces millions de petits êtres frétilleurs et tribouleurs ont pris congé de nous, en se gabant à cœur-joie de nous avoir fait baiser le babouin toute la nuit. Dès lors, et sans délai, nous avons songé à linqer incontinent une ville dans laquelle on nous avait fait si mauvaise chair. A sept heures trente minutes, nous montions dans le train qui se dirige vers Cadix, où il arrive à une heure de l'après-midi.

Peu de parcours sur les chemins de fer sont aussi variés et aussi pittoresques. Cette fois, personne dans les wagons

n'était là pour nous distraire la vue de la belle nature qui forme le trait d'union entre celle des zones tempérées et celle des zones tropicales. Le cactus raquette, une espèce d'agavé et de grands aloës continuent à former les haies qui protègent les cultures. Nous voyons, en outre, apparaître les premiers palmiers qui soient un peu touffus et verdoyants.

Sur l'isthme qui réunit l'île de Léon et la cité de Cadix, le paysage change brusquement d'aspect : ce ne sont plus que des terres sablonneuses où se dessinent d'un blanc mat de hautes pyramides de sel; puis le train longe la large chaussée de San Fernando, d'où l'on aperçoit la mer mugissant de chaque côté des voitures. Quelques instants après, on arrive à la tête de ligne des voies ferrées dans la partie sud-ouest de la péninsule Ibérique.

Nous descendons à *Fonda de Cadix*

qu'on nous a recommandée. Les fenêtres de nos chambres donnent sur la jolie petite place de la Constitution qu'entourent des hôtels d'une architecture gracieuse et tout particulièrement remarquables par le luxe de leurs miradorès. La cuisine locale n'a rien de désagréable; mais nous avons peine à nous habituer aux vins capiteux de l'Andalousie qui remplacent pendant toute la durée du repas le vin de Bordeaux. Il nous semble que nous sommes au dessert depuis le commencement du dîner jusqu'à la fin.

Comme à Séville, les lits sont emprisonnés de mousseline; ce qui nous avertit d'avoir à songer aux moustiques. Cette fois, nous n'avons pas oublié les instructions préventives qu'on nous avait d'ailleurs en temps voulu données, et les insectes ne nous ont pas fait trop souffrir.

En revanche, faute de comprendre certaines expressions locales, nous avons

éprouvé un sérieux embarras pendant la première nuit de notre séjour à Cadix. Impossible de deviner pourquoi le garçon d'hôtel s'obstinait à nous dire où se trouvaient « les jardins », et restait muet lorsque nous lui demandions à connaître de petits endroits bien plus utiles pour des nouveaux venus dans une habitation. Craignant d'avoir mal entendu le mot *jardin*, j'ouvris mon dictionnaire et j'y trouvai une explication qui ne fut pas sans accroître notre perplexité. J'y lus cette explication textuelle : « Jardin, lieu où sont assemblées beaucoup de belles filles » ! Le lendemain seulement, j'appris que le jardin où nous avions dû faire une promenade nocturne, n'était le vrai « jardin » de Cadix, et qu'on y conférait ce nom aux réduits discrets que les Anglais et les Hollandais surtout n'édifient jamais sans y faire couler un petit ruisseau d'eau douce, que les Italiens, au

contraire, conservent à peu près à sec dans un monument d'ébénisterie domestique, que les Allemands appellent « retraite » ou « lieu de méditation », et que, dans les beaux hôtels de la Turquie danubienne, on décore du nom de « Lac Nyanza ».

Après quelques heures de promenade au port, que les Espagnols admirent non sans motif et dans lequel ils croient toujours voir « de petites barques circuler entre les grands navires qui transportent de Cadix aux mers de l'Inde les armées de Carlos, sa foi et sa domination », nos pas se sont dirigés vers la cathédrale. Les souterrains sont fort curieux à visiter, avec leurs vastes plafonds absolument plats, qui sont cependant construits à l'aide de pierres juxtaposées et maintenues horizontalement, grâce à une habile connaissance de la théorie architecturale de la clef de voûte.

Le soir, nous avons assisté à une représentation de saïnetès, dans un des cafés chantants de la ville. Le sujet d'une de ces petites pièces était une querelle engagée entre un gros gaillard andaloux et deux étrangers : un Anglais fort grand et fort maigre, et un Français de taille plus que mignonne. Ces deux étrangers, en fillotant, s'étaient montrés un peu trop aimables pour une brune mescinète de l'endroit, et qui pis est, après l'avoir abéchée, lui avaient dénoué sans-gêne les premiers cordons de sa costelette. L'Andaloux se posa comme son défenseur et déclara bruyamment la guerre à nos goulouseurs abaubis. En présence du danger commun, le Français et l'Anglais, qui s'étaient d'abord estrivés pour la possession de la donnelle, jugèrent prudent de conclure la paix et de contracter une alliance. Ils avaient, par mal fortune, affaire à forte partie ; et le vigoureux

Andaloux, comme jadis Achille aux pieds légers, jura de défendre au besoin son Iphigénie contre une compagnie tout entière de débardeurs étrangers : « Soit que vous vous présentiez à moi l'un après l'autre, disait-il en vociférant, soit que vous m'attaquiez tous ensemble, comme c'est l'habitude et l'indigne usage des gens de votre espèce, je vous attends de pied ferme ».

Puis, de part et d'autre, à l'instar des héros d'Homère, on s'échangea force gros mots, dont les plus sonores ne sortirent pas de la bouche des deux pauvres étrangers qui riaient bleu de s'être englués dans une si terrible affaire.

Sur ces entrefaites, l'Anglais ne trouva rien de mieux que d'offrir à l'Andaloux une place, comme garçon de bureau, dans une banque de Liverpool. Celui-ci, après y avoir appensé un moment, cuida qu'il était leubé ; et les choses allaient méssa-

venir, quand le Français s'avisa de demander au terrible matamore s'il serait fort entrepris d'avoir à lutter avec trois adversaires à la fois. Sans hésitation, il s'empessa de répondre qu'il ne le serait nullement. Les deux étrangers passèrent alors de son côté et lui dirent : « Nous voilà trois maintenant. Voyons si vraiment un seul ennemi aura l'audace de nous attaquer ! »

L'Andaloux laissa échapper un gros rire et, sans délaier et par cointise, il serra la main de ses compagnons d'armes imprévus. L'Anglais fit servir à boire, la doncelleja vint trinquer avec eux, et la farce fut finie aux applaudissements enthousiastes de la nombreuse assistance.

Au moment le plus pathétique de la contrepointe, la fillette, qui d'ailleurs paraissait se désintéresser à la querelle engagée pour son compte, approcha de

la rampe du théâtre pour allumer une cigarette. Nous pensions qu'elle allait se donner le plaisir de la fumer en attendant la fin de l'estrивe. Pas le moins du monde : c'était simplement un service que lui avait demandé le personnage travesti en Anglais, et qui, tout en continuant à s'acquitter de son rôle, avait jugé à propos de se donner cette petite satisfaction.

La saynète finie, les quatre acteurs descendirent dans la salle et acceptèrent les rafraîchissements qu'il plut aux spectateurs de leur octroyer. Un peu las de nos tournées du jour, nous n'avons pas voulu attendre les autres représentations du même genre qui devaient remplir le programme de la soirée.

Le lendemain matin, nous louâmes une calèche pour faire une promenade sur l'isthme de San Fernando. C'est du côté baigné par les vagues de l'Atlantique que

se trouve cette accumulation de rochers noirs où la tradition populaire a vu les ruines d'une tour d'Hercule. En fouillant dans l'eau, un enfant de l'endroit y a découvert un curieux galet que nous avons de suite reconnu pour l'encrier dont se servait le vigoureux fils d'Alcmène, pour envoyer des billets doux à la belle Déjanire.

De là, nous avons longé la chaussée jusqu'aux forts. Par une malencontreuse idée, j'ai choisi justement cette zone militaire pour exposer le paysage aux indiscretions de mon petit appareil photographique. Peu s'en est fallu qu'une telle fantaisie nous procurât, à mon acoïnte et à moi, le privilège de savoir à quoi nous en tenir au sujet du confortable intérieur des prisons espagnoles. En effet, je venais à peine de fermer l'objectif de ma chambre noire, qu'il sortit de sous terre, — je ne puis croire que ce fût d'ailleurs, — quatre

hommes et un..... officier. Ce dernier s'avança vers moi, et nous dit d'un ton sévère :

— Vous êtes des Anglais !

— Nullement, mon capitaine, m'empressai-je de répondre à haute et intelligible voix : nous sommes des Français !

— Alors, répartit l'officier castillan, c'est autre chose. Vous ignoriez sans doute qu'il n'est pas permis de photographier les forteresses ; mais pour cette fois, je ne vous en fais pas un crime. Bonjour, señores. Et, par le flanc gauche, marche !

Comme on le voit, grâce à notre qualité de Français, nous en fûmes quittes pour quelques minutes d'entretien avec les nobles défenseurs du sol de Sa Majesté Catholique.

Nous avons su depuis que, par suite de l'occupation de Gibraltar par les troupes britanniques, les Anglais étaient

détestés en Espagne, tout au moins dans la région voisine du fameux détroit, et qu'on voyait avec ombrage toute promenade de John Bull dans les terrains où sont construits des travaux de défense.

L'Angleterre tire à coup sûr des avantages de son système de colonisation qui consiste non-seulement à s'emparer de grands territoires, mais encore à établir des stations navales et militaires sur une foule de points du globe. En ce qui concerne les grands territoires, la politique qu'elle a adoptée est aussi habile que possible ; car elle sait fort à propos et en temps voulu leur donner la satisfaction du *self-government*, c'est-à-dire l'avantage de s'administrer eux-mêmes, sans avoir beaucoup à souffrir de l'autorité métropolitaine. Je ne crois pas qu'il en soit ainsi en ce qui touche aux enclaves qu'elle s'entête à posséder de toutes parts dans des contrées qui appar-

tiennent à des nationalités étrangères. C'est, évidemment, pour elle une force sérieuse, en cas de guerre, de posséder de tels ancrages où flotte son pavillon et dans lesquels ses navires peuvent trouver au besoin un refuge et un moyen de ravitaillement. En revanche, ces possessions illégitimes, qui ne sauraient être justifiées que par le droit du plus fort, créent partout des haines qui, à un moment donné, peuvent se traduire par de terribles représailles. Nous avons presque oublié, en France, que l'Angleterre détient, en vertu de vieux parchemins surannés, le groupe de nos îles Normandes; mais les Espagnols ne lui pardonnent pas d'occuper Gibraltar, pas plus que les Allemands de maintenir garnison à Hélioland, Je ne parle que des îlots anglais sur la carte d'Europe, pour n'avoir pas à m'étendre trop longuement sur ce sujet. De même que les Ioniennes

ont été rattachées par la nécessité des choses à la Grèce dont elles sont une partie intégrante, il faudra bien un jour que l'ambitieuse Albion se décide à abandonner les autres stations qu'elle a cru fort malin de se procurer sur le territoire des peuples avec lesquels elle est cependant aujourd'hui dans des conditions de paix, si de telles conditions résultent en vérité du grimoire des diplomates sur ce qu'on appelle, en gardant son sérieux, des traités d'amitié. Nul n'est plus la dupe de ces mauvaises plaisanteries ; et chacun sait bien que lorsqu'un état a fait un vol à un autre, les instruments qu'on griffonne soi-disant pour assurer une paix perpétuelle, ne sont et ne seront jamais autre chose que de simples conventions d'armistice.

La haine dont les Anglais sont l'objet aux alentours de Gibraltar n'a pas d'autre cause, et jamais les Anglais ne pourront se fier

aux expressions de sympathie de l'Espagne tant qu'ils ne lui auront pas rendu ce qu'ils lui ont volé.

L'incident dont nous avons failli nous trouver victimes, je ne sais pourquoi, m'avait donné grand faim, et il eût été sans doute difficile de trouver dans ces parages des vivres ailleurs qu'au poste où l'on avait un moment conçu l'aimable pensée de nous conduire. Nous ne possédions qu'un peu de pain avec nous. Le cocher de notre calèche nous proposa d'aller un peu plus loin, dans un endroit où nous pourrions cueillir librement des figes d'*Opuntia*. Pour ma part, j'acceptai son offre avec joie ; car je trouve délicieux ces fruits tropicaux qui, mieux que tous autres, rafraichissent le palais durant les fortes chaleurs de l'été. Ceux que nous cueillîmes dans l'île de Léon étaient aussi succulents que possible.

L'*Opuntia*, plus connu sous le nom

de Cactus-Raquette, est une plante aussi utile que remarquable. Ceux qui ne l'ont jamais vu ailleurs que dans nos serres, où plusieurs de ses espèces sont cultivées, ne sauraient en avoir une idée exacte. Cette plante, que nous conservons dans des pots, atteint en Espagne aux proportions de véritables arbres. Du côté de Cadix, j'en ai vu des touffes qui dépassaient la hauteur de bien des maisonnettes. Nous étions alors dans les premiers jours de novembre : les fruits n'étaient pas encore tous mûrs, mais il y en avait assez de mangeables pour satisfaire notre appétit. Lorsque par hasard on en rencontre à Paris, chez les marchands de produits coloniaux, il est bien rare que les acheteurs n'aient pas à se plaindre, après les avoir touchés, de démangeaisons assez semblables à celles de l'ortie. Rien de plus simple cependant que d'éviter cet ennui, pour peu qu'on sache s'y prendre.

Les Andaloux saisissent le fruit sans la moindre crainte, coupent légèrement les deux extrémités avec leur couteau, et pratiquent ensuite une légère incision longitudinale qui permet en un instant de débarrasser la partie comestible de son enveloppe épineuse, dont elle sort d'une couleur veloutée et néanmoins transparente, qui varie entre l'incarnat de la groseille ou de la grenade et le jaune légèrement verdi de la pêche de Montreuil.

De retour à Cadix, nous avons profité de l'après-midi pour prendre des informations sur les moyens d'aller faire une tournée au Maroc. Sans être précisément difficile, ce petit voyage d'outre-mer nous aurait demandé plus de temps que nous ne pouvions désormais lui en consacrer, et nous avons dû remettre à une autre époque la réalisation de nos projets africains.

Le jour suivant nous étions de retour à Séville.

XXXI

Ce qui arrive quand on oublie qu'il faut aller à Barcelone, et non à Séville, pour voir de belles Andalouses au teint bruni.

Nous avons bien autre chose à faire à Séville que de courir après les belles Andalouses, car nous sommes venus en Espagne pour y chercher des choses vieilles, et nullement des jeunes. On nous avait assuré que les collections publiques et particulières y étaient très riches en anciens documents américains. Notre récolte, en effet, n'a pas été sans intérêt, et plusieurs pièces d'une certaine importance nous sont tombées entre les mains. Mais ce n'est pas ici le lieu de discourir

sur des sujets d'érudition, et je juge suffisant de n'en rien dire du tout.

En dehors des heures ouvrables où l'on fréquente les établissements scientifiques et littéraires, il nous restait d'ailleurs assez de moments de loisir pour flâner dans la ville et entrevoir dans leur pénombre les charmes de la vie andalouse.

L'hôtel où nous sommes descendus pour la seconde fois, la *Funda de las quatro naciones*, est, dit-on, le meilleur de Séville. De nos chambres, nous jouissons d'une belle vue sur la grande *Plaza nueva*, plantée de palmiers morts ou moribonds, et illuminée le soir par des lanternes sépulcrales. Nos chambres, à part les pucerons qui nous avaient causé tant de terreur avant notre départ pour Cadix et aux piqûres desquels nous avons fini par nous habituer, sont assez jolies et bien entretenues. En outre,

nous jouissons de l'avantage de pouvoir nous promener dans un petit jardin suspendu, sans avoir à descendre une seule marche d'escalier. Les Andaloux ont eu l'idée fort originale et non sans mérite d'orner leurs toitures de massifs et de plate-bandes; de sorte qu'on est dédommagé de l'inconvénient d'occuper les étages supérieurs par la satisfaction d'y rencontrer un parterre en fleurs et absolument de plein pied. Ces jardinets aériens sont en outre agrémentés par l'aimable présence des bajasses de la maison qui y prennent leurs ébats du matin au soir, et cela à un tel point, que je me suis demandé si, dans cet heureux pays, on entretenait des servantes pour ne rien faire. Je n'ai pas tenté de résoudre ce problème, car j'ai l'habitude en voyage de respecter jusque dans leurs moindres détails les coutumes locales; et l'on sait qu'en Espagne,

lorsqu'on cherche à s'expliquer quelque chose, on ne manque pas de recevoir en pleine figure le fameux *cosas de España* dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. Je ne m'efforcerai pas non plus de comprendre pourquoi je n'ai jamais pu entrer dans le *jardin*, — qu'il faut avoir bien soin de ne pas confondre avec l'*huerto*, sous peine de commettre une haute inconvenance, — sans y rencontrer toujours, dans la pénombre, une jeune chambrière tenant en main la porcelaine caractéristique de ses fonctions.

Le soir, nous avons assisté aux *Grandes bailes del pais*, c'est-à-dire « aux grands bals de l'endroit ». On soutient, en Espagne que, qui n'a pas vu Séville n'a rien vu de beau ; les Marseillais en disent autant de leur Cannebière où l'on se régale de bouille-à-baisse, le meilleur plat du monde. Je ne discute pas ces prétentions plus ou moins justifiées qu'on

rencontre partout où il n'y a guère grand chose de bien remarquable à voir ; mais ce que je puis affirmer, en mon âme et conscience, c'est que qui n'a pas vu danser les Andaloux ne connaît pas le mérite de la danse. A l'Opéra de Paris, il y a certainement des danseuses d'une grâce et d'une agilité parfaite ; je les admire sans ambage, mais je ne puis oublier chaque fois une parole que m'a dite Madame Taglioni dans ma jeunesse, un jour où elle m'avait obligé, malgré des hésitations bien naturelles de ma part, de faire quelques tours de valse avec elle : « Je voudrais que, sur la scène, les danseuses dansassent, mais ne *vinsent* pas danser ». On sent, en effet, que les danses de l'Académie de Musique, sont trop rigoureusement réglées, que la chorégraphie consiste plutôt dans une machine qu'on monte à l'avance que dans un art proprement dit ; car on ne saurait

guère concevoir un art, là où il n'y a pas un espace libre, abandonné à l'essor de l'imagination. Taglioni était cependant une artiste dans toute la force du terme, mais elle l'était moins, suivant moi, par la merveilleuse délicatesse de ses allures, que par le sentiment qui lui dictait à chaque pas un je ne sais quoi d'indescriptible, j'allais dire de divin, en dehors des sentiers rebattus. C'était, en outre, une femme de cœur et d'esprit, celle qui disait à son élève, M^{lle} Emma Livry, en lui offrant son portrait : « Ne m'oublie pas, mais fais-moi oublier ».

Aux *bailes* de Séville où nous assistons, deux danseuses et deux danseurs andalous forment à eux seuls tout le personnel des ballets qu'ils accomplissent, non seulement avec une régularité et une grâce parfaites, mais avec une attitude si simple, si peu guindée, qu'on eût dit

qu'ils suivaient bien plus des impulsions naturelles que des préceptes déterminés à l'avance; les figures semblent ne se produire que comme conséquence d'événements accidentels et imprévus; on découvre dans leurs allures mille et mille intentions gracieuses dont ils n'ont pas l'air eux-mêmes d'avoir la moindre conscience. Et les hommes qui d'habitude sont toujours déplacés, pour ne pas dire ridicules, dans les arènes de Therpsychore, là, au contraire, rehaussent de la façon la plus charmante l'honnête et tendre désinvolture de leurs gentilles compagnes.

Il faut dire, il est vrai, que, dans tous les cafés chantants de Séville, on ne rencontre pas d'aussi merveilleux exemples de la chorégraphie espagnole. Nous avons passé une soirée au *Salon filarmonico*, où l'on assistait à des danses bohémiennes. Placés sur une galerie suspendue, assez semblable aux échafaudages des badi-

geonneurs en bâtiment, nous avons dû, comme consommation obligatoire, nous faire apporter six cañitas de manzanilla, sorte de petit vin blanc d'une saveur assez équivoque. Puis, au moment où il a fallu « renouveler », on nous a servi des *panales*, espèce de fondants qui fournissent une eau sucrée assez agréable. Les danses bohémiennes, qui se reproduisent sans aucun changement d'un bout à l'autre de la soirée, finissent par devenir fastidieuses. Nous avons jugé qu'il était plus agréable de rôder dans les rues pittoresques de la ville que de nous emprisonner de longues heures dans ces estaminets malpropres et d'un parfum douteux qui n'offrent en somme de l'intérêt que pour ceux qui y mettent le pied pour la première fois. Ce sont d'ailleurs des établissements peu fréquentés, où l'on rencontre quelques rares touristes et un petit nombre d'individus de pauvre

apparence qui semblent être les habitués de la maison.

Pendant le reste de notre séjour à Séville, nous nous sommes donc contentés de promenades diurnes et nocturnes, avec l'intention secrète de lire au hasard, sur les visages, quelques lignes de la vie intime du monde andaloux et d'apercevoir les beautés si célèbres de cette résidence.

Bien que nous soyons à la mi-novembre, la température était encore fort élevée le jour ; mais elle descendait brusquement au coucher du soleil, au point de devenir parfois un peu trop fraîche le soir et pendant la nuit. Les Espagnols savent à quoi s'en tenir, et sont vêtus en conséquence. Le grand manteau traditionnel, dont ils se drapent magistralement et qu'ils n'abandonnent pas même durant les chaleurs de l'été, joint au large chapeau de feutre qui

ombrage leur chef, les préservent de bien des inconvénients que subissent les étrangers vêtus à la mode de leur pays. L'idée nous est venue de suivre l'exemple de nos hôtes, et nous avons acheté, à d'assez bonnes conditions d'ailleurs, une belle capa de drap noir et un sombrero de la même couleur. Cette fantaisie n'a pas tardé à nous donner des regrets ; car, après avoir revêtu pendant quelques jours ce costume castillan, il nous semblait que nous ne nous déciderions plus à l'abandonner. Impossible cependant de rentrer en France dans un accoutrement qui nous eut fait passer pour des comédiens en rupture de ban. On pourrait croire, guidé par le simple bon sens, que la mode est réglée par le temps et les milieux, qu'elle a pour but de veiller à la conservation de la santé et de rendre facile tout travail corporel ou toute locomotion. Chacun sait qu'il n'en

est rien et que, bien au contraire, ce tyran couronné par la légèreté et l'inconséquence de notre caractère n'a d'autre mission que de nous gêner et de nous tourmenter sans cesse. Plus un peuple est civilisé, plus la mode atteint chez lui aux suprêmes régions de l'absurde, plus elle s'impose sans souci du bien-être, sans pitié pour le confortable. La plus absurde des coiffures est, de l'avis unanime, le chapeau de soie en tuyau de poêle. Cette grotesque cheminée dont nous nous ormons le sommet de la tête, qu'elle échauffe désagréablement l'été sans la garantir des rayons du soleil et qu'elle ne soustrait pas l'hiver aux rigueurs de la saison, cette coiffure aussi incommode que ridicule a fait victorieusement le tour du monde; elle a supplanté toutes ses rivales et s'est imposée comme un emblème inéluctable du progrès moderne. Nos paletots, nos redingotes, nos houppelandes et jusqu'à nos

gilets étriqués qui ne recouvrent pas la poitrine et se dressent disgracieusement au-dessus de nos hanches et sur nos épaules, ces habits de drap sombre, aussi coûteux que malappropriés à nos besoins, remplacent peu à peu, sous toutes les latitudes, les pittoresques vestures que chaque contrée avait imaginé d'accord avec les exigences de ses mœurs et les nécessités de son climat. Les gants, dans lesquels il est bon genre d'emprisonner nos doigts, ne sont pas seulement incommodes en ce sens qu'ils diminuent les aptitudes et l'agilité de la main ; ils sont en plus des réservoirs malsains de miasmes et de crasse sans cesse accumulées, dont l'invention eut été tout au plus pardonnable chez les peuples de l'Inde qui ne nous offrent jamais la main droite parce qu'ils s'en servent en certaines circonstances pour faire des économies de papier. Nos chaussures n'ont souvent pour

résultat que de nous déformer le pied, sans rendre au reste de la jambe les services qui lui assuraient les grandes bottes à l'écuyère dont se servaient nos aïeux et dont on fait encore usage dans quelques-unes de nos campagnes ou chez les peuples qui n'ont pas reçu le dernier baptême de l'émancipation moderne. La mode veut qu'il en soit ainsi. Il n'y a pas de vieux préjugé du moyen-âge dont il ne soit plus facile de triompher. Nous n'en regretterons pas moins, et cela bien longtemps, nos cappa noires et nos sombreros castillans.

J'ai dit qu'en bons touristes désireux de connaître toutes les curiosités des endroits où ils passent, nous avions voulu voir quelques types de jolies andalouses, sans toutefois les chercher ailleurs que dans les rues où il plaisait au hasard de conduire nos pas. Qu'avons-nous fait, bon Dieu, dans nos vies antérieures, pour être condamnés aujourd'hui au plus

pénible des aveux ? Très mauvais observateurs, sans doute, gens sans goût et sans coup-d'œil, — je suis prêt à le reconnaître, — nous n'avons pas réussi dans nos recherches; et il nous faudra retourner exprès à Séville pour rectifier les idées fausses que nous avons rapportées de notre premier voyage dans l'Espagne du Sud. J'ai photographié quelques types féminins; mais, à Paris, je n'ai pas osé montrer à personne ceux que j'avais choisis. Mes clichés eussent même été brisés, après en avoir tiré au plus quelques centaines d'épreuves, si nous avions pu remplir autrement un vide regrettable dans notre collection anthropologique. Il fallait bien y faire figurer, au moins une fois, les Andalouses au teint bruni! Notre tort, je l'imagine, a été de chercher ce type idéal de Victor Hugo à Séville, au lieu de l'aller demander à Barcelone. En tout cas, notre curiosité a été punie,

et je tremble que nos aveux le soient encore davantage.

Puis je me demande si nous avons bien conscience de ce que nous voulions voir, lorsque nous jetions de côté et d'autre des regards furtifs dans la pensée secrète de découvrir des jolies femmes. Il n'y a peut-être pas de terrain d'appréciation sur lequel il soit plus difficile de s'entendre que celui où l'on discute de la beauté féminine. Les Chinois rêvent des femmes rondes comme une boule, pleines d'embonpoint et rougeôtes ; nous les voulons effilées, frêles et d'un teint clair. Les Japonais souhaitent que leurs yeux soient petits et taillés en amande ou en quartier de lune ; nous les aimons larges et grands. Les Arabes adorent les ventres rebondis ; nous préférons que leur rondeur soit à peine sensible. La Vénus hottentote a le postérieur tellement volumineux qu'on pourrait s'en servir en guise

de table à manger ou de bureau ; les hanches de la Vénus de Milo sont peu marquées. Les Néo-Calédoniennes ont les seins longs, flasques et pendants, au point de pouvoir les rejeter derrière leur dos comme une écharpe ; nous aimons les seins fermes, droits et dorelots. Les Indiennes des Antilles se roucouyaient les pieds pour les rendre rouges comme des écrevisses ; nos dames usent de la poudre d'amidon pour leur donner un teint d'albâtre. Les Javanaises sont fières d'avoir les membres anguleux, les coudes et les genoux aussi pointus que possible ; les Européennes sont fières de les avoir arrondis. Les Patagons sont tout esbaudis de voir une femme avec une bouche large, des lèvres épaisses et de longues oreilles ; nous admirons les bouches petites, les lèvres fines, les oreilles délicates et peu saillantes.

Même chez nous, les goûts sont telle-

ment divers, qu'on s'est interdit le droit de les discuter. Les hommes de haute taille affectionnent les lilliputiennes : il semble qu'ils éprouvent le besoin de dire : « Oh ! la jolie petite bête ! » Les hommes plus ou moins nains sont tous d'accord pour convoiter des géantes : ce serait à croire qu'ils espèrent grimper dessus pour avoir l'air plus grands. Ensuite, nous sommes en extase devant des beautés de convention, qui nous paraissent telles, uniquement parce qu'on nous a appris que c'étaient des beautés. Pourquoi voir, par exemple, un privilège de la nature dans la présence simultanée des cheveux blonds et des yeux noirs ? Ce sont cependant des saphyrs qu'on offre aux blondes et non point des bijoux de jais. Quand les cheveux rouges sont à la mode, on les appelle des cheveux dorés ; quand ils ne sont plus en vogue, on les nomme des cheveux carotte.

Et d'ailleurs, les règles que nous avons imaginées au sujet de la beauté féminine, ne sommes-nous pas les premiers à n'en pas tenir compte? Les prétendus profils de camée, les traits réputés purs et réguliers ne contribuent-ils pas le plus souvent à donner à la figure une apparence bestiale? Il nous est arrivé d'applaudir lorsque la nature s'est moquée des préceptes de notre esthétique. Parfois, un petit nez retroussé ou un peu de travers ne nous semble pas désagréable; une femme qui louche légèrement, pourvu qu'elle sache loucher, trouvera quand même des adorateurs. Tous les défauts de dessin réunis dans le visage d'une jeune fille au teint frais et rosé, ne l'empêchent pas de nous plaire. On dit qu'elle possède la beauté du diable; et le diable sait si cette diablerie n'est pas de nature à endiabler plus d'un homme.

Bien des femmes se jugent insultées

quand on leur dit qu'elles ont de beaux yeux. C'est, prétendent-elles, une manière courtoise d'insinuer mielleusement qu'on ne leur reconnaît rien autre de beau. Il n'en est pas moins certain qu'il faut avant tout de beaux yeux pour une coquette. Seulement les femmes se trompent pyramidalement quand elles croient qu'on tient autant qu'on le leur dit à la couleur noire ou bleue, brune ou verte, jaune ou grise de leur membrane irisée. Pour ma part, les yeux noirs chez une mouillée ne sont pas sans me causer quelque terreur, et ma langue éprouve le besoin de leur dire avec je ne sais plus quel poète espagnol : « En te donnant de noires prunelles, Dieu sans doute a voulu que pour les maux que tu causes tes yeux soient vêtus de deuil ».

Ce n'est pas avec de la couleur, mais bien avec de la vie, avec du feu céleste, avec des éclairs qu'on charge une pile électrique. Il n'est pas un admirateur de

la femme qui soit charmé de trop bien connaître son œil et qui veuille même qu'on lui parle de sa membrane muqueuse, de sa couche de pigment, de sa capsule aponérotique, de ses six muscles, de son humeur vitrée et de son humeur aqueuse, de ses vaisseaux sanguins et de sa cavité orbitaire. Il est des choses qu'il ne faut pas voir de près, qu'il faut voir avec les yeux de l'imagination. Ce que l'homme cherche, c'est à se tromper lui-même ; ce qu'il aime dans la femme la plus belle, c'est avant tout sa propre ivresse.

XXXII

*Où nous retrouvons Don Phisto qui offre
une soirée dansante au clair de la lune,
en l'honneur d'Adam et Ève, au
palais de l'Alhambra.*

A sept heures trente du matin, nous quittons Séville pour aller à Grenade. Le trajet est long et fastidieux, malgré le charme du paysage qui s'embellit à vue d'œil. Les changements continuels de trains, sur le parcours, impatienteraient des anges. Changement à Utrera (8 h. 38), changement à la Roda (2 h. de l'après midi), changement à Bobadilla (3 h. 50) ; enfin, Granada, à 8 heures et demi passée du soir.

Nous n'avons pas à choisir en fait

d'hôtels. En trente-cinq minutes, un omnibus nous conduit à la *Fonda de los Siete Suelos*. Peu de luxe, mais personnel aimable et avenant. Cela suffit. D'ailleurs cet hôtel, construit sur le bord d'une belle avenue abritée par de grands arbres, est à deux pas de l'Alhambra ; et pour qui se rend à Grenade, c'est toujours de l'Alhambra dont il s'agit.

Après souper, nous sortons. La lune est dans son plein. Il fait clair comme en plein jour. L'ombre intense que projette la vigoureuse végétation de la contrée produit les plus ravissants contrastes. A chaque pas, c'est un nouveau décor d'opéra, avec ses vives oppositions d'obscurité et de lumière.

Pour prendre un avant-goût de la localité, suivant notre consuetude, nous nous rendons au palais mauresque, en compagnie d'un garde, la carabine au côté, et, en plus, ce nous semble, — que ne

voit-on pas dans la nuit noire ? — un poignard entre les dents. On sait que Grenade est un repaire de Bohémiens, et l'on se méfie bien à tort peut-être de ces pauvres gens.

Notre tournée se termine vite. Nous avons hâte de revenir à l'hôtel, afin de ne pas gésir trop tard et de nous lever au point du jour.

Au point du jour, en effet, chacun est sur pied, impatient de sortir. Les merveilles de l'Alhambra sont bien dignes de tourner la tête. Ces merveilles, chacun les connaît sans les avoir vues, tant il en a ouï parler, tant on lui a montré d'images qui les reproduisent sous mille et mille aspects différents.

Je ne suppose pas qu'on me prête la naïveté de vouloir les décrire ici en quelques traits de plume. Cent pages suffiraient à peine pour en rappeler les plus intéressants détails. Je n'ai pu

néanmoins me dispenser du plaisir de faire une photographie de la cour des Lions, du bassin des Myrtes, du Généraliffe, et Victor a tiré de mon appareil un négatif représentant Suavis et moi à l'entrée d'un des gracieux portiques de ce célèbre palais.

L'Alhambra est certainement un chef-d'œuvre d'architecture ; mais on sent qu'il y manque quelque chose. C'est comme la toile d'un grand peintre paysagiste où l'on n'apercevrait ni un homme ni un animal pour égayer le tableau. La richesse même du palais, sans ses habitants primitifs, contribue à le rendre triste et monotone. Pour le bien voir, il faut fermer les yeux, et puis.... rêver. Rêver au temps lointain de la grandeur arabe, à la somptuosité de la vie de ce peuple qui a su pousser plus loin qu'aucun autre la pratique de toutes les jouissances matérielles d'ici-bas.

Pendant notre séjour à Grenade, un riche seigneur russe jugea qu'il était plus agréable de rendre artificiellement la vie à l'Alhambra que de demander à l'imagination de nous repeindre ce qu'on n'y trouve plus aujourd'hui. A prix d'or, il se mit en tête qu'on pouvait ressusciter les odalisques d'autrefois et organiser une fête rétrospective de nuit dans le fameux *patio* des Lions. Pour arriver à l'accomplissement de ce dessein, il fit tant qu'on lui accorda la libre disposition du palais aux heures où le clair de lune vient illuminer la vieille résidence musulmane de ses incomparables reflets argentins. Ce soir-là, bien entendu, il était impossible d'obtenir des cartes d'entrée ; et il nous fallut remettre au lendemain la principale « attraction » des touristes dans la célèbre capitale du royaume des Maures.

Pour nous, il n'y eut par ce fait que partie remise, puisque rien ne nous empê-

chait de demeurer encore plusieurs jours dans la localité. Il n'en fut pas de même d'un orientaliste de mes collègues qui avait conçu le louable projet de lire, après le crépuscule, les inscriptions coufiques du palais, en prenant pour lampe la satellite de la terre. Obligé de quitter Grenade le lendemain matin, et n'ayant pas été invité à la fête, il insista bien un peu pour se faire ouvrir la porte ; mais on lui répondit, au clair de la lune, que le conservateur était allé au théâtre, et, qu'en conséquence, on ne pouvait pas lui prêter la clef, ne fût-ce que pour copier un mot. Leubé de la sorte, il lui fallut faire contre fortune bon cœur et regagner le nord de l'Espagne sans avoir vu l'Alhambra au moment le plus apprécié des touristes.

Il est probable que, nous aussi, nous avons beaucoup perdu de ne pas connaître l'opulent moscovite qui donnait, ce soir là, libre cours à des fantaisies

dont les Anglais passent d'ordinaire pour avoir seuls le secret. Nul doute que le coup-d'œil ait été sans pareil, s'il est vrai, comme on me l'a raconté le lendemain, qu'une troupe turbulente de jeunes filles, aussi gracieuses que l'Ève de nos grands peintres et vêtues simplement comme elle, se soient livrées à des danses lascives autour de la fontaine de marbre et sous les coupoles ogivales des pourtours. On nous a dit aussi que l'organisateur de la fête avait voulu donner à l'Espagne un témoignage de ses sympathies pour la France, en faisant couler dans le bassin arabe le Champagne de préférence aux meilleurs vins andalous.

Un individu, qui nous a semblé un garde du palais ou de quelque-une de ses dépendances, et avec lequel nous avons engagé des négociations dans l'espoir de faire lever en notre faveur la consigne du

noble hospodar, nous offrit de nous conduire en promenade dans les environs de la ville, afin de nous consoler de notre insuccès, et puisque la lune nous tenait tant à cœur, de nous donner les moyens de nous trouver avantageusement en tête-à-tête avec elle.

Après nous avoir montré une foule de choses que nous admirions de confiance, car ces choses se trouvaient presque toujours dans l'ombre épaisse de la soirée, il nous conduisit à un petit cabaret ; et ileuc, il nous raconta son histoire qui ne nous parût pas absolument dépourvue d'intérêt.

« J'étais, dit-il, dans ma jeunesse, domestique chez un petit seigneur de l'Andalousie qui habitait, éloigné du monde, dans une villa aux environs de Xérès. Son fils disparut, on ne sait ni comment ni pourquoi, le jour même de son mariage. Cette disparition causa à

son vieux père une profonde douleur qui le conduisit rapidement au tombeau.

« Dix ans plus tard, le fils de mon ancien maître revint en Espagne et me prit à son service. A peine de retour, il rencontra à Grenade une jeune femme fort envoisie, dont le hasard lui fit faire la connaissance ; et, dès ce moment, il ne cessa plus de la poursuivre des soins les plus assidus.

« Au bout de quelques mois, voyant qu'il n'arrivait pas à l'asoigner, il se décida à la quérir en mariage ; mais elle lui répondit qu'elle avait résolu de ne jamais épouser un homme sans qu'il lui eût fourni des preuves de son énergie et de son dévouement ; que s'il tenait à sa main, il fallait qu'il allât tout d'abord à Madrid et obtint de la Reine l'ouverture d'une route que les paysans de son village natal réclamaient depuis maintes années à grands cris sans jamais y réussir.

« Notre amoureux n'eut pas besoin qu'on le lui dise deux fois ; et, toute affaire cessante, il se rendit en hâte à la capitale. La tâche n'était pas des plus faciles, car il avait si peu d'argent qu'il dût partir à pied, vêtu d'un habit jadis neuf, chaussé de bottes de cultivateur et couvert d'une cappa confectionnée avec plusieurs morceaux de drap plus ou moins habilement rassortis.

« Comment, dans ce costume campagnard, pénétrer à la Cour et obtenir la faveur qu'on exigeait de lui ? L'amour provoque chez l'homme bien des folies, mais il a le mérite de le rendre d'ordinaire fort ingénieux. Mon jeune maître se rappela donc que, par suite du décès de son père, il avait hérité, à défaut de duros, d'un titre qui n'est pas sans valeur dans notre pays : il était devenu Grand d'Espagne. Un Grand d'Espagne sans fortune, c'est peu assurément, mais c'est plus que

rien ; et le dernier des outils fait des prodiges entre les mains de celui qui a le diable au corps pour l'aider à s'en servir.

« Outre le privilège de s'asseoir en présence de la Reine et de rester la tête couverte, les Grands d'Espagne ont en outre l'avantage d'être reçus par les ministres à quelque heure qu'il leur plaise de se présenter à leur audience.

« Or il advint que le jeune hidalgo arriva de très bonne heure à Madrid, après avoir accompli une marche forcée dans des routes où la pluie continuelle avait accumulé des torrents d'eau et de boue ; inutile de vous dire en quel état. Mais que lui importait en somme, puisque le ministre du Fomento, avec lequel il désirait s'entretenir, ne pouvait se refuser à le recevoir.

« Il était quatre heures du matin. Sans avoir pris la peine de nettoyer un

peu sa vesture, il se rendit à l'hôtel du ministre, heurta bruyamment à l'huis, et fit savoir au domestique qui était venu lui ouvrir en grommelant qu'il avait besoin de parler à Son Excellence. Sachant bien d'ailleurs qu'il serait tout d'abord éconduit, il s'était empressé de décliner ses nom et prénoms et de notifier la grandesse qu'il avait reçue en partage.

« Les instructions sont formelles. Le valet de chambre consentit à l'introduire dans le palais et courut éveiller son maître pour lui apprendre la visite mal-séante qu'il était contraint de recevoir avant d'avoir suffisamment écarquillé ses paupières.

« En vrai paysan de l'Andalousie, mon jeune maître entra sans gêne aucune dans le salon principal, au grand désespoir des tapis qui eurent beaucoup à souffrir de la boue qui recouvrait ses grosses bottes. Puis il fit connaître le but de sa

démarche inattendue. Le ministre, qui avait peine à retenir sa mauvaise humeur, lui répondit d'un ton sec, mais poli, qu'il parlerait de son affaire aux membres du cabinet et qu'il l'informerait le plus tôt possible de la décision qui aurait été prise.

« Naïvement ou par truct, je l'ignore, notre visiteur importun revint le lendemain chez le ministre, à la même heure matinale que la veille, sous prétexte qu'il avait omis de lui communiquer plusieurs arguments nécessaires pour le succès de sa cause. Son Excellence ne jugea pas à propos de lui exprimer son mécontentement de l'avoir réveillé deux jours de suite en sursaut ; mais, dans l'espoir de couper court à ce qu'il considérait comme des inconvenances intolérables, il lui annonça qu'il allait quitter Madrid le lendemain pour se rendre en villégiature et qu'aus-

sitôt son retour, il lui communiquerait le résultat de son instance.

« Attendre quelques jours semble bien long à un amoureux. Tout délai parût insupportable à mon maître ; et comme il était bon marcheur, il n'hésita pas, malgré l'absence, à aller revoir le ministre à sa maison de campagne. Cette fois cependant, il crut nécessaire de lui avouer la vérité, c'est-à-dire la cause de son impatience, et il le pria d'écrire de suite à ses collègues de Madrid pour hâter la solution de son affaire. Puis il s'excusa humblement de la liberté qu'il comptait prendre de venir tous les matins s'informer si la poste de Madrid lui avait transmis une bonne nouvelle.

« Résolu de se débarrasser à tout prix d'un manant qui transformait sa demeure en une véritable écurie, le ministre fit si bien, qu'avant la fin de la semaine il

remettait à son hôte une ordonnance conforme à ses désirs.

« Le retour à Grenade s'effectua avec une rapidité vertigineuse, bien qu'il se soit accompli sans le concours du plus modeste véhicule.

« La belle dona tint parole, et le mariage fut célébré peu de temps après.

« Les vingt-huit jours de la lune de miel n'étaient pas encore tout-à-fait écoulés qu'un beau matin mon maître reçut, avant de sortir du lit, une visite qui ne lui causa pas beaucoup plus de satisfaction qu'il n'en avait procuré au ministre, lors de ses descentes matinales à l'hôtel du Fomento ou à sa résidence extra-muros. Le seigneur alcade de la ville, muni d'un mandat de cabinet de Madrid, venait purement et simplement l'arrêter sous l'inculpation du crime de bigamie.

« Il est très vrai qu'il s'était marié jadis ; mais le mariage n'avait pas

eu de suite, puisqu'il avait disparu, comme je vous l'ai dit, quelques heures après sa sortie de l'église. Dans ces conditions, il avait jugé fort à tort qu'il pouvait sans inconvénient convoler à de nouvelles noces. Le ministre du Fomento qui, pour se venger sans doute de ses incartades, avait fait faire une enquête sur son compte, pensa qu'il en devait être autrement ; et, le soir même, le noble hidalgo fut incarcéré sous les verroux. Par ordre supérieur expédié de la capitale, on le tint au secret le plus rigoureux, et on ne lui permit de s'entretenir avec qui que ce soit, si ce n'est avec l'avocat qui devait prendre sa défense.

« Au tribunal, une remarquable plaidoirie diminua sensiblement la gravité de la cause. L'avocat n'hésita pas à reconnaître que son client avait commis le crime horrible de bigamie, mais il l'avait commis dans des conditions tellement exception

nelles qu'il méritait à tous égards la faveur des circonstances atténuantes. La femme qu'il avait épousée en secondes noces était, ni plus ni moins, la même femme avec laquelle il avait contracté son premier mariage. Il ignorait, à vrai dire, cette particularité, car sa nouvelle épouse avait changé de nom pour éviter le scandale d'avoir été délaissée le jour de la cérémonie nuptiale ; et elle ne s'était décidée à faire connaître ce qu'il en était au défenseur de son mari qu'à la dernière minute et pour lui éviter un cas pendable. Il était donc absolument établi qu'il n'avait pas reconnu dans sa seconde femme celle qui avait été sa première épouse ; mais rien ne prouvait que la Providence ne s'était pas mise de la partie et que, grâce à sa divine intervention, son second mariage n'avait pas eu pour but de faire rentrer le bouc au

bercail et de rétablir les choses dans leur état normal.

« Les juges se laissèrent toucher par des arguments aussi péremptoirs, et la condamnation se réduisit à une légère amende, afin, disait l'arrêt de la Cour « qu'à l'avenir un mari se garde bien d'être amoureux de sa femme, lorsqu'il lui arrive de la prendre pour une autre ».

« Quant tout s'en fut fini, chacun rentra chez soi. Mon jeune maître sortit avec sa femme, et moi je sortis tout seul en les suivant à quatre pas. A peine rentré chez lui, il me manda pour m'avertir qu'il quittait le soir même Grenade, où il ne pouvait plus demeurer, du moment où toute la ville était au courant de sa singulière aventure. Puis il me paya mes petits gages arriérés et me congédia en esle pas.

« Depuis lors, je n'ai plus eu de ses nouvelles ; mais on raconte ici souvent son

histoire, en l'appelant « le Remarié avec sa femme ».

Nous prolongeâmes notre promenade fort avant dans la nuit, non point sans avoir rôdé une et deux fois aux alentours de l'Alhambra, dans le secret espoir d'assister au moins à la sortie de la fête. Nous n'avons pas même eu cet avantage.

XXXIII

*Comment on nous raconte une curieuse
histoire sur l'apparition des Gitanos à
l'époque du Paradis terrestre.*

Luxe et misère. Les contrastes ont leur charme; et je gage que les haillons du gitano n'ont en aucune façon mauvaise mine, sous les arcades rehaussées d'or du palais de l'Alhambra. Ces Bohémiens d'Espagne, eux aussi, ne sont pas sans poésie sous leur accoutrement de guenilles multicolores qui abritent des ardeurs du soleil toute une population de vermine. Les fillettes sont parfois fort jolies, et leurs grands yeux noirs ont souvent une expression extraordinaire.

L'une d'elles, d'une beauté inculte et un peu sauvage, avait tout d'abord consenti à poser devant mon petit appareil photographique ; mais lorsqu'elle sut que je m'étais permis de faire la même proposition à plusieurs de ses compagnes, elle se rétracta, et, pour plus de sûreté, prit la fuite. J'aurais bien couru après elle, mais mon attirail rendait ma marche lente et guindée ; de telle sorte que, faute de pouvoir sacrifier aux beaux-arts, j'ai dû me livrer simplement au culte de l'ethnographie platonique. J'ai photographié, de rage et pendant plusieurs jours, tout ce qui m'est tombé sous la main.

Nous aurions bien voulu nous initier aux mœurs et coutumes de cette singulière population qui, malgré les recherches des savants, demeure à l'état d'énigme dans une foule de contrées du globe où elle a répandu ses essaims. Nous n'avons pas tardé à reconnaître qu'une telle étude

était bien plus compliquée que nous ne l'avions cru d'abord, et qu'elle exigerait pour être conduite à bonne fin une préparation absolument exceptionnelle. Il faudrait surtout acquérir une connaissance suffisante de la langue ou du jargon des Gitanos, de façon à pouvoir converser avec eux sans parler castillan. Un long séjour dans les endroits où ils résident serait ensuite nécessaire, ne fût-ce que pour obtenir leur confiance. Ils ne furent pas précisément les étrangers; ils consentent même à les suivre dans leurs promenades pour leur servir de cicérone; mais lorsqu'on les interroge sur leur vie privée, sur leurs habitudes, sur leurs sentiments, ils vous regardent d'un air surpris et ne se décident plus à prononcer une seule parole. Pour tout autre genre de service, la moindre rémunération les satisfait; mais lorsqu'on veut apprendre à prix d'argent quelque chose de leurs mœurs et coutumes,

l'amour du gain ne les décide que bien rarement à rompre le silence. C'est seulement dans les conversations avec les autres habitants de la localité qu'on peut obtenir sur leur compte un petit nombre d'informations ; et ces informations ne sont probablement pas de la plus rigoureuse exactitude. L'Espagnol de Grenade m'a semblé plein d'esprit, mais son esprit ressemble à celui des riverains de la Garonne ; et si le touriste n'a rien de mieux à faire que d'y recourir, il n'en est peut-être pas ainsi de l'ethnographe.

Les habitations des Gitanos sont généralement fort pauvres en apparence : il en est dont l'aspect nous reporte à l'aurore de la civilisation. Parfois ce sont de misérables baraques de bois, dont la toiture en planches et recouverte d'une couche de terre plus ou moins épaisse, garantit à peine l'intérieur de la pluie et du vent. La température, à vrai dire, est

presque toujours clémente dans la région, bien qu'elle nous ait semblé plus fraîche qu'en Andalousie. D'autres fois, ce sont de véritables tannières creusées dans des monticules et recouvertes de chaume, au-dessus desquelles croissent en abondance des cactus *opuntia*.

On n'aperçoit que fort peu de meubles proprement dits dans ces habitations rustiques : en revanche, le sol est jonché d'une foule de poteries, de marmites et d'ustensiles de toute sorte. Il paraît que là, comme ailleurs où on les rencontre, les Bohémiens pratiquent principalement le métier de rétameur. Nous en avons vu cependant qui cousaient des peaux ou qui tressaient des joncs pour fabriquer des paniers.

Dans une ruelle escarpée, sur la hauteur de laquelle on peut contempler à son aise les flancs blanchis de la Sierra Nevada, le hasard nous conduisit à une

espèce de petit café borgne, à l'entrée duquel une troupe de gitanos était assise sur le sol, occupée à ne rien faire. L'idée que nous pourrions y voir ou y apprendre quelque chose de nature à assouvir notre curiosité, nous invita à entrer. A part une fillette qui remplissait les fonctions de garçon d'estaminet, la clientèle de l'établissement ne se composait guère que d'Espagnols. Suivant ma consuetude, j'essayai d'engager la conversation avec l'un d'eux qui s'était assis en face de moi, et je lui demandai qu'elle idée s'étaient formés ces pauvres hères au sujet de leur origine, de leur parenté et de leur première exode. Ma question fut bien accueillie et j'obtins pour réponse un récit que je voudrais être à même de rapporter d'une façon exacte, ce qui n'est pas très facile, car mon conteur grenadin s'embrouillait à chaque instant dans son histoire et trouvait sans doute une naïve

satisfaction à répéter coup sur coup ce qu'il avait déjà dit, sans que la récursive apportât un peu plus de clarté dans son discours :

« La scène se passe au commencement du monde, peu d'années après la création du premier homme. Ce premier homme n'était pas d'un bon caractère et, faute d'avoir une autre occupation, il ne décevait point de saccager le paradis terrestre qui lui avait été donné pour résidence. Dans l'espoir de calmer son naturel intraitable, le bon Dieu lui fit présent d'une compagne. Ce gracieux cadeau, loin d'adoucir ses habitudes, n'aboutit qu'à les rendre plus désordonnées que jamais. C'étaient des disputes grossières et sans fin. Un tintamarre tumultueux retentissait en tout temps. C'étaient aussi des sessements suspects, sourds, subits, semblables à ceux des serpents sinueux qui sur le sol

sifflent sans cesse ; puis des craquements, des cris acrimonieux, croissants et craquetards. Il y avait lieu de penser que si les choses continuaient de la sorte, le Paradis terrestre ne serait bientôt qu'un affreux désert.

« Le bon Dieu, qui était fort mari de ce vacarme, essaya d'intervenir dans les désaccords perpétuels de ces deux ancêtres du genre humain ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à des gens sans foi ni loi et que les meilleurs arguments qu'il pourrait soutenir pour les rappeler à la raison seraient évoqués en pure perte. Il résolut néanmoins de tenter un suprême effort, et il leur donna beaucoup d'enfants. Le nouveau moyen amena des résultats pis encore que les précédents. Grands et petits, tout le monde hurlait, et les clameurs des humains étaient tellement intenses que les oreilles les plus délicates n'auraient pas

été capables d'entendre le rugissement des bêtes fauves. Celles-ci d'ailleurs, à l'instar des hommes, étaient devenues fort irascibles et se mêlaient constamment à leur concert. De sorte que, du matin au soir, on entendait, sans discontinuer, dans toute l'étendue du cortil, un fracas à tête-fendre.

« A la parclose, et n'y pouvant plus tenir, le Père éternel quitta le Paradis terrestre et se rendit au Ciel pour y questionner un de ses anges, en vue de rétablir le bon ordre. L'ange qu'il choisit à cet effet était l'ange du Sommeil. A peine descendu sur la terre, cet ange, aidé par le bon Dieu, se mit à cueillir les pavots qu'il put rencontrer dans les massifs du jardin, et il en fit de gros bouquets. Puis tous deux montèrent sur les nuages et se mirent à répandre en pluie les fleurs qu'ils avaient emportées avec eux.

« En un clin-d'œil, le bruit cessa soudain dans le gentil séjour dont les premiers hommes avaient fait un si déplorable usage. Tous les êtres qui l'habitaient furent pris du plus profond des sommeils.

Dès lors, comme le monde entier était endormi, le bon Dieu et son ange purent faire tranquillement l'inspection du terrain à l'effet de savoir comment réparer le dégât qu'on y avait commis. Convaincu bientôt qu'il faudrait pour y réussir se livrer à un travail fort coûteux et qu'il serait en outre impossible de l'achever avant le réveil des humains, il manda du Ciel une troupe de costaleros qui se saisirent des dormeurs et les empilèrent dans des hottes qu'ils reçurent l'ordre de vider au-delà de la haie du bienheureux séjour. Puis on échelonna sur la frontière des gendarmes dont la consigne rigoureuse était de ne permettre à personne d'escalader la haie. Cette haie d'ailleurs ne tarda pas à at-

teindre une hauteur prodigieuse, bien supérieure à celle des arbres les plus gigantesques de l'endroit.

« L'ange du Sommeil était tellement convaincu que personne n'était jamais sorti jusque-là du Paradis terrestre qu'il n'eut pas l'idée de faire pleuvoir les pavots en dehors de ses confins.

« Or il était arrivé que, le matin même, une femme, à la suite d'une altercation avec son époux, avait été saisie par celui-ci à bras-le-corps et lancée peu galamment de l'autre côté de la haie. A la frayeur qu'elle avait éprouvée dans sa chute, succéda un sentiment d'indicible curiosité, lorsque tout-à-coup elle n'entendit plus le moindre bruit dans le jardin. Ne sachant comment s'expliquer la cause de ce silence subit qui lui était inconnu, elle alla à pas de loup se blottir derrière un gros chêne et attendit sans mot dire le cours des événements.

« Elle eut en effet pu voir sans encombre et jusqu'à la fin ce qui se passait, si par suite d'une mauvaise chance, un des gendarmes de service n'eut eu la malencontreuse idée de venir faire sa ronde à l'endroit même où elle s'était cachée. Sur l'injonction du gendarme d'avoir à décliner ses nom et prénoms, et de lui expliquer pourquoi elle ne dormait pas comme tous les autres humains, la pauvre femme fut prise d'une telle frayeur qu'elle donna incontinent le jour à trois jumeaux qui célébrèrent leur entrée en ce monde par les plus horribles rugissements.

« Il n'en fallut pas davantage, en telle circonstance, pour appeler l'attention du Père éternel qui demanda sur l'heure à son ange comment il était possible que quelqu'un fût déjà réveillé. L'ange du Sommeil avoua qu'il n'y comprenait absolument rien, et dit à son maître que le mieux était sans doute

de se diriger du côté d'où venait le bruit, afin d'obtenir une explication.

« Après quelques heures de marche, le bon Dieu arriva juste à l'endroit où son gendarme était en train de rédiger son rapport ; et, en un clin d'œil, il sut à quoi s'en tenir sur les causes de cet événement inattendu. De crainte, toutefois, qu'une intervention trop bruyante n'eut pour résultat de réveiller les dormeurs avant d'avoir pu prendre les mesures de sûreté désirables, il ne se mit pas trop en ire et se borna à rendre à peu près ce jugement :

« Vous et vos enfants, femme sournoise, vous vous êtes séparée du reste des humains et vous avez vu la première de vos yeux le séjour de douleurs que j'ai assigné désormais à mes créatures pour les punir de leur incorduite. Je voulais tout d'abord vous permettre de rentrer dans le Paradis Terrestre, en considéra-

tion de vos nouveaux-nés qui n'ont pas encore eu le temps de faire beaucoup de mal, et afin que ce délicieux jardin ne fût pas à jamais dépourvu d'habitants. J'y ai réfléchi et je me suis ravisé. J'estime que puisque, jusqu'à ce jour, vous n'avez pas fait moins de tapage que vos pareils, il est fort à craindre que vos nourrissons, dès qu'ils seront grands, ne valent pas beaucoup mieux que vous ;

« En conséquence, je vous abandonne, sur cette terre de douleur, à votre malheureux sort, vous et vos enfants, aussi bien que tous les autres humains. Et comme votre dernière faute a été la curiosité, je vous donnerai, ainsi qu'à vos descendants, la tâche de parcourir le monde, sans que cependant vous puissiez vous établir nulle part ».

« Cela dit, le Père Éternel acheva sa tournée d'inspection, sans plus s'apesantir

sur l'incident dont je viens de vous rendre compte.

« La pauvre femme et ses trois enfants furent les aïeux des Bohémiens ; et, depuis cette époque, ils n'ont pas cessé de parcourir les continents et les îles. Par la suite, les hommes ne voulurent pas avoir de commerce avec des gens qui veillent lorsque les autres dorment, et ils les considérèrent d'âge en âge comme des malfaiteurs. Depuis quelque temps, on commence, il est vrai, à les regarder avec moins d'aversion et avec plus de pitié ; mais on n'en serait pas moins fort aise qu'ils ne vécussent pas dans le voisinage. Eux, au contraire, semblent affectionner tout particulièrement notre pays, au point qu'on se demande s'il ne vont pas désobéir à la sentence du Père Éternel.

« Vous voudriez, sans doute, que je vous en dise davantage ; que je vous apprenne comment ils vivent, ce qu'ils croient, ce

qu'ils aiment, ce qu'ils pensent. En vérité, señores, vous êtes encore plus curieux que la première mère de nos gitanos. Je souhaite néanmoins que votre curiosité ne soit pas punie comme l'a été la sienne. Et sur ce, je désire boire à l'accomplissement de tous vos désirs ! ».

Nous ne pouvions mieux faire que de trinquer avec notre savant ethnogéniste. Quelques instants après, nous réglâmes les frais, d'ailleurs fort modestes, de la consommation, et nous poursuivîmes notre itinéraire aux alentours de la fameuse cité grenadine.

Le lendemain fut employé à une promenade en calèche découverte dans les environs de la ville qui ne le cèdent certainement à aucune partie de l'Espagne pour la multiplicité des sites, la richesse de la végétation, le pittoresque du panorama.

Puis nous avons consacré quelques heures à la danse, ou plutôt au plaisir de voir danser les jeunes gitans. Ce n'est pas que leur danse soit quelque chose de bien extraordinaire. Nous avons eu d'ailleurs plusieurs fois l'occasion d'assister à ces exercices chorégraphiques qui se distinguent beaucoup plus par la lourdeur et la monotonie des pas que par la grâce et la variété des mouvements. Mais la danse avait le mérite de donner à ces pauvres fillettes un laisser-aller qui leur sieyait à merveille et qui nous dévoilait, tant bien que mal, le courant de leurs pensées.

Les exercices corporels et d'une exécution rapide ont l'avantage, pour l'ethnographe qui sait voir, de faire disparaître de la contenance et de la physionomie ces fausses allures dont les hommes par fois et les femmes toujours sont bien à tort très enclins de s'affubler et de se

travestir. De tels exercices ont même pour effet de rendre à l'esprit et au cœur l'expression naturelle et vraie des sentiments que, dans tant de circonstances de la vie quotidienne, nous nous efforçons de cacher sous le masque du mensonge et de l'hypocrisie.

On s'est souvent moqué des « épreuves corporelles » que font subir les franc-maçons aux profanes, avant de les appeler à l'examen moral. Ces épreuves sont évidemment bizarres et fantastiques ; elles contribuent même, dans une assez large mesure, à retirer le caractère sérieux aux cérémonies d'initiation des adeptes de l'acacia : on ne peut nier qu'elles aient pour effet de mettre les impétrants dans l'impuissance de cacher leur naturel et de donner le change à leurs juges sur le caractère de leur morale. Je ne suis pas sûr, si j'étais jamais roi, de ne pas introduire, dans le code de mes états,

l'obligation pour les prévenus, au moment même qui précéderait leur interrogatoire, d'accomplir les évolutions des derviches tourneurs. Heureusement pour les accusés qui n'aiment pas la danse, il est peu probable que j'aie jamais à mettre en pratique les agréables prérogatives de la royauté.

ÉPILOGUE.

A la place d'un chapitre que l'auteur n'a pas eu le temps de composer et où d'ailleurs il n'aurait pas eu grand chose à dire.

Mercredi 17 novembre.

Il faisait nuit. Pluie battante. Contre mon habitude, je dormais tranquillement. A ma porte, je crus entendre quelque bruit. Je me trompais. Le vacarme se faisait ailleurs. Une députation est venue me trouver : une députation d'idées, toutes plus turbulentes les unes que les autres. Il faut de suite retourner en France : telle chose vous attend à Paris ; telle autre chose ne peut pas attendre !

Sauter du lit, boucler mes malles. Sitôt dit, sitôt fait.

— Je pars, Suavis.

— Déjà ! Pourquoi ?

— Je ne sais.

— Mais enfin ?

— Ordre formel.

— De qui ?

— De mon cerveau.

— Oh ! alors, partez. Je vous accompagne à la gare.

— Merci.

La température, hier chaude, aujourd'hui froide. Je garde encore ma cappa, mon sombrero. Départ : deux heures onze. Acheté patates confites, excellentes, pas pour moi.

Arrêt forcé à Cordoue. Le train de correspondance a soin d'arriver dix minutes en avance, et part de suite comme un voleur. Revu mon vieil ami, le Grand Capitaine. Descendu même hôtel, partant

même cuisine. Il pleut, tant pis. Je voudrais écrire à Paris. La poste est fermée. Les employés sont sans doute mouillés. Quand ils seront secs, ils ouvriront le guichet. Anne, ma sœur Anne ! Vingt Cordouans attendent patiemment. Ils sont assis par terre. Ah ! vous dirai-je, lecteur, ce qui cause mon tourment ? Une lettre à affranchir, urgente, indispensable. Triste raison ! Je m'impatiente. Qu'importe ! je m'en vais. Bon voyage, Monsieur ! Heureusement, j'ai du tabac dans ma poche : je fumerai pour me distraire. España ! cosas de España ! L'omnibus est prêt. En gare ! nous partons ; nous sommes partis !

Arrivée à Madrid, six heures et demie. Seul pour défendre mes bagages ! La police intervient. Les porteurs trop empressés reçoivent de la trique. Tant pis pour eux ! Le représentant officiel de l'Hôtel de la Paix se présente ! Il me tire

d'embaras. Je l'accompagne. Bon déjeuner. Je pars tout à l'heure. Je suis à la gare.

Recherche d'un compartiment. Je voudrais dormir à mon aise. Puis fumer. Et fumer sans être enfumé. Je trouve un malin compagnon. Il sait s'y prendre. Bravo !

Dans les trains espagnols, on fume partout. Et tout le monde fume. Je me trompe. Dans un compartiment unique, on ne fume pas. Les dames n'y sont pas admises ! Là où l'on ne fume pas, il ne doit y avoir personne. Entrons dans ce compartiment. Personne, en effet. Nous fumons et dormons tout à l'aise. Pas longtemps, toutefois. Se présente un Français et sa dame.. Entrée illicite de la dame. Règlement formel. Par courtoisie, nous éteignons nos cigarettes. Mon malin compagnon tient à dire que c'est là une galanterie de notre part. Le mot

est de trop : il me gêne un moment. La conversation le fait oublier. La frontière approche.....

A la douane française, on n'ouvre pas mes malles. Celles des autres voyageurs sont mises sens dessus dessous. Qu'y faire? Merci, toutefois, messieurs de la Douane.

Bordeaux, buffet. C'est l'heure de dîner. Cuisine gasconne et gasconnades des garçons. Nous trouvons tout mauvais. Et nous venons d'Espagne ! Avis à la Compagnie.

Rentrée en wagon. Troisième nuit à passer entre les planches. Souvenirs du pays sont gravés dans mon cœur. A Poitiers, deux dépêches :

« Suavis à Grenade : « Mal mangé, peu fumé, bien dormi, fort révé, bon voyage. »

« M^me *** , à Paris : « Suis en route, j'avance, à bientôt ; j'accours, j'arrive. »

20 novembre, six heures du matin :
« Me voilà ! »





NOTES JUSTIFICATIVES

PAGE 32. — REPARTIÇÃO DA GUERRA. — Em tempo de páz, todos os varões, grandes ou pequenos, velhos ou novos, são obrigados a vir jogar ao soldado uma vez por semana, na explanada do grande bazar.

Em tempo de guerra é prohibido occuparem-se de fazer listas do exercito. Todos, sem excepção, homens, mulheres e creanças sendo chamados ao servico, não haverá ninguem nas secretarias para pôr a tinta sobre o papel e a areia sobre a tinta. Em lugar d'isto serviram-se da polvora os jovens e os homens ainda vigorosos darão os tiros, as creanças fabricarão os cartuxos, as mulheres terão que coser os fatos e calçado ou então que preparar a comida.

O exercito sera bem sustentado. Aquelle que terá jantado melhor que o exercito, será immédia-

temente incorporado nos batalhões de disciplina; e, se elle fôr muito velho para accender a mecha de um canhão, accendera os cachimbos dos guardas e lhes contará historias para os divertir ou pelo menos para os impedir de dormir.

No caso d'uma invasão estrangeira, o que sera inutil no paiz sera destruido em quatro pausas e trez tempos. E em quanto não ha guerra (tomaramós nos ficar muito tempo esperando-a !), viva o meu bom povo Monomotapan !

REPARTIÇÃO DA MARINHA. — Attendendo que, entre os habitantes de todos os imperios, existe uma classe de cabeças leves que meditam continuamente em agarrar a lua com os dentes e que não sabem em que empregar a sua superabundancia d'actividade; ordeno que sejam embarcados o mais prompto possivel sobre os navios da minha marinha futura, afim que vão procurar fortuna alem dos mares. Aquelle aventureiro que, na sua patria, não terá feito senão mal, podera realisar grandes projectos n'essas praias longiquas.

Não possuindo eu costas, nomearei ulteriormente um almirante escolhido entre os meus suissos, e lhe darei por missão o abrir um caminho ao nosso

commercio nos quatro cantos do mundo. Não tenho empenho em possuir um grande numero de colonias, mas quero estabelecer por toda parte feitorias; e não collocarei o estandarte militar dos antigos reis de Sofalá senão nos sitios aonde fôr necessario assegurar pela força a protecção dos meus queridos subditos.

Em quanto a navios não quero senão embarcações de commercio. Terei só um navio emcouchado e um monitor de pequena dimensão para guarnecer o Museo Industrial da minha capital.

Quanto as expedições para a descoberta dos pólos, não darei auctorisação para tomar parte n'ellas que aquelles que forem atacados de febres cerebraes.

REPARTIÇÃO DA JUSTIÇA. — Considerando que para prever todos os casos que se podem dar, um codigo deve ser d'um comprimento interminavel; e que mesmo assim ainda estaria longe de ser completo; que não me convem de emprender qualquer cousa d'interminavel; que de mais a experiencia que eu adquiri nos paizes civilisados, prova-me que com os codigos aperfeiçoades o

mãis doctamente, não se cessa de lavrar sentenças iniquas e de julgar tudo mal, decreto :

Artigo Primeiro. — Não haverá nenhum código no imperio de Monomotapa.

Artigo 2. — Fica instituido, em cada prefectura um tribunal de Bom-Senso, composto d'um só juiz responsavel das suas sentenças perante todos os meus fieis subditos.

Artigo 3. — Sera abonado como vencimento ao juiz que terá faltado ao bom senso uma tunda proportionada à tolice que terá commettido.

Artigo 4. — Em lugar d'estabelecer em cada aldeia, ás custas do gøverno, juizes de paz que mantem a discordia entre os habitantes, o que de mãis a mãis incommodo que util, os demandistas escolherão elles-mesmos quem melhor lhes agradar para lhes fazer justiça ; e ninguem terá direito de se excusar a uma tal missão.

Artigo 5. — Quando as duas partes não poderem pør se d'accordo sobre a escolha d'um arbitrio, serão condenados uma e outra a uma boa e justa sova, e nos negocios civis a somma ou o objecto da revendicação ficará, por esse unico facto pertencendo ao Thesouro publico.

REPARTIÇÃO DOS CULTOS. — Desejando governar uma população moral e de bom senso, estabeleço como religião nacional a religião anabaptista, excluindo todos os outros cultos; mas cada um ficará livre de praticar a religião que lhe convier com tanto que se diga anabaptista et que se torne a baptisar quando tiver commettido uma grande falta.

Os padres encarregados do baptismo tomarão a seu cargo e debaixo da sua responsabilidade os delictos ou crimes d'aquelles qu'elles tenham absolvições elles tiverem dado, quanto mais perderão de consideração na hierarchia sacerdotal. O ultimo dos padres, aquelle que tiver dado mais perdões, será o mais pobre e o mais miseravel; andará coberto de trapos e terá de sustensar-se de raizes. Mas como n'uma igreja ben organizada, o ultimo deve ser o primeiro, esse desgraçado terá o titulo de primaz de Monomotapa. Os padres que não tiverem baptisado nem perdoado a muitos, sahirão de suas casas vestidos de purpura e de ouro.

As questões dogmaticas serão deciddas por um conselho composto dos trintas e trez padres mais podres do imperio E'-lhes prohibo dar parte

a quem quer que seja do resultado das suas sãnc^{tas} deliberacões.

RÉPARTIÇÃO DAS OBRAS PUBLICAS. — Uma primeira linha de caminho de ferro sera immediatamente estabelecida no meu imperio, de maneira que communique com a linha portugueza da costa de Mozambique, e que possa conduzir os meus fieis subditos ao mar, se desejarem tomar banhos. As carruagens d'essa linha não se parecerão com as das linhas de França, Navarra, Castilha e Algarves, porque o meu povo não é um povo de selvagens, e que, só os selvagens e que poderam imaginar encarcerar os infelizes viajantes em compartimentos estreitos aonde elles não podem achar nada para satisfazer a fome, a sede, o desejo de t^{er} as mãos limpas e todas as outras necessidades que nos impõe a natureza. Haverá communicacão facultativa da primeira à ultima carruagem do trem, e em cada trem os passageiros terão à sua disposicão tudo quanto se pode encontrar n'um hotel bem organizado.

Quando os viajantes tiverem alguma demora de noute nas estações, encontrarão sofas aonde poderão estenderem-se e dormir à vontade.

Emfim signaes bem claros para toda a gente servirão d'avizo para em devido tempo os passageiros subirem ou descerem das carruagens. Quando o meu povo souber lêr, cartazs bem visiveis nas estações e sobre os wagons impedirão de haver mais enganos.

A sahida de cada estação um empregado dará as informações de que se poderá carecer para cada um se dirigir na localidade e achar aonde se alojar segundo os seus haveres quer seja rico ou pobre.

Os homens que viajarem no interesse publico não terão necessidade de tomar bilhetes. A circulação lhes sera concedida gratuitamente ; os accionistas da Companhia lhes pagarão a mais, para as suas pequenas despezas, uma pequena somma fixa segundo os kilometros que teem percorridos. — Os abusos serão denunciados ao nosso Tribunal do Bom-Senso.

Uma bibliotheca publica, com annexos contendo museos e laboratorios à disposição de todo aquelle que lá quizer trabalhar à sua vontade, sera immediatamente construida às custas do thezouro publico.

Se depois d'essas grandes obras publicas acabadas, fica ainda algum dinheiro no fundo do meu sacco, sera empregado na construcção d'um

palacio real de mil pés quadrados, construido sobre uma plata-forma para a qual se poderá subir por todos lados por mil e duzentos degraos de pedra, de maneira que o patim das cento e quarenta e quatro portas d'esse palacio terá maior elevação que a mais alta pyramida do Egypto. Um elevador sobre rails servira d'ascensor para chegar sem perca de tempo ao gabinete do monarcha, que alias não estará quasi nunca em sua casa.

No caso em que os recursos do Estado não permittam de satisfazer immediatamente os gastos d'esta construcção, o thezouro tomará a seu cargo o aluguel, para o rei, d'uma pequena habitação composta d'um quarto de cama, d'um quarto para arrecadação e d'uma cozinha, n'um dos bairros da capital. Senão dormira á sombra d'um grande cavallo ou d'um castanheiro.

PAGE 46.— Quem não vé Lisboa, não vé cousa boa.

PAGE 71. — A lorangeira tem no fruto lindo a côr, que tinha Daphne nos cabellos; os formosos limões, alli cheirando, estão virgineas telas imitando. Abre a romã, mostrando a rubicunda côr, con que tu rubi teu preço perdes. A candida cecem,

das matutinas lagrimas rociada, e a mangerona; vem-se as letras nas flores hyacinthinas, tão queridas do filho de Latona. Para julgar difficil cousa fora, no céu vendo, e na terra as mesmas cores, se deva ás flores côr a bella Aurora, ou se lha dão a ella as bellas flores. Pintando estava alli Zephyro, e Flora, as violas, da côr dos amadores; o lirio roxo, a fresca rosa bella, qual reluce nas faces da donzella.

PAGE 81. — E como hia affrontada do caminho, tão formosa no gesto se mostrava, que as estrellas, e o céu, e o ar visinho, e tudo quanto a via, namorava.

PAGE 84. — Medio caminho a noite tinha andado.

PAGE 85. — A trombeta, que em paz no pensamento imagem faz de guerra.

PAGE 86. — Escarlata purpurea, côr ardente; o ramoso coral, fino e prezado, que debaixo das aguas molle crece, e como he fóra dellas se endurece.

PAGE 87. — Cabaia de damasco rico, e diño da

Tyria còr, entre elles estimada; hum co'lar ao pescoço, de ouro fino, onde a materia da obra he superada; c'um resplendor reluze adamantino, na cinta, a rica adaga bem lavrada; nas alparcas dos pés, em fin de tudo, cõbrem ouro, e aljofar ao vellido.

Hum panno de ouro cinge, e na cabeça de preciosas gemmas se adereça.

PAGE 116. — Y para que creais esta verdad, y la toqueis con la mano, aunque parezca que sin ser rogado me convido, si no os enfadais dello, y quereis un breve espacio, presta'me pido atento
.....

PAGE 136 — La mejor sa'sa del mundo es la hambre.

PAGE 145. — Porque á veces lo que es contra el justo, por la misma razon deleita el gusto..... Sustento en fin lo que escribi.

PAGE 163. — Del precio de las mujeres son varios los pareceres. Cada cual defiende el suyo. Yo que de disputas huyo, que nunca gustosas son, a todos doy la razon, y con todas me contento.

PAGE 170 — Gran reverencia se le debe á un niño. En los principios su salud consiste.

PAGE 172 ; — ¡ O quanto os lo envidió !

PAGE 174. — La mujer y la tela, no le cates á la candela. — Antes que te cases, mira lo que haces.

PAGE 174. — El que está aquí sepultado, porque no logró casarse, murio de pena acabado. Otros murien de acordarse, de que ya los han casado.

PAGE 175. — Otros son finos amantes de las que son ignorantes, y que entregaron su pecho sin saber lo que han hecho, que lloran al preguntar ¿ Que cosa es enamorar, y donde está el corazon ?

PAGE 177. — ¿ Qué espera la virtud, ó en que confia ?

PAGE 168. — Y nõ soy tan soberbo ni tan diestro en dar preceptos, ni advertir enmiendas, que aspire á proceder como maestro.

PAGE 181. — Mis intenciones siempre las enderezo à buenos fines, que son de hacer bien à todos, y mal à ninguno.

PAGE 190. — Los barcas pequeñas entre los navíos, que llevan de Cádiz a los mares indios las armas de Carlos, su fe y su dominio.





TABLE DES MATIÈRES

TOME II.

Le Portugal et l'Espagne du Sud

XXI. — Sur la route du Portugal.

	Pages.
Où l'auteur vous afe que terriblement se boule qui cuide qu'avec des pots de vin, le pot de terre peut impunément voyaget avec le pot de fer	3

XXII. — Lisbonne.

Où l'auteur compare les plus jolies Portu- gaises à l'amante du roi Salomon, et les meilleures institutions politiques à celles du roi Béerséba III.	17
---	----

XXIII. — Lisbonne.

Discours sur les épidémies, les tremblements, les rois et les ambassadeurs.	45
--	----

XXIV. — Calcilhas.

Où Thyrsis nous raconte l'histoire du prince Suleïman et de l'Hafidat-el-merid.	67
--	----

	Pages.
XXV. — Belem et Cintra.	
Dans quel cas, on voit plus loin avec un horizon étroit qu'avec un horizon étendu.	94
XXVI. — En rentrant en Espagne.	
Un curé qui n'aime pas l'eau m'engage à entrer dans le nirvâna, afin de me distraire de l'ennui du trajet	112
XXVII. — Sur la route de l'Andalousie.	
Comment on arrive à transporter ses idées sur un autre terrain, quand on rencontre sur sa route des ganga et quelques martins-pêcheurs	127
XXVIII. — Cordoue.	
En méditant sur la fragilité des choses humaines, nous arrivons à émettre des doutes sur la véracité de l'histoire	140
XXIX. — Cordoue à Cadix.	
Où l'on traite trop brièvement d'un sujet sur lequel on ne saurait trop s'étendre.	158
XXX. — Cadix.	
Ce n'est pas seulement en regardant la colonne Vendôme qu'on est fier d'être Français	185

XXXI. — Séville.

Ce qui arrive quand on oublie qu'il faut aller à Barcelone, et non à Séville, pour voir de belles Andalouses au teint bruni 203

XXXII. — Grenade.

Où nous retrouvons Don Phisto qui offre une soirée dansante au c'air de la lune, en l'honneur d'Adam et Ève, au palais de l'Alhambra 223

XXXIII. — Grenade.

Comment on nous raconte une curieuse histoire sur l'apparition des Gitanos à l'époque du Paradis Terrestre. . . . 242

Épilogue.

A la place d'un chapitre que l'auteur n'a pas eu le temps de composer et où d'ailleurs il n'aurait pas eu grand chose à dire 261

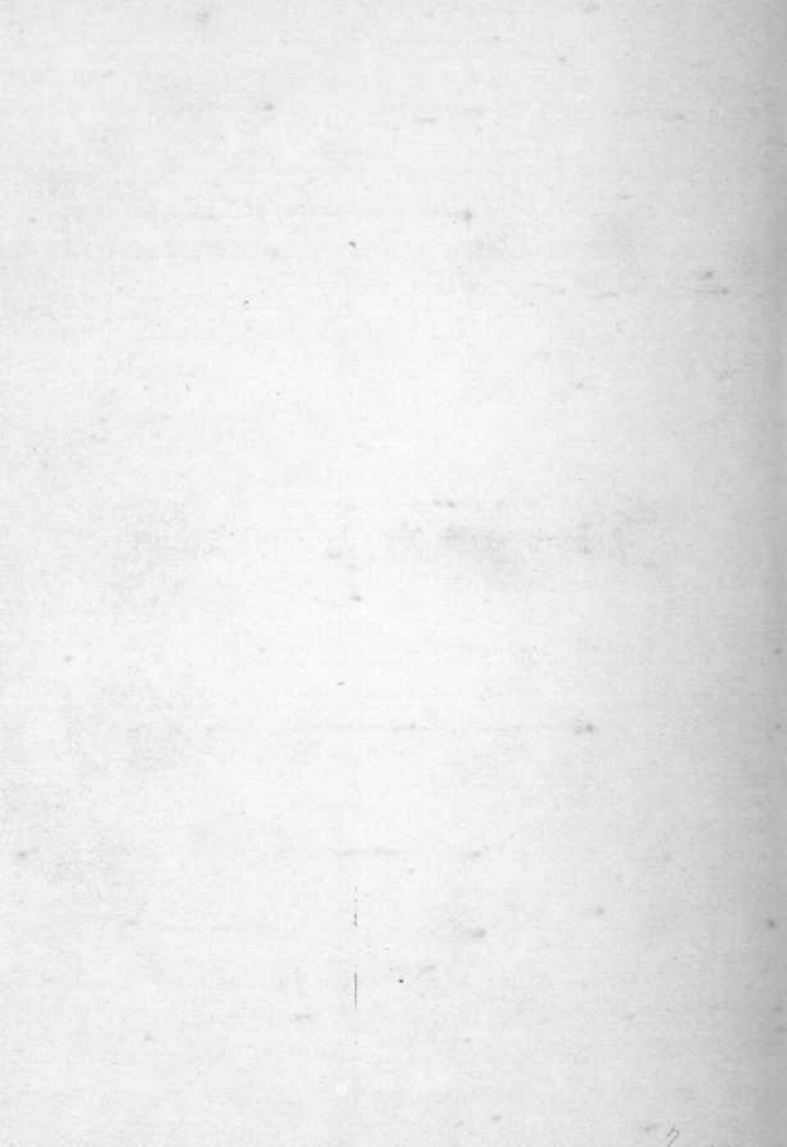
Notes Justificatives 267



Si vous condamnez ce volume,
Faites du moins grâce au premier.
N'en voulez pas trop à ma plume ;
C'est bien celui-ci le dernier.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Imprimerie E. DANGU, à Saint-Valery-en-Caux.



EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

LE PAYS DES DIX-MILLE LACS. Quelques jours
de voyage en Finlande. Paris, 1886. — Un vol.
in-12, orné de gravures sur bois intercalées
dans le texte..... 3 fr. 50

SOUS PRESSE :

VOYAGE EN ROUMANIE. — Un beau volume
orné de nombreuses gravures intercalées dans le
texte..... » »»



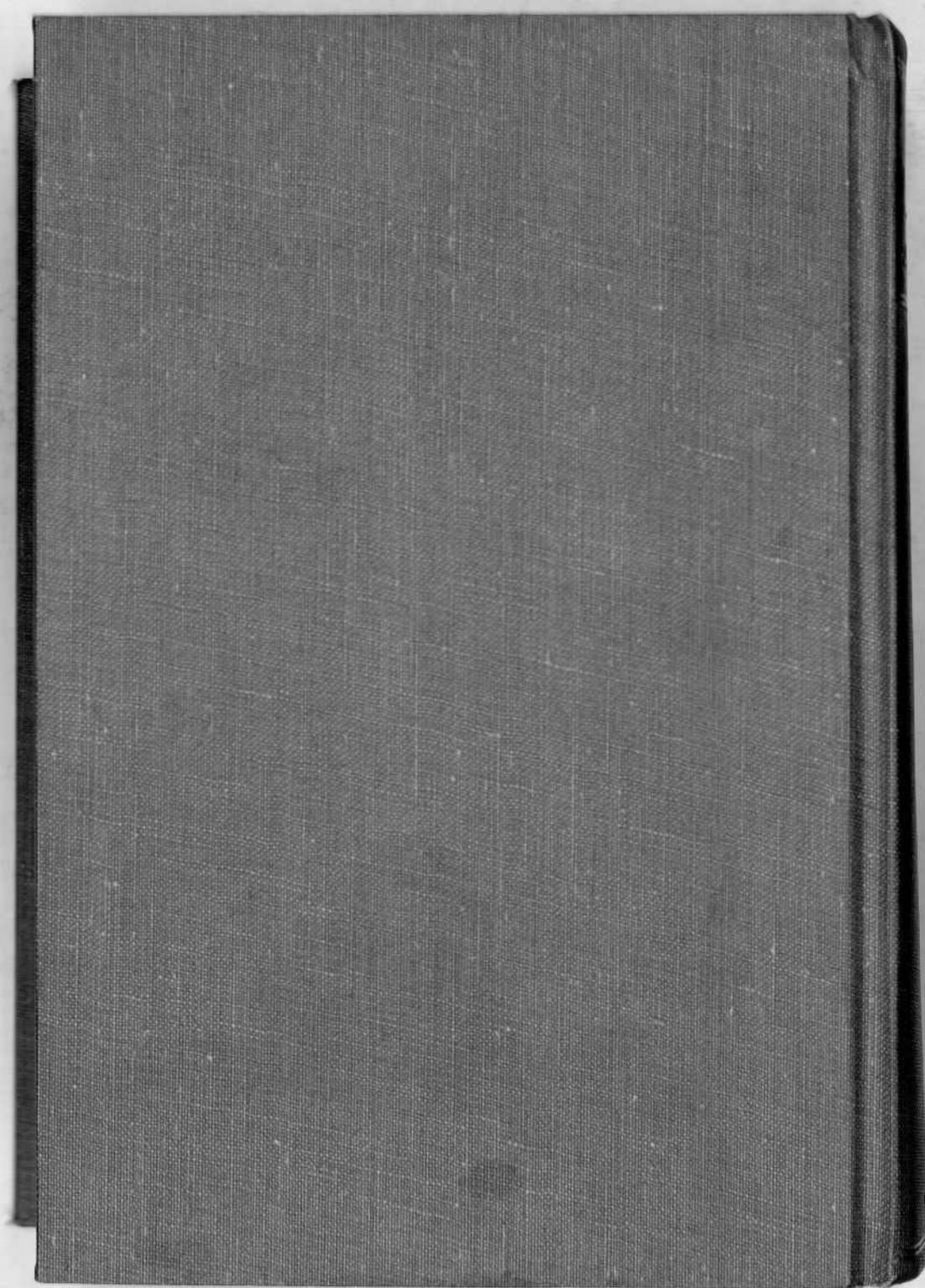












F. DE ROSNY

—

TAUREAUX
ET MANTILLES

PARIS 1889